L'ABBAYE

ET

L'ÉGLISE DE S.-SAVIN

PAR

L'ABBÉ LEBRUN

CHANOINE HONORAIRE

CURÉ-DOYEN DE SAINT-SAVIN-SUR-GARTEMPE.



POITIERS

IMPRIMERIE P. OUDIN

4, R



Au profit de la Fa

1888

L'ABBAYE ET L'ÉGLISE DE S.-SAVIN

POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN.

L'ABBAYE

ET

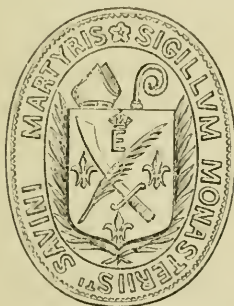
L'ÉGLISE DE S.-SAVIN

PAR

L'ABBÉ LEBRUN

CHANOINE HONORAIRE

CURÉ-DOYEN DE SAINT-SAVIN-SUR-GARTEMPE.



POITIERS

IMPRIMERIE P. OUDIN

4, RUE DE L'ÉPERON, 4.

SE VEND :

Au profit de la Fabrique de l'église de Saint-Savin

1888



PRÉFACE

D'après son titre, ce livre que nous publions aujourd'hui, semblerait n'avoir qu'un intérêt purement local ; mais, par son sujet, on peut bien dire qu'il est véritablement d'intérêt général. En effet, comme, nous l'écrivions à Monseigneur l'Evêque de Poitiers en juin 1887 (1), pour lui annoncer la fin des importants travaux d'art et d'archéologie exécutés dans l'église de Saint-Savin, par l'achèvement de la restauration de sa flèche : « ... cette flèche, disions-nous, qu'on vient de surhausser de quelques mètres, et qui va percer, comme une aiguille, la voûte du ciel, à près de trois cents pieds du sol, sert d'imposante façade à une église plus remarquable encore ; et, comme l'a *photographiée* un de ses historiens, dom Estiennot : « vaste, belle, et point inférieure à une cathédrale » : *ampla*, *ornata*, *cathedralique haud impar*. Eglise remarquable par la pureté de son style, le style roman, qui s'élève là à une hauteur qu'on ne lui donne pas ordinairement ; remarquable par l'harmonie de son ensemble et par la

(1) *Semaine religieuse* de Poitiers, 26 juin 1887.

juste proportion de toutes ses parties ; par ses nombreuses fresques des XIe et XIIe siècles, dont presque toutes ses murailles sont ornées, et qui en font, sous ce rapport, un monument *unique* ; par ses deux cryptes, l'une de saint Savin, martyr local, l'autre de saint Marin, martyr vendéen du IIIe siècle dans l'île d'Olonne ; par ses dix autels, pour lesquels nos ministres des beaux-arts ont une grande dévotion, à cause de leurs inscriptions du XIe siècle (mieux lues et complétées), et qui, entre autres noms de saints et de saintes indiquant là le pouvoir de leurs reliques, portent inscrits les noms de saint Hilaire, de saint Martial, de saint Martin, de saint Maixent, du poète saint Prudence ; église remarquable enfin par ses trésors spirituels, par ses anciens souvenirs sacrés et profanes, et par l'histoire de son Abbaye impériale et royale, dont Charlemagne a été le fondateur ; c'est donc de cette église aujourd'hui complètement restaurée et remise en l'état où elle était quand elle sortit de la conception de son architecte de génie, que notre flèche est, je le répète, l'imposante façade. Elle porte sur ses fondements plus de six siècles superposés les uns au-dessus des autres, et divisés en trois époques égales, mais tellement soudées l'une à l'autre, que notre flèche semble avoir été coulée d'un seul jet dans le même moule. Sa base sévère, sans aucun ornement, daterait du IXe siècle ; elle soutient un double étage de fenêtres, huit à chaque étage, et du plus beau roman ;

et au-dessus de ce double étage s'élance la flèche proprement dite, du XIVe siècle, ceinte de sa rampe comme d'un gracieux bandeau, et flanquée de ses quatre élégants clochetons ; quoique plantée dans le vallon, sur les bords de notre limpide Gartempe, elle domine cependant de bien haut toutes les collines environnantes. »
Or un monument de cette valeur, et l'histoire de ce monument, ainsi que de l'antique Abbaye dont il était l'église, ne peuvent laisser que d'être d'intérêt général.

Trois personnages nous ont servi à composer ce livre : M. de Longuemar, l'un des anciens présidents de la Société des Antiquaires de l'Ouest, et les RR. Pères Bénédictins de Ligugé, dom Chamard et défunt dom Allaume.

Le regretté M. de Longuemar, cet homme loyal et laborieux, qui brisa son épée de soldat à une époque où la fidélité au serment était une vertu et où le parjure était un crime ; et qui, saisissant ensuite une plume d'écrivain, est devenu l'un des chevaliers les plus intrépides de la science : traditions d'honneur et de dévouement qui survivent aujourd'hui dans son fils, colonel d'infanterie ; M. de Longuemar aimait beaucoup Saint-Savin et surtout son église ; nous y avons souvent travaillé ensemble, et, tout en lui en laissant la plus large et la meilleure part, nous pouvons dire que nous ne sommes pas étranger à la deuxième édition de son *Aperçu* sur notre église abbatiale ; notre nom s'y trouve inscrit presque à chaque page.

Eh bien ! c'est la troisième édition de cet *Aperçu*, mais revu et largement annoté, qui sera l'une des parties de cet ouvrage.

Nous emprunterons à dom Chamard, l'historien religieux de notre diocèse, les légendes de saint Savin et de saint Marin, plus exactes que les précédentes et ayant un caractère vraiment historique.

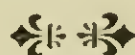
Enfin avec des notes de dom Allaume, recueillies dans la bibliothèque publique de Poitiers (recueil de dom Fonteneau), léguées à mon prédécesseur dont il avait été prêtre auxiliaire, pendant les dernières années de sa vie, et qui m'ont été léguées à moi-même ; c'est, dis-je, avec ces notes mises en ordre et quelque peu francisées, tout en conservant, autant qu'il nous a été possible, le style de l'auteur, dans lequel il a laissé lui-même les traces respectables des documents où il a puisé ; c'est avec ces notes que nous avons écrit l'histoire de l'Abbaye et de l'église de Saint-Savin. Par conséquent, avec M. de Longuemar nous visiterons et nous admirerons, dans toutes ses parties et dans tous ses détails, l'église de Saint-Savin ; avec dom Chamard, nous nous édifierons par la lecture des légendes de ses deux principaux saints, saint Savin et saint Marin ; et avec dom Allaume, nous lirons l'histoire exacte et précise de cette église et de son Abbaye.

J'ai composé cet ouvrage en *curé de Saint-Savin*, comme j'en ai déjà composé un autre, *Un curé de Poitiers*, en *prêtre poitevin* : des deux côtés il y avait des

souvenirs, des traditions et des documents qui allaient se perdre, et qu'il était temps de fixer par l'impression. Je pense que plus tard on m'en saura quelque gré. Je lègue ce travail à mes chers paroissiens, dans l'âme desquels ces anciens et religieux souvenirs, surtout celui de leur glorieux martyr et patron saint Savin, conserveront la foi, la piété et la dévotion ; je le lègue surtout à mes successeurs, afin qu'ils m'en gardent un pieux souvenir dans leurs prières. Ceci est donc en quelque sorte mon testament curial, que je date et que je signe à Saint-Savin, la soixante et onzième année de mon âge, la vingt-sixième de mon ministère pastoral, et de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ la mil huit cent quatre-vingt-septième.

P.-A. Lebrun,

Chanoine honoraire, curé-doyen de Saint-Savin.





APERÇU HISTORIQUE ET DESCRIPTION
DE L'ÉGLISE ABBATIALE
DE
SAINT-SAVIN-SUR-GARTEMPE

> Ampla et ornata, cathedralique haud impar. — Vaste, belle, et point inférieure *à une cathédrale.*
>
> (Dom Estiennot.)

Au sortir d'Antigny et en continuant à suivre la rive gauche de la Gartempe, on rencontre, après un trajet de trois kilomètres environ, la petite ville de Saint-Savin. A peu près à moitié chemin, la route vicinale croise à angle droit l'ancienne trace de la voie romaine (indiquée sur la carte de l'état-major), qui descend du coteau voisin pour traverser la Gartempe, au lieu dit le Gué de Sciaux, à hauteur de Saint-Cyprien, vieille localité autour de laquelle on a exhumé des débris caractéristiques de cette époque et trouvé notamment une borne milliaire. C'est sur ce point même de la voie antique de Poitiers à Argenton qu'eut lieu, suivant la tradition, l'épisode du martyre de saint Cyprien, qui a donné son nom à cette localité, et de son frère saint Savin, sous le vocable de qui fut érigée,

dans la suite, la remarquable église dont nous allons bientôt nous occuper.

De quelque côté qu'on aborde la ville de Saint-Savin, on est averti de bien loin qu'elle est tapie, à l'abri du vent de galerne, au pied de la berge escarpée de la rivière, par la flèche déliée de la tour d'entrée de son église, qui détache sur le bleu du ciel sa blanche silhouette. Quand on aborde la cité, le corps principal de l'édifice et la tour carrée qui surmonte la croisée des transepts s'élèvent eux-mêmes bien haut au-dessus des habitations groupées à l'entour. Vu de près, ce colosse de pierre écrase le spectateur, et son œil se lasse à mesurer la distance du parvis au sommet de l'aiguille, qui va percer la voûte du ciel, à près de trois cents pieds de hauteur. Si on jette les yeux sur le sol de la vaste place qui s'étend devant l'église, on voit encore les affleurements de la partie ouest de l'ancienne enceinte de l'abbaye et des tours qui la flanquaient dans toute sa largeur. Les bâtiments actuels de la gendarmerie placés à la hauteur du transept du sud, du côté de la rivière, et qui étaient un des corps de logis du monastère, permettent de mesurer en outre la profondeur qu'avait cette enclôture. On peut au reste s'en faire une idée bien exacte sur la vue à vol d'oiseau de cette abbaye (1), gravée dans le recueil intitulé *Monasticon gallicanum*, réédité tout récemment, et sur les planches duquel nous avons également retrouvé la vue perspective de la vénérable abbaye de Saint-Cyprien-les-Poitiers.

(1) M. l'abbé Lebrun a eu l'heureuse pensée de la faire reproduire par un habile photographe de Poitiers. — De Longuemar.

La gravure dont nous parlons constate que les tours et les remparts de l'ouest et du nord étaient crénelés ; et à voir les deux étroites et longues ouvertures encore en partie béantes que l'on aperçoit dans la façade d'entrée de la tour du clocher, au-dessus de la porte, on croirait que ce sont les restes des coulisses d'un ancien pont-levis, dont les leviers se manœuvraient dans la salle haute que nous décrirons sous le nom de pièce de la Tribune.

L'église de Saint-Savin a l'avantage assez rare d'avoir été construite, à peu près d'un seul jet, dans la première période de l'architecture romane, dont elle offre un des types les plus précieux à étudier, à l'exception toutefois du couronnement et de l'aiguille de sa tour d'entrée, dont la construction est attribuée aux architectes anglais, et qui, détruite par la foudre, vers 1820, si notre mémoire est fidèle, fut reconstruite dans le même style (1). L'église de Saint-Savin a 240 pieds de longueur.

Non loin de sa vénérable église, la ville de Saint-Savin peut encore montrer une autre construction du moyen âge : c'est le vieux pont en dos d'âne, étroit comme ceux des XIIIe et XIVe siècles, avec de nombreux dégagements latéraux au-dessus des piles, arc-boutant ses arches en cintre brisé ou de forme ogivale. C'est un des types les plus complets qui restent encore dans la Vienne de ces sortes de ponts. Sa longueur est de 95 mètres, et sa largeur totale de 4 mètres, avec cinq dégagements de 4 mètres chacun. Ses arches ont 12

(1) Cette tour vient d'être surhaussée de trois mètres, et de recevoir une complète restauration, dont la dépense s'élève à plus de cent mille francs (1886).

mètres d'ouverture ; ses piles, terminées carrément en aval, forment l'éperon ou le demi-cercle du côté d'amont pour rompre le fil du courant.

Il est aujourd'hui le voisin un peu délaissé du pont neuf qu'on a jeté, il y a peu d'années, sur la Gartempe, dans des conditions mieux appropriées aux besoins de la circulation moderne.

Avant de décrire dans tous ses détails la belle église abbatiale de Saint-Savin, — et nul ne s'étonnera que nous nous y arrêtions longtemps, — nous allons emprunter à l'une de nos publications antérieures le croquis historique que nous avions fait de son origine reculée et des épreuves subies par le monastère et par ce précieux type de l'architecture romane du XIe siècle.

Charlemagne avait fait élever sur la Gartempe, au lieu appelé les Cerisiers, une forteresse, et son projet bien arrêté était d'y joindre un monastère et une église sous l'invocation spéciale de saint Savin et saint Cyprien. Baidillo, riche seigneur de sa cour, dota ce monastère avec ses propres biens, et y fit transporter avec pompe les restes vénérés des saints martyrs, enterrés sur le mont des Trois-Cyprès (aujourd'hui le mont Saint-Savin), près la chapelle dédiée à saint Vincent.

A son retour d'Espagne, Charles y déposa même les reliques de plusieurs saints qu'il avait rapportées avec lui ; et les tablettes des autels des diverses chapelles de l'abside semblent attester que ces reliques furent inhumées dans la première église (1).

(1) Entre autres, après celles de saint Marin, martyr vendéen du IIIe siècle, dans l'île d'Olonne, et qu'il y avait déjà envoyées, les reliques du poète saint Prudence. Nous avons son nom inscrit sur un de nos autels en caractères du XIe siècle, et son por-

Préoccupé par ses grandes entreprises et surtout par l'énergique répression des révoltes incessantes des peuples de la Saxe, dociles à la voix du fougueux Vitikind, Charles négligea sans doute d'achever son ouvrage. L'abbaye ne fut entièrement terminée que par les soins et la munificence de son fils Louis le Pieux, déjà roi d'Aquitaine avant de succéder à son illustre père à l'empire d'Occident (1).

Il nomma Witiza, fils du comte de Magdelonne (qui avait pris le nom de Benoît), premier abbé de Saint-Savin : ce réformateur, connu depuis sous le nom de saint Benoît d'Aniane, y établit d'abord vingt moines bénédictins.

On a trouvé enfoui dans le sol de l'église de Saint-Savin le tombeau de Dodon, second abbé de Saint-Savin. Son épitaphe atteste qu'il édifia le monastère, réforma ses religieux (sans doute sous la direction de saint Benoît d'Aniane), et mourut le 4e jour des ides de juin (10 juin) 853.

Voici cette inscription d'après dom Fonteneau :

IN HoCTvMvLo REQviESCiT..... DoDoABBA... AFvNDMENTS MoNASTERiA CONSTRVXiT...✝ MIGRAViT A SCLO IIII ID IVNS ANNo INCARNATIONIS DNi: DCCCLIII (2).

trait en pied, dans la crypte de Saint-Savin, avec son nom dans le fond du tableau : *Prudencius*.

(1) Ce résumé de l'histoirs de l'abbaye de Saint-Savin a été fait sur les manuscrits de dom Fonteneau et sur les données d'un manuscrit qui m'a été obligeamment communiqué par M. Delille, juge de paix de Saint-Savin. J'ai consulté également l'ouvrage de M. Mérimée qui s'est autorisé du *Gallia Christiana* et de la Chronique de Saint-Maixent.

(2) In hoc tumulo requiescit Dodo Abbas... a fundamentis

Les IXe et Xe siècles nous montrent cette forte abbaye, entourée de remparts et de larges fossés, devenant le refuge assuré des populations et du clergé du voisinage, qui accouraient chargés de leurs richesses ou des reliques des églises pour se soustraire au pillage et aux sévices des bandes de pirates venus du Nord (Normands). Une première fois, la vieille forteresse du monastère résista à toutes les attaques que ces pirates dirigèrent contre elle (1). Mais le danger devint si pressant vers la fin du IXe siècle (860), que les dépouilles des saints martyrs furent envoyées à Bourges, où elles restèrent près de trente ans.

L'abbaye fut livrée aux flammes, et quand elle sortit de nouveau de ses ruines, vers le XIe siècle, on trouva enfouies dans le sol de l'ancienne église les reliques qu'on avait ainsi essayé de soustraire à toute profanation ultérieure, quand les religieux les eurent rapportées du Berry.

Ces religieux suivaient la règle de saint Benoît. Charlemagne en avait fait venir une copie authentique du monastère du Mont-Cassin, fondé par saint Benoît lui-même.

On cite un trait extraordinaire de la sévérité de cette règle et de la soumission inébranlable des religieux de cet Ordre à ses prescriptions. Un des religieux de Saint-Savin, ayant été rencontré et surpris un soir

monasteria construxit †; migravit a seculo quarto die idus junias, anno incarnationis Domini DCCCLIII. (Manuscrit de dom Fonteneau.)

(1) Cœnobium sancti Savini et Castrum, in quo Karolus magnus jussit ædificari, inviolabile mansit solum, cæteris destructis. (Manuscrit de dom Estiennot.) — De Longuemar.

par les Normands aux environs de Châtellerault, garda un silence obstiné, malgré les mauvais traitements qu'ils lui infligèrent pendant toute la nuit pour le faire parler et lui arracher quelques renseignements ; mais l'heure de prime arrivée, il sembla recouvrer la parole et leur apprit que sa règle lui défendait de parler depuis Complies jusqu'au lendemain matin, et qu'il eût plutôt souffert le martyre que de la violer. Pleins d'admiration pour ce stoïcisme religieux, les Normands le laissèrent partir sans rançon.

Les abbés de Saint-Savin et les principaux religieux eurent l'insigne honneur d'être choisis à plusieurs reprises, du IXe au XIe siècle, pour réformer ou pour fonder des abbayes célèbres, et entre autres celle de Saint-Martin d'Autun et celle que Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, fonda à Cluny, près Mâcon ; puis celle de Saint-Cyprien de Poitiers, en 836, après la translation dans cette ville des reliques du Saint qui reposaient à Saint-Savin à côté de celles de son frère.

Vers 1023, Gombaud, abbé de Saint-Savin, fut même appelé à réformer les religieux de l'abbaye de Charroux, que Charlemagne avait fondée vers la fin du VIIIe siècle. Pendant cette mission, Odon, qui le remplaçait dans ses fonctions au monastère, retrouva les reliques enfouies, suivant la coutume, dans le sol même de l'église.

A cette occasion, la comtesse Adelmodie (Adèle ?), épouse en secondes noces de Guillaume le Grand, duc d'Aquitaine, fit présent à l'abbaye d'une somme importante pour aider à la relever, et la tour du clocher fut construite : elle daterait par conséquent de la première moitié du XIe siècle. L'église fut reconstruite sur

un plan plus vaste, par Odon II, dans la seconde moitié de ce même siècle (1).

Gervais, abbé de Saint-Savin, et Raynaud (2), abbé de Saint-Cyprien de Poitiers, furent chargés par Urbain II de recueillir les secours des fidèles pour leurs frères d'Orient; Gervais ayant été choisi pour les porter lui-même en Palestine, la chronique rapporte qu'il y périt dévoré par un lion (1096): une vision révéla immédiatement cet événement déplorable au pieux Bernard, qui suppléait l'abbé de Saint-Savin pendant son absence dans la conduite du monastère, et qui, aidé par Pierre Stellis, ermite, fondateur de Fontgombaud, se déroba par la fuite à l'honneur d'être élu lui-même abbé de Saint-Savin.

Au XIIe siècle, la chronique de Saint-Savin est muette pendant la lutte des seigneurs aquitains contre la puissance anglaise, introduite sur le sol par le mariage d'Aliénor avec Henri, comte d'Anjou et duc de Normandie, qui devint bientôt roi d'Angleterre, sous le nom de Henri II.

Au XIIIe siècle, Alphonse, frère de saint Louis, comte de Poitiers et de Toulouse, combla de bienfaits l'abbaye de Saint-Savin.

Les religieux devaient célébrer chaque année quatre services solennels pour les fondateurs et les bienfaiteurs de l'abbaye, à savoir : Charlemagne, Adelmodie, Alphonse et la Dame de Toyray.

(1) Ampla et ornata, cathedralique haud impar. (Dom Estiennot.)

(2) L'épitaphe de cet abbé a été récemment exhumée de son tombeau retrouvé sur l'emplacement de l'église romane de l'abbaye de Saint-Cyprien, et publiée dans le Bulletin du 1er trimestre de 1874 de la Société des Antiquaires de l'Ouest.

Il exste, au sujet de cette dernière, une touchante tradition. Elle avait perdu ses enfants par la dent des bêtes féroces qui infestaient la contrée: dans sa douleur, elle légua tous ses biens à l'abbaye, à la condition d'être enterrée sous le parvis de l'église (1), voulant, disait-elle, que les fidèles n'oubliassent pas de prier pour elle, et se rappelassent sans cesse son infortune en la foulant chaque jour aux pieds.

Dans la seconde moitié du XIV[e] siècle, nous trouvons un abbé du nom de Jansélinus, élu visiteur des monastères de Poitiers, Luçon et Maillezais, véhémentement soupçonné par les bons religieux de Saint-Savin, d'être un grand partisan des Anglais; il fut dépossédé de son siège par les seigneurs français auxquels la forteresse fut remise. En vain Chandos essaya-t-il de la reprendre par surprise la même année (1370). Il fallut que, l'année suivante, le prince de Galles, à la tête de forces considérables, l'emportât d'assaut. La garnison fut massacrée et le monastère livré aux flammes.

A dater de cette terrible catastrophe, et au milieu des luttes continuelles qui désolèrent la France, cette riche abbaye vit ses propriétés envahies et dilapidées par les seigneurs du voisinage, devenus des abbés *commendataires.*

Les catholiques et les huguenots, pendant le XVI[e] siècle,

(1) Dans les premiers siècles chrétiens, on n'inhumait pas dans les églises, réservées aux dépouilles des martyrs et des saints. Constantin le Grand fut inhumé sous le porche de Sainte-Sophie; Benoît VIII et Nicolas I[er] (857-867), sous le parvis de l'église de Rome. Le concile de Tibur permit en 895 d'enterrer les prêtres à l'entrée des églises, et celui de Meaux (962) étendit cette permission aux laïques. Les tombeaux des comtes de Toulouse étaient placés même en dehors des églises. — De Longuemar.

engagèrent sous ses murs des luttes sanglantes ; enfin ils furent définitivement rasés par les soins d'un sieur Champagne, capitaine sous les ordres du vicomte de la Guierche, gouverneur de Poitou et chargé de cette mission, au rétablissement de la paix. Dans l'excès de son zèle, il tenta même de miner le superbe clocher ; mais ce beau projet échoua fort heureusement ; il fit seulement découvrir sous les fondations un long souterrain qui, aboutissant à la Gartempe sous la protection des remparts, empêchait autrefois la garnison de manquer d'eau (1591).

Les souterrains, comme on le sait, jouent un rôle important dans toutes les constructions des forteresses du Poitou.

Nous arrivons au dernier épisode curieux de l'histoire de Saint-Savin

La tour du clocher-donjon était prédestinée à devenir le théâtre d'un drame singulier dont les dernières scènes vinrent aboutir aux cachots de la Bastille. Comme il est propre à donner une idée des dernières luttes de la féodalité expirante sous l'étreinte terrible du grand ministre qui s'est appelé Richelieu, le lecteur me permettra de clore ce résumé par cette dernière esquisse.

Un sieur des Francs, seigneur de N..., était devenu, par succession ou par alliance, propriétaire, ou, comme on disait alors, abbé commendataire de l'abbaye ruinée de Saint-Savin, et sans doute aussi d'une partie des terres qui en dépendaient encore ; ses droits avaient même été reconnus pendant les Grands Jours de Poitiers, tenus en 1634.

Menant une joyeuse vie, le peu canonique seigneur ne mettait guère de mesure à faire valoir ce qu'il croyait

sans doute faire partie de ses droits, pour faire face à ses nombreux besoins : il eut donc souvent maille à partir à ce sujet avec les habitants du voisinage, comme on le pense bien. Mais, retranché obstinément dans la tour du clocher, dont il avait muré toutes les issues dangereuses pour lui, il narguait, à l'abri de ses fortes murailles, les sommations qui pleuvaient *par huissier* sur ce Roger-bon-temps.

Avec le temps, la querelle s'envenima au point qu'un voisin puissant, le seigneur de Nalliers, dénonça cette affaire au cardinal, qui n'aimait guère les plaisanteries à l'endroit de ses ordonnances. Un beau jour, l'ordre fut donné à la compagnie d'archers du grand-prévôt de happer le galant à la première occasion favorable. Cet ordre fut exécuté par une belle nuit que le sieur de N..., oubliant sa prudence ordinaire, s'était retiré dans une de ses maisons de campagne à Saint-Cyprien, hameau voisin de Saint-Savin. Les archers le surprirent et l'emmenèrent tout garrotté à Saint-Savin, où l'attendait, comme c'est l'ordinaire pour les vaincus, un haro général. De là, conduit à Poitiers et jugé, il alla apprendre à ses dépens dans les cachots de la Bastille où il mourut, qu'il ne faisait pas bon de se jouer du terrible ministre. Richelieu, on le sait, ne marchanda guère la liberté, ni même la vie des plus grands personnages de l'Etat, pour affermir l'autorité royale et soustraire le peuple aux tiraillements de l'anarchie. Cependant les habitants de Saint-Savin célèbrent, eux aussi, le 14 juillet, la prise de la Bastille, qui pourtant, on vient de le voir, leur a été un jour de quelque utilité (1887).

Ici finit la chronique de dom Nozereau sur Saint-Savin, chronique qui date de 1640, époque à laquelle les religieux de la congrégation de Saint-Maur prirent

possession des ruines de cette abbaye pour la relever. Leurs paisibles et pieux travaux succédèrent aux péripéties des guerres civiles.

En terminant ce croquis historique de l'abbaye de Saint-Savin, nous ne pouvons guère passer sous silence l'énigme que présente son sceau gravé sur les cloches de l'église ; il porte :

De France à une palme d'or et un coutelas d'argent, la poignée d'or posée en sautoir, cantonné de trois fleurs de lys d'or avec un E couronné d'or en chef, le tout timbré d'une crosse et d'une mitre et entouré de deux palmes de sinople.

Quelques-uns avaient pensé que cet E couronné se référait au vœu de Charlemagne de construire autant de monastères et d'églises que l'alphabet comportait de lettres (1), et que cette lettre était celle qui correspondait à l'abbaye de Saint-Savin ; mais, vérification faite sur un manuscrite des archives des Bollandistes, en date de 1165, contenant la liste des fondations du grand empereur, c'est la lettre I qui est celle de notre abbaye, et la lettre E appartient à Sti-MAXENTII.

Dans nos chroniques populaires du Poitou, nous avons fait la remarque qui précède, et proposé une autre explication de la présence de l'E couronné sur le sceau qu'entoure cette légende :

Sigillum monasterii sancti Savini martyris.

Cet E serait plutôt, à notre avis, l'initiale du nom d'Edouard III, roi d'Angleterre, qui portait également des fleurs de lys dans ses armes, et au moment où Jean Chandos vint recevoir dans l'Aquitaine la foi et l'hom-

(1) Belleforest, Jacques Charreau, S. Lazare Senonais, etc. (Mérimée.)

mage que chacun devait au souverain anglais en 1366, c'était précisément Jansélinus, homme tout dévoué aux intérêts de ce monarque, qui était abbé commendataire de Saint-Savin et qui, à ce titre, avait dû rendre la foi et l'hommage requis (Manuscrit de D. Estiennot). De cet acte à l'apposition d'un sceau fabriqué tout exprès, il n'y a que la main ; et cette hypothèse nous semble plus vraisemblable que la précédente, si l'on considère surtout que la flèche de la tour d'entrée de l'église est de construction anglaise et qu'elle renfermait alors les cloches (1).

Lorsque le voyageur, parti de Chauvigny, est sur le point d'atteindre l'extrémité du plateau qui aboutit à la vallée de la Gartempe, son œil est tout à coup frappé par l'aspect imprévu d'un obélisque délié qui pointe à l'horizon sans que rien semble encore justifier sa présence. Cet obélisque, pareil à ces gigantesques monolithes que l'Egypte dressait à l'entrée des temples du désert pour diriger les pas des pèlerins, c'est la flèche élevée du clocher de l'église de Saint-Savin.

Une tour carrée, d'une grande élévation, sert de pié-

(1) La seule remarque en faveur de l'opinion opposée est la couronne fermée surmontant l'E, couronne d'empereur et non de Roi. — De Longuemar. — Cette opinion est la mienne, et cette preuve a sa valeur. J'ajouterai une autre preuve toute matérielle, et convaincante : à savoir que cet E se trouve gravé sur un grand nombre de pierres des parties de notre flèche des IXe et XIIe siècles, et nullement sur celles de la partie du XIVe siècle, qu'on suppose avoir été construite par les Anglais, sujets d'Edouard III, vers 1366. Nous avons donc dans notre blason, avec l'écu de France et les insignes du martyr, le diadème impérial de Charlemagne. Le blason de Saint-Cyprien de Poitiers est le même que le nôtre, excepté la couronne impériale qu'il n'a pas et qu'il ne pouvait pas avoir, l'abbaye n'étant pas de fondation de Charlemagne. — L'abbé Lebrun.

destal à cette flèche, dont la construction primitive remonte à l'occupation anglaise du Poitou, et se termine au sommet par deux étages de baies. Des clochetons reliés par une riche balustrade ceignent le front de ce socle gigantesque, et du milieu de son gracieux bandeau s'élance dans les airs l'obélisque à huit pans aux arêtes brodées de fleurons, dont l'imprudente audace va défier la foudre dans les airs (1). Les contreforts puissants qui accotent les faces et les angles de la tour, les longues meurtrières qui pourfendent les murs et qui jadis donnaient passage aux bras de quelque pont-levis, ces hautes salles voûtées, cet escalier étroit qui se soude et se visse à l'un de ses flancs, tout rappelle l'aspect d'un vieux donjon du moyen âge ; il fut réuni, sans doute à une époque postérieure à sa fondation, au corps même de la nef placée en arrière.

La différence de niveau entre la base de la tour et le sol de l'église, différence comblée par un double escalier, et surtout le désaccord évident de l'axe général de la nef avec celui des trois dernières travées qui rejoignent la tour, portent cette opinion jusqu'à l'évidence. C'était du reste l'habitude des XIe et XIIe siècles de dresser les tours des clochers un peu en avant de l'entrée des basiliques (2).

Franchissons maintenant le seuil du vestibule qui s'enfonce à la base du clocher, et arrêtons-nous un instant au sommet de ces marches qui s'arrondissent

(1) Le clocher de Saint-Savin a effectivement été renversé par la foudre il y a cinquante ans environ. Il l'a été encore cette année 1887, sans occasionner aucun dégât.

(2) Les cloches de Saint-Savin sont placées aujourd'hui dans la petite tour du clocher qui surmonte la croisée du transept. — De Longuemar.

avec grâce en s'abaissant doucement jusqu'au niveau du sol de la nef.

Une porte élevée encadre de son cintre et de ses solides jambages l'intérieur de cette auguste basilique : pareille à une longue avenue d'arbres gigantesques dont la tige s'élèverait immédiatement du sol, et dont la tête irait s'épanouir en palmes, en capricieux enroulements propres à l'école romane, une superbe colonnade se dresse devant nous. Des arcades jetées d'une colonne à l'autre soutiennent une voûte courbée en berceau qui conduit l'œil jusqu'aux profondeurs de l'abside arrondie dans le lointain de cette perspective et supportée par dix colonnes. A droite et à gauche se prolongent les bas-côtés, que recouvrent des voûtes d'arête appuyées au sommet des colonnes et des pilastres à demi engagés dans les murs latéraux, et qui versent, par leurs fenêtres élevées, un jour doux et mystérieux dans l'intérieur de l'édifice, surtout depuis que M. l'abbé Lebrun a fait placer dans les baies, des verrières en grisailles dont les dessins sont d'une merveilleuse élégance (1).

Soit que le regard élevé vers la voûte s'abaisse avec ses lignes élégantes, soit qu'abaissé d'abord sur les dalles du sol, il remonte leur longue perspective, soit qu'il

(1) Aujourd'hui toutes les *verrières* de l'église de Saint-Savin sont posées. — Lorsque j'ai enlevé de notre chapelle terminale la terre à la hauteur de 50 centimètres, qu'y avaient apportée les... Ne les nommons pas !... J'y ai trouvé un grand nombre de débris des anciennes verrières de notre église : des grisailles, des verres peints de belles couleurs, rouges et bleus, même de petits sujets, entre autres une tête du Sauveur portant, appliquées sur le front, trois pointes de cheveux : symbole, dit-on, de la très sainte Trinité. Ces débris de verrieres ont une valeur archéologique. — L'abbé Lebrun.

parcoure cet étroit cordon de draperies peintes qui rehausse les murs et se ploie comme de souples tapisseries autour des pilastres comme en un jour de fête, il aboutit toujours par une pente naturelle à cette abside sous laquelle gît la crypte de saint Savin et au centre de laquelle s'élève l'autel.

L'unité, l'harmonie de l'ensemble est un des caractères les plus remarquables de l'église de Saint-Savin; c'est au point qu'on serait tenté de croire qu'elle a été moulée d'un seul jet comme une châsse immense, et cependant son architecture accuse quelques remaniements. Nous aurons l'occasion de faire la même remarque en parlant de ses curieuses peintures murales.

Pénétrons dans l'église; approchons-nous du chœur, et les transepts vont élargir le temple; les piliers puissants qui en soutiennent la croisée et font seuls disparate avec la colonnade de l'église, ne nous masqueront plus une partie du chœur; les détails de l'abside deviendront accessibles à l'œil : les cinq curieuses chapelles aux antiques autels, dont les fenêtres cintrées font converger les rayons du jour autour du tabernacle, nous offriront mille détails curieux qu'on étudie avec tant d'intérêt sur les chapiteaux romans.

Encore quelques pas, et en face de la chapelle dite de Saint-Marin, s'ouvrait jadis l'escalier étroit et mystérieux qui descendait dans la crypte placée au-dessous du maître-autel. C'est là un souvenir des cruelles épreuves qu'a subies la religion dans la personne des premiers confesseurs de la foi, et que l'église actuelle aime à se rappeler comme un titre de gloire (1).

(1) Telle était, en effet, la disposition des lieux au moment où nous avons publié nos Chroniques populaires, c'est-à-dire en

Cryptes profondes, autels antiques, abside romane, nef immense et pareille, à la voûte près, aux basiliques des premiers chrétiens, vieux donjon que couronne son aiguille gothique, tout dans l'architecture de l'église de Saint-Savin excite à un haut degré l'intérêt et l'admiration, en outre que ses peintures murales sont un sujet d'étude tout particulier pour l'archéologue.

La déviation si souvent signalée dans l'axe des églises n'est nulle part ailleurs plus sensible qu'à Saint-Savin, si on en excepte l'exemple déjà cité par nous de

1851. Depuis lors, M. l'abbé Lebrun, aujourd'hui curé-doyen de Saint-Savin, a restitué à l'entrée du fond son rôle primitif de simple baie ouverte sur le déambulatoire, et rétabli la double entrée primitive de la crypte par deux escaliers étroits débouchant du côté opposé, et s'ouvrant dans la nef de chaque côté du sanctuaire ; il a en outre rétabli la crypte où se trouvait primitivement le tombeau de saint Marin et qui est située à un niveau inférieur à celui de la crypte de Saint Savin et de Saint Cyprien. Nous avons, en 1866, rendu compte de cette intelligente restauration dans un feuilleton du *Journal de la Vienne*.

Ce tombeau ou plutôt ce coffre en pierre, de petite dimension, qui contenait les ossements du saint martyr, avait été signalé antérieurement dans la chronique de D. Estiennot sur l'église de Saint-Savin, dans les termes suivants :

« *Inventum fuit hujus Sancti sepulcrum, anno MDCLXX. lapideum et catenulis circumseptum, cum hac inscriptione : Hic requiescit Marinus inclytus martyr, etc.* »

Il y a bien près de trois cents ans qu'on descendait dans la crypte de saint Savin en passant par la fenêtre, croyant que c'était la porte. Mérimée lui-même y avait passé, et bien d'autres. Bien plus, dans la splendide Monographie de l'église de Saint-Savin et de son abbaye, publiée aux frais de l'État, texte de Mérimée, peintures des fresques par Viollet-le-Duc, Gérard-Séguin... Mérimée cherche une raison pour expliquer la position de cette prétendue porte : « On descend dans la crypte de Saint-Savin, écrit-il, par un escalier pratiqué dans l'axe du chœur, en face de la chapelle terminale. L'entrée de cet escalier, recouverte par une espèce de trappe, rétrécit ou plutôt envahit le passage

l'église de Notre-Dame de Montmorillon ; et nulle part aussi, nous n'avons trouvé une explication plus dégagée de toute préoccupation symbolique dans cette déviation. Si on examine, en effet, le plan de cet édifice, on voit son axe général conserver une direction perpendiculaire à celui des transsepts jusqu'à une certaine distance de la tour du clocher, puis dévier brusquement en s'inclinant un peu à l'O.-O.-S. pour se mettre en rapport avec la direction de l'axe du narthex et des trois premières travées de la nef qui s'y rattachent. Il

entre le chœur et les chapelles, et il me paraît très probable que l'architecte, pour adopter une disposition aussi peu commode, a dû obéir *à des nécessités résultant de la sainteté particulière de ce lieu...* » Vue de cette entrée insolite, la crypte, qu'il juge fort mal. « n'a d'autre ornement que ses peintures. C'est une salle basse, voûtée en plein cintre, qui occupe à peu près tout l'espace entouré par les colonnes du chœur. »

Or, en m'appuyant sur les principes les plus élémentaires de l'archéologie chrétienne, après l'inspection et l'étude des lieux, j'ai été assez heureux pour trouver les vraies entrées de cette crypte, et aujourd'hui que tout y est à sa place, les portes, la nef, le sanctuaire, l'autel rebâti sur ses anciennes bases et recouvert de sa table du XIe siècle ; aujourd'hui que la fenêtre n'est plus porte et qu'elle est redevenue fenêtre, cette chapelle souterraine offre un des types les plus complets et les plus intéressants des cryptes du XIe siècle : sans parler de ses fresques qui lui donnent une véritable célébrité, à cause de leur parfait état de conservation. — (Voir sur cette restauration l'article de M. de Longuemar, dans le *Journal de la Vienne*, 24 sept. 1866.)

Mérimée n'a pas été plus heureux dans la crypte de saint Marin, où il a pris pour « une sorte de puits » la chapelle du tombeau du saint que nous avons découverte, et dans laquelle nous l'avons replacé : *sepulcrum lapideum et catenulis circumseptum.* — Nous reviendrons en son lieu sur notre restauration de cette crypte, à cause de données personnelles que nous avons dans l'esprit, et qu'il est bon de fixer ; à cause aussi de documents d'un certain intérêt et qu'il ne faut pas laisser perdre. — L'abbé Lebrun. — Voir sur cette restauration l'article de M. de Longuemar, dans le *Journal de la Vienne* du 27 septembre 1874.

est donc clair que la tour du clocher de façade avait été primitivement construite isolément, probablement en même temps que l'abside de l'église, sans qu'on se fût préoccupé de mettre leurs axes en rapport direct : de là l'obligation, quand on termina la nef, de les raccorder par une brisure. A partir du point de soudure jusqu'à la tour d'entrée, on peut remarquer que des piliers formés de quatre fûts de colonnes accouplés en croix remplacent dans cette partie de l'édifice les colonnes à fûts isolés qui règnent dans le surplus de la grande nef du sanctuaire. Tout accuse donc ici des constructions divergentes.

L'une des preuves les plus irrécusables de l'origine reculée de l'église de Saint-Savin est fournie par les légendes des dédicaces gravées en caractères rustiques, avec de nombreux adossements, accouplements, enclaves et abréviations, sur la tranche des diverses tablettes recouvrant les autels des chapelles absidales et des transepts.

Nous les avons publiées en presque totalité dans l'Epigraphie poitevine en 1864 ; et depuis, par suite de diverses modifications utiles dans l'emplacement occupé par ces autels, M. l'abbé Lebrun a pu mettre au jour quelques noms qui alors étaient masqués par le scellement de ces tablettes dans les murs.

Elles apportent donc la preuve évidente du grand nombre de reliques que le monastère avait recueillies et qui dans l'origine furent déposées sous les tablettes de ces autels, à l'époque de leur consécration solennelle au XIe siècle (1).

(1) Nous reparlerons de ces intéressantes inscriptions et nous les imprimerons dans un supplément à la suite de cette notice. — L'abbé Lebrun.

L'épigraphie du XIIe siècle est représentée à Saint-Savin par deux inscriptions funéraires mutilées, qui se réfèrent à des personnages dont les noms manquent, et une troisième complète mais fort brève, ainsi conçue : HIC REQUIESCIT SCISSIMA SAVINA VIRGO (ici une croix) (1).

De ces trois inscriptions, l'une très mutilée et incomplète a été incrustée au fond de la piscine du déambulatoire voisin du maître-autel ; les deux autres étaient, à l'époque où nous les avons relevées, gisantes et détachées dans la crypte de saint Savin.

Peut-être n'est-il pas inutile de faire remarquer ici, comme nous l'avons fait déjà dans l'Épigraphie poitevine, que le nom de Sta Savina ou sainte Savine, vierge martyre, qui voyagea et mourut en odeur de sainteté au IVe siècle, figure deux fois dans les légendes gravées sur la pierre (2) dans cette église, tandis que ceux de saint Savin et de saint Cyprien ne sont rappelés que par les légendes des fresques de la crypte. — Leurs reliques devaient cependant faire partie de celles d'une église consacrée sous le vocable de l'un d'eux. Il semble qu'il y ait là une énigme à deviner, un point de l'histoire de ce monastère à éclaircir, et digne de tenter quelque docte hagiographe (3).

(1) L'un des autels des absidioles le porte effectivement encore avec ceux d'Agathe, d'Agnès, de Fercincta, etc. — De Longuemar.

(2) Nous avons fait photographier cette inscription placée à la tête d'un sarcophage en pierre, et nous en avons envoyé une épreuve à Rome, au fameux archéologue Rossi, pour en déterminer le *g*, dans *virgo*.

(3) Quant aux reliques de saint Savin, on croit qu'elles ont été jetées aux vents ou brûlées par les huguenots. Mais dans la restauration de notre maître-autel, remplaçant un autel *à ventre* du XVIIIe siècle par un autre autel en rapport avec le style de

Nous passerons en revue les inscriptions tracées au pinceau sur le champ des fresques des diverses parties de l'église de Saint-Savin, en même temps que nous en ferons la description, et nous ne mentionnons plus ici que la dernière en date de toutes, incrustée dans l'un des murs de la sacristie, et celle d'une pierre tumulaire de la nef. La première se réfère à la date de 1510, et s'abrite sous une niche de forme ogivale. Elle est gravée en caractères gothiques brisés, et relate la mort de Florent d'Alemaigne, abbé de Saint-Savin, doyen du Chapitre de Saint-Pierre de Poitiers, qui, élu par une

l'église, j'ai trouvé dans un petit casier, arrangé tout exprès, de l'autel du XVIII[e] siècle, un vase antique de belle forme, en verre bleuâtre, orné symétriquement en saillie de filets et de boutons blancs émaillés. Ce vase était plein de reliques, sans inscriptions, les seules reliques de l'autel. Je pense que ces reliques étaient celles de l'autel-majeur du XI[e] siècle, ainsi transmises, et par conséquent des reliques de saint Savin. J'ai gardé ce vase antique, comme document, plus une partie des reliques, et j'ai placé le reste dans l'autel-majeur actuel, où elles se trouvent maintenant avec celles des saints martys Fidèle et Boniface, que notre Évêque, Mgr Pie, y a ajoutées le jour de la consécration de cet autel, le 2 avril 1876. — L'abbé Lebrun.

Inscription du nouvel autel dont il vient d'être question.

A. M. D. G.
ANNO D. N. J. C. MDCCCLXVII
PIO NONO PONTIFICE MAXIMO
NAPOLEONE III GALLIARUM IMPERATORE
LUDOVICO EDUARDO PIE
PICTAVIENSIS DIŒCESIS ANTISTITE
AMATO PETRO LEBRUN
SANCTI SAVINI PAROCHIÆ EMINENS RECTOR
HUJUSCE CIVITATIS A. DE MILON MAJORE
HOC ALTARE FUIT ERECTUM
IN
SOLEMNITATE NATIVITATIS
D. N. J. C.

L. L.

partie de ce Chapitre, évêque du diocèse, en concurrence avec Claude de Husson, candidat de l'autre partie, mourut avant que le parlement de Paris se fût prononcé entre eux; et tout naturellement le siège épiscopal resta à son concurrent. Ce Florent d'Alemaigne ou d'Alemagne fut l'un des derniers abbés réguliers du monastère qui en 1530 tomba en commende sous Aimery de Rochechouart. (Manuscrit de D. Estiennot, bénédictin de Nouaillé.)

La dernière inscription est gravée en capitales carrées, sur une des grandes dalles, à l'entrée de la nef principale. Elle constate l'ensevelissement, dans l'église, de messire Charles Foucqueteau des Mortiers, conseiller du Roi, échevin de la commune de Saint-Savin en 1751.

Les peintures murales de Saint-Savin.

Tous les archéologues qui ont feuilleté l'atlas des peintures murales de Saint-Savin dû à M. Gérard-Séguin, et le texte annexé aux planches par M. Mérimée, de l'Institut, savent qu'elles sont méthodiquement distribuées dans les diverses parties de cet édifice (1).

(1) « Les beaux dessins polychromes de Gérard-Séguin ont été publiés en 1845, à la suite du rapport de Mérimée, dans un splendide volume in-folio, de l'Imprimerie royale, sous le titre de *Peintures de l'église de Saint-Savin*. C'est là qu'il faut les voir et les admirer : rien ne peut rendre l'effet saisissant de ces grandes peintures hiératiques où rivalisent la richesse de la composition, l'élégance des draperies, l'expression variée et la noblesse des têtes. Si on se reporte par l'imagination au jour où ces fresques sortirent des mains de l'artiste, dans toute leur fraîcheur, au milieu de ce temple, jeune comme elles, où tout concordait avec l'effet qu'elles devaient produire, on comprendra quel dût être

A l'entrée de l'église, sous le porche ou narthex ouvert à la base de la tour de façade, sont peintes, sur le mur droit du fond et le pourtour de la voûte en berceau partagée en deux par un arc-doubleau, les scènes empruntées à l'Apocalypse de saint Jean.

A l'étage supérieur à ce rez-de-chaussée, auquel on accède par un escalier en spirale pratiqué dans une tourelle accolée à la tour carrée du clocher, une grande salle, très haute d'étage, montre ses quatre murs ornés de fresques se référant toutes à la vie et à la Passion du Sauveur.

Le mur de cette salle qui correspond à la nef de l'église était jadis ouvert en forme de haute baie cintrée ; et par cette ouverture le regard plongeait dans la grande nef à moitié hauteur de sa grande voûte en berceau (1). C'était la salle de la tribune, du haut de laquelle on pouvait assister aux offices, et qui dans ce monument

à ce premier moment leur incomparable éclat. Depuis, le temps qui les a assombris et en a dénaturé les couleurs, en a du moins respecté les grandes lignes et les belles proportions, et nous les a transmises radieuses encore de la pensée religieuse qui les a fait naitre. » — Extrait d'un article du *Journal officiel* de la République française, 6 juin 1875. — Dans sa monographie sur l'église de Saint-Savin, Prosper Mérimée avait écrit déjà (1845): « L'existence d'une vaste église conservant encore un ensemble immense des peintures murales, qui remontent à une époque fort reculée du moyen âge, est une espèce de prodige aujourd'hui ; aussi l'on n'en cite plus qu'une seule en France, c'est Saint-Savin. Après huit siècles, ses fresques subsistent, et, bien que dégradées, elles offrent toujours un vaste sujet d'étude à l'artiste et à l'antiquaire. »

Monseigneur Chevalier, dans une visite récente qu'il a faite avec beaucoup d'intérêt, dans notre église, a découvert, dans la frise qui sépare les tableaux des fresques de la grande nef, un blason qui pourra servir un jour à en déterminer la date précise. Ce blason est de gueules à trois bandes d'or. — L'abbé Lebrun

(1) Cette tribune est ouverte aujourd'hui (1887).

fortifié devait avoir en même temps servi de salle des gardes et de manœuvre pour les bras de levier de l'ancien pont-levis.

Sur la voûte de la grande nef de l'église se déroulent, sur un double rang, garnissant ses deux retombées depuis la clef de voûte jusqu'aux tailloirs des chapiteaux des colonnes qui la supportent, les nombreux tableaux rappelant les principaux épisodes de l'Ancien Testament. — Sur le revers du mur de la porte d'entrée de cette nef, et encadrée sous une arcade aveugle, a été peinte la Vierge triomphante, honorée par des anges et implorée par de saints Religieux. — Sur les colonnes engagées des premiers pilastres ont été figurés des bestiaires symboliques, dont une partie seulement est ancienne, et dont l'autre est une restauration moderne; dans l'entre-deux des arcades jetées d'une colonne à l'autre qui soutiennent la grande voûte en berceau de la nef principale, on distingue quelques figures de patriarches.

Aux abords des transepts et de l'abside prennent place plusieurs figures indépendantes de cet ensemble biblique, comme celle en bas-relief peint de l'ange Gabriel, de facture romane, celle de St. Nicholas (*sic*), évêque, fresque du XIII[e] siècle, et l'ébauche, effacée en grande partie, de saint Christophe, portant l'Enfant Jésus sur son épaule, peinture du XIV[e] au XV[e] siècle.

Le pourtour de l'absidiole principale dite, à tort sans doute, *chapelle de Saint-Marin*, était, paraît-il, complètement peint et semble avoir été surtout consacré à l'histoire de la Sainte Vierge et de sa famille.

Il est à croire également que la voûte du sanctuaire était décorée de fresques et probablement de la figure du Christ triomphant dans le ciel, entouré des symboles

vangéliques. Mais rien n'apparaît plus sur cette partie de l'édifice. Sur les faces des piliers de l'entrée du chœur, on distingue encore de grandes figures d'évêques revêtus du pallium. La voûte de la crypte qui s'enfonce sous le sanctuaire et les murs en retour sont couverts des peintures murales principalement relatives à la vie et au martyre de saint Savin et de saint Cyprien, et représentant accessoirement les figures de divers Saints, au-dessus desquels trône le Christ dans sa gloire, entre les symboles évangéliques.

Tels sont les groupes nombreux et variés des peintures murales qui décorent les murs des diverses parties de la remarquable église romane de Saint-Savin, que nous allons successivement passer en revue, et dans lesquels nous ne rencontrerons plus les fantaisies de costumes donnés par les artistes des derniers siècles du moyen âge aux personnages des scènes familières ou des drames bibliques.

Les fresques de la salle de la tribune.

Ce qui reste d'intact aujourd'hui de ces anciennes peintures est fort peu de chose, par la raison que cette partie de l'édifice n'a pas été favorable à la conservation des nombreuses scènes tracées sur ses murs. Ce n'est qu'à force de persévérance, pendant mes divers séjours à Saint-Savin, dans l'hospitalière demeure de mon vieil et bien regretté ami de la Coussaye, que je suis parvenu à deviner les sujets d'un certain nombre de ces tableaux répandus sur des parois de 18 à 20 mètres d'élévation et sur la voûte qui couronne cette salle.

Seules les peintures du mur qui répond à la grande

nef, étaient encore assez visibles il y a 25 ans, pour qu'on pût en distinguer nettement les figures. — Le pourtour de la grande arcade est cerclé d'un bandeau élégant, orné d'une grecque rouge encadrée entre deux bordures de même couleur, rehaussées de points blancs et simulant un double rang de perles que l'on retrouve sur l'encadrement de presque toutes les fresques anciennes et les orfrois des draperies des personnages principaux.

Autour de ce premier bandeau ondulent des festons de diverses couleurs, puis des courants de feuillages ; et l'ensemble de cet encadrement est terminé extérieurement par une large torsade blanche à spirale rouge, ensemble du meilleur effet. Les deux retombées de cette arcature peinte reposent sur deux larges pilastres ornés d'enroulements doubles, symétriques, qu'on retrouve fréquemment sur le pourtour ou même sur les joues des baies de nos églises romanes, à Saint-Hilaire de Poitiers, par exemple.

Au sommet du cadre demi-circulaire que nous venons de décrire, une corniche saillante sépare en deux parties le tympan supérieur de l'arcade. Au-dessus d'elle et le long de la torsade extérieure du cintre sont peintes deux figures d'anges indiquant du geste la scène de la descente de Croix développée à la partie supérieure des murs.

Huit personnages, y compris le Christ descendu de la croix et les bras soutenus d'une part par Marie et de l'autre

(1) Dans cette tribune aujourd'hui ouverte, le spectateur a la tête presqu'au niveau des chapiteaux des colonnes de l'église ; au-dessus de lui la voûte de la tribune est élevée à 20 mètres, et l'église lui offre un aspect qu'il faut voir, et qu'on ne peut décrire. — L'abbé Lebrun.

par Joseph d'Arimathie, composent cette scène. Tous sont vêtus de robes talaires, sauf le Crucifié, bien entendu, qui porte une simple draperie ou jupon descendant des hanches jusqu'aux genoux. Joseph, monté sur un escabeau, soutient le corps de Jésus, et la Vierge Marie saisit son bras droit et le couvre de baisers.

Le mur ou plutôt la mince cloison au-dessous de ce premier groupe de peintures dressée à l'affleurement extérieur du gros mur de la tour, forme, pour ainsi dire, le fond d'une grande niche dont les faces en retour sont également couvertes de fresques disposées sur cinq rangs dans la hauteur. A la clef de voûte du cintre supérieur de la niche, on distingue un grand médaillon à fond bleu de ciel entouré d'un cercle rouge étoilé et traversé par une large croix pattée jaunâtre, au centre de laquelle une large tache ne laisse plus distinguer le symbole qu'elle reproduisait autrefois ; c'était sans doute la main divine bénissant le Crucifié.

Ce médaillon ou gloire est supporté de chaque côté par deux grandes figures d'un beau dessin, largement drapées d'amples manteaux jaunes et rouges, recouvrant leurs robes talaires blanches. Bien que leurs ailes ne soient pas apparentes, ce sont bien là deux anges aux nimbes d'or, qui, de leurs bras élevés, soutiennent le médaillon symbolique au-dessus de la scène placée au-dessous.

Sous les pieds de ces deux figures et au niveau du tableau de la descente de croix sont deux petits tableaux en regard l'un de l'autre et dont les cadres sont en forme de porche recouvert d'une toiture, disposition assez fréquente sur nos fresques de l'Ouest (1) et que nous

(1) Voûte du sanctuaire de Notre-Dame et chapelles de Saint-Hilaire de Poitiers.

retrouverons notamment encore autour des scènes de la nef et de la crypte de l'église de Saint-Savin.

Du côté gauche, un personnage en robe talaire, recouverte d'une chlamyde, est assis sur un siège élevé. C'est vraisemblablement Pilate; car du côté droit, en face de lui, le traître Judas s'est pendu à un arbre.

Les autres tableaux occupant les faces droites de l'épaisseur du mur de l'arcade, autant qu'on peut en juger encore, représentent d'autres scènes de la Passion, parmi lesquelles nous avons reconnu d'un côté les soldats regardant le sépulcre vide, de l'autre les saintes femmes placées du côté opposé. Au-dessous viennent des disciples de Jésus désignés par le mot Xristicoli tracé en abrégé au bas de la fresque, et l'apparition de Jésus à Madeleine placée en face d'eux (1).

Au-dessus de la grande niche que tapissent ces diverses peintures, deux anges planant dans le ciel soutiennent dans une auréole l'Agneau nimbé, figure de la victime sacrifiée pour le salut des hommes, et de chaque côté d'eux se dressent deux autres figures d'anges dessinées avec une élégance très remarquable.

Six étages de peintures se partageaient jadis le pourtour des trois autres murs de cette salle. Il n'est plus possible aujourd'hui d'en distinguer quelques-uns que sur la grande paroi du midi. Le rang le plus élevé était consacré aux Apôtres, dont les figures sont encadrées dans une série de niches simulées et contiguës, à plein cintre soutenu par des colonnettes.

Parmi les scènes sous-jacentes encore saisissables,

(1) Ce sont deux tableaux de maître, et le temps a donné aux couleurs une transparence qui semble couvrir les sujets de ces tableaux comme d'une gaze mystérieuse. — L'abbé Lebrun.

citons Jésus mort sur les genoux de Marie entourée des saintes femmes apportant des parfums pour l'ensevelissement, puis la mise au tombeau du Christ, et enfin au-dessus, de saints personnages tenant des banderoles déployées et figurant sans doute les prophètes qui avaient aunoncé d'avance la douloureuse Passion du Sauveur. Ces scènes sont les plus rapprochées de la grande arcade du fond, et les autres compartiments qui les suivaient ne paraissaient avoir été remplis que de figures des saints papes et des saints évêques, dont quelques-unes sont encore saisissables à l'œil, et sont revêtus du pallium (1). La grande voûte paraît avoir été également recouverte de grandes figures devenues absolument indistinctes aujourd'hui et réduites à des taches demeurées sur l'enduit des murs.

Quoi qu'il en soit, tout ce qui précède atteste une concentration remarquable de peintures murales, scènes variées ou figures isolées de Saints régulièrement distribuées sur plusieurs rangs sur le pourtour des murailles; comme les églises d'Orient ou celles de l'Italie, décorées par des artistes grecs, en présentent seules l'exemple (2); et c'est là un argument puissant que M. Mérimée aurait pu faire valoir à l'appui de l'opinion qu'il a émise que les fresques de Saint-Savin avaient été exécutées sous la direction et avec la coopération d'artistes grecs. Ajoutons, comme nouvel argument en faveur de cette appréciation. que le dessin élégant et châtié de plusieurs figures de ces tableaux évidemment dessinées par le maître de ces décorateurs,

(1) L'un d'eux est le pape Gélase, dont le nom est inscrit sur le fond de la fresque à la hauteur du nimbe.

(2) Saint-Marc de Venise, par exemple.

et dont les équivalentes se retrouvent sous le berceau de la grande nef, ferait honneur même à des tableaux religieux de nos meilleures écoles de l'Occident.

Peintures du Narthex de Saint-Savin.

Dans la distribution adoptée par les peintres de l'école byzantine pour les décorations murales des églises de l'Orient, les scènes tristes ou menaçantes sont constamment réservées au porche ou narthex qui les précède, et cette loi est également observée dans l'Occident, comme on peut s'en assurer sur les tympans des portails de Saint-Pierre de Poitiers : celui du milieu représente, en effet, le jugement dernier, et les deux portails latéraux la mort ou dormition de la Vierge et la mission donnée à saint Pierre par le Christ. A Saint-Pierre d'Aulnay, nous avons vu à cette place, sur le portail, le crucifiement de l'apôtre martyr et patron de cette église.

A Saint-Savin, les voûtes et le tympan du narthex qui remplace le portail absent, offrent une série de tableaux qui rentrent plus directement encore dans le génie des décorations de l'Orient. Le jugement dernier y est plutôt figuré symboliquement qu'avec les détails dont nous l'avions vu accompagné sur quelques murs des précédents édifices religieux, et les diverses scènes de l'Apocalypse ont été par prédilection étagées sur le pourtour des voûtes en berceau. Sur le devant de cette curieuse série de peintures, se courbe un arc-doubleau sur lequel sont peints les douze signes du zodiaque, emblèmes des mois de l'année qui se renouvelle et se perpétue dans tous les âges et qui rappelle avec l'apôtre,

que le Christ était hier, qu'il est encore et qu'il sera dans tous les siècles (1).

Les signes de ce zodiaque de Saint-Savin n'ont pas été alternés, comme cela a lieu à Civray, à Aulnay, à Saint-Pompain, etc., avec des scènes figurant les travaux rustiques de chaque mois, genre d'illustration propre à l'école d'Occident et directement imité d'ailleurs des zodiaques romains (arc de triomphe de Reims, par exemple). Ils sont simplement la reproduction des figures symboliques du zodiaque antique, et débutent comme lui par le signe du Bélier (*aries*) qui marquait le commencement de l'année ancienne, ce qui correspondait d'ailleurs à peu près à la manière de compter en France pendant les premiers siècles de la 3e race, puisque l'année s'ouvrait, en Aquitaine notamment, le 25 mars.

Les figures du zodiaque de Saint-Savin esquissées en rouge, sont encadrées dans de petits médaillons à fond blanc, reliés les uns aux autres par de petites rosaces et se détachant sur un champ d'écailles jaunes imbriquées, resserré entre deux larges bordures rehaussées d'un cordon de perles blanches.

Sur le tympan occupant la partie supérieure du mur du narthex dans lequel s'ouvre la porte d'entrée de la nef, on voit le Christ la tête entourée du nimbe crucifère, assis sur un trône et les pieds appuyés sur le *scabellum* (2), signe traditionnel de la suprême puissance, attribué presque exclusivement aux personnes

(1) *Jesus Christus heri et hodie et in sæcula.* Il faut remarquer d'ailleurs que, sur les monuments antiques figurant des zodiaques, le centre du cercle zodiacal est également occupé par une divinité ou un empereur déifié, avec la même signification symbolique.

(2) Tabouret ou marchepied.

divines. Cette figure largement drapée dans une robe talaire et un ample manteau, relevé par ses bras étendus pour rendre la sentence solennelle de la fin des temps, se détache sur le fond d'une grande auréole bordée d'un arc-en-ciel découpé en festons sur ses bords. Il est à remarquer que les doigts de la main droite du Sauveur sont disposés à peu près de la même manière que celle adoptée par les peintres grecs en forme de XP et particulière à l'Orient.

A la droite du Christ, un ange, debout, tient la croix qui rappelle le grand sacrifice ; à sa gauche trois autres figures se tiennent debout et groupées ; ce sont sans doute des anges prêts à exécuter les ordres de Dieu.

La voûte qui aboutit à ce tympan est partagée en deux parties par un ressaut du mur sur lequel se déroulent les plis réguliers et symétriques d'une bordure ou méandre multicolore, qu'on retrouve assez fréquemment sur les fresques de cette époque, à Saint-Hilaire et à Saint-Jean et jusque sur les vignettes du manuscrit de la vie de sainte Radégonde de la bibliothèque de Poitiers.

Le tambour ou pourtour circulaire du compartiment de la voûte qui touche immédiatement à la scène du tympan, est partagé en huit panneaux d'égales dimensions. Sur chacun des quatre panneaux occupant la partie supérieure du tambour, un groupe de trois anges, nimbés et drapés avec élégance, s'incline respectueusement, à l'orientale, du côté du Christ — et il faut remarquer que les très petites ailes qui accompagnent leurs nimbes sont plutôt faites pour préciser leur caractère, que capables de les aider à se soutenir dans les airs. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce point en examinant d'autres tableaux du narthex.

Les quatre compartiments inférieurs, c'est-à-dire les deux qui garnissent chacun des côtés de la retombée de la voûte, sont occupés par autant de groupes de trois apôtres assis, comme sous la coupole du sanctuaire de Notre-Dame de Poitiers, sur des disques accolés l'un à l'autre. Le dernier groupe à gauche du Christ est complètement effacé.

Le tambour, encadré entre le cordon de méandres et le cercle zodiacal, n'est divisé qu'en six panneaux, entièrement consacrés à reproduire diverses scènes correspondant aux chapitres principaux de l'Apocalypse de saint Jean ; mais l'une d'elles, voisine du groupe des Apôtres, effacé, n'offre également plus que quelques traits indistincts des têtes d'une grande multitude d'hommes assemblés.

Voici l'ordre dans lequel ces scènes apocalyptiques se succèdent, en commençant à la gauche, puis à la droite du spectateur et de bas en haut :

1° Triomphe, dans le ciel, de la Vierge,le scabellum sous les pieds. Elle est assise au milieu d'une large auréole, encensée par deux anges, et entourée d'une nombreuse assemblée dans laquelle on remarque deux saints personnages nimbés, des rois, des hommes, des femmes et des religieux qui par leurs gestes semblent réclamer son arbitrage ou son intercession. Ce tableau est l'un des plus fatigués de cette série.

Peut-être le tableau, également effacé, placé au bas de l'autre retombée, représente-t-il l'assemblée des vieillards et des esprits, dont il est question dans le manuel de l'iconographie grecque, au début des scènes de l'Apocalypse et qui en furent les témoins, au rapport de saint Jean.

La scène placée au-dessus de la précédente montre

« la femme revêtue du soleil, le croissant de la lune sous ses pieds » ; au lieu d'une couronne de douze étoiles, elle a un large nimbe ailé, autour de sa tête, et ces ailes lui ont été données pour fuir au désert et échapper à la poursuite du dragon à sept têtes qui la menace et qui s'apprêtait à dévorer le fils qu'elle tenait sur ses genoux, si un ange n'était venu l'enlever pour le porter au ciel, figuré par la Jérusalem céleste. Entre le formidable dragon dont la tête nimbée annonce la puissance, et le groupe de la femme, coule le fleuve vomi par ce persécuteur et qui devait la faire périr, mais que la terre engloutit aussitôt en s'entr'ouvrant. Dans le coin de gauche du tableau, saint Jean, assis, contemple avec un geste d'effroi cette vision qui lui est révélée.

En regard de cette curieuse peinture est placée la lutte victorieuse de saint Michel et de la milice céleste, avec la lance, l'épée et le bouclier, montés sur d'ardents coursiers, contre le terrible dragon combattant à la tête des mauvais anges, aussi formidablement armés que leurs adversaires, et nimbés comme eux au moment du combat. Les deux derniers tableaux sont la traduction des divers versets du chapitre XII de l'Apocalypse.

Les deux tableaux placés au sommet de la voûte se réfèrent aux versets du chapitre IX.

Celui de gauche traduit assez exactement les versets 1 à 12 : « une étoile tombe du ciel au son de la trompette du 5e ange ; le puits de l'abîme est ouvert, et il en sort des figures hybrides, désignées sous le nom de sauterelles (1), à qui il est donné mission de tourmenter

(1) Probablement en souvenir de l'une des anciennes plaies d'Egypte.

les hommes. Ces sauterelles étaient semblables à des chevaux ailés, portaient sur leurs têtes à visages d'hommes, à longs cheveux et à dents de lion, des couronnes d'or (ornées de pierreries), des cuirasses (en mailles) de fer, et leurs queues se terminaient par un aiguillon » ; au-dessous de ces monstres sont renversés et foulés aux pieds dans l'attitude de la douleur un grand nombre d'hommes qui n'avaient pas le signe de Dieu au front.

Ces six tableaux, empruntés aux visions de saint Jean, sont loin de représenter toutes les scènes de l'Apocalypse, et nous sommes portés à croire que des scènes aujourd'hui disparues des murs du narthex à sa partie antérieure, les développaient plus complètement. Nous ne saurions toutefois être affirmatif à cet égard, car les scènes peintes sur le narthex de Saint-Savin ne sont pas toujours assez complètes pour rappeler tous les détails de chaque vision, et le décorateur a parfois jugé suffisant d'en retracer seulement quelques traits principaux.

La belle suite de tapisseries du sacre d'Angers est beaucoup plus complète à cet égard que les fresques de Saint-Savin ; mais, par contre, ces tableaux ont le défaut commun à toutes les représentations figurées du XIe siècle, de donner aux personnages de l'Apocalypse les costumes et les allures de cette époque. Toutefois, cette anomalie mise à part, chacun des épisodes reproduits sur les tapisseries dites du Roi René, traduisent fidèlement et complètement les versets de l'Apocalypse. Ainsi la scène de la femme revêtue du soleil y est couronnée de douze étoiles, et le dragon entraîne avec sa queue la tierce partie des étoiles du ciel ; dans l'épisode de l'ouverture du puits de l'abîme,

Apollyon, l'exterminateur, est placé à la tête des sauterelles hybrides, et la clef du puits et l'étoile sont toutes deux figurées, tombant du ciel, détails absolument omis dans les fresques de Saint-Savin (1).

Notons, au sujet de ces dernières, que le champ ou fond des tableaux est partagé en zones horizontales, de couleurs variées, comme nous l'avons observé déjà sur des peintures de diverses époques dans notre contrée, et cette disposition est singulièrement accentuée pour la scène des anges combattant les esprits du mal. La bande supérieure est vert-pâle ; au-dessous vient le bleu de ciel, puis le vert revient, cède à son tour la place au jaune, et enfin celui-ci au rose. Ces deux dernières couleurs semblent plus particulièrement affectées au sol et sont rayées de traits d'un rouge foncé, nouvelle similitude avec les fresques de Saint-Hilaire de Poitiers.

Les figures de Saint-Savin n'étant peintes qu'avec des teintes plates sur lesquelles des traits, les uns vigoureux et les autres blancs, dessinent les plis des vêtements, les décorateurs, pour éviter la confusion entre les personnages d'un même groupe, ont fait alterner le rouge, le jaune, le verdâtre et le blanc dans leurs draperies et même dans le champ des nimbes, sans paraître s'être préoccupés toujours de la signification symbolique des couleurs pour ces derniers attributs caractéristiques de la sainteté. C'est ainsi que dans les groupes des apôtres répartis par trois, un nimbe rouge se trouve entre deux jaunes qui lui sont contigus, ou un jaune entre deux rouges, etc.

(1) Cette belle série des tapisseries d'Angers a été gravée au trait par le regretté M. de Joannis.

Les costumes des personnages sont reproduits sur les vignettes des manuscrits jusqu'à la fin du XII[e] siècle; les couronnes sont de forme polygonale et ornées de perles, comme toutes celles des souverains, sur les fresques de Saint-Jean, de Saint-Hilaire; le harnachement des chevaux est pareil à celui qu'on retrouve sur la célèbre tapisserie de Bayeux (XI[e] siècle).

Les attitudes des figures sont graves et dignes, leurs gestes sobres et modérés, et les personnages principaux ont des physionomies expressives en harmonie avec le rôle qui leur est attribué. Quand l'un d'eux est une personne divine, sa taille est toujours beaucoup supérieure à celle des figures qui l'entourent, règle dont l'école romane ne se départit presque jamais.

Les nimbes sont larges, de forme parfaitement circulaire comme les auréoles, et enveloppent complètement les têtes, règle générale pour l'ensemble des tableaux de Saint-Savin.

Enfin, un fait sur lequel nous revenons est la petitesse exceptionnelle des ailes des anges répartis dans les tableaux apocalyptiques, disposées en outre de telle sorte, qu'elles semblent plutôt une annexe des nimbes que des moyens réels de locomotion dans les airs pour ces figures célestes. N'y aurait-il point dans ce fait, renouvelé partout dans l'église de Saint-Savin, quelque intention de symbolisme pour les nimbes, attestant surtout la nature spirituelle de ces messagers divins?

Fresques de la nef et de l'abside de Saint-Savin.

Ces fresques comprennent:

1° Un série de tableaux disposés sur deux rangs

surperposés de chaque côté de la clef de voûte de la grande nef. Leurs sujets sont exclusivement puisés dans l'Ancien Testament.

2° Des bestiaires disposés verticalement sur deux rangs parallèles et contigus, occupant la face occidentale de deux pilastres placés à l'entrée de la nef principale.

3° Des figures de prophètes garnissant les entre-deux des arcatures de cette nef.

4° Le tableau du triomphe de la Vierge peint sur le tympan d'une arcade aveugle au-dessus de la porte d'entrée.

5° Les figures isolées qui décorent quelques parties soit des bas-côtés, soit des murs de l'abside principale ou des absidioles.

C'est dans cet ordre que nous allons les examiner.

Tableaux du berceau de la nef. — Un mot, d'abord, sur l'ordre dans lequel les curieuses fresques interprètes de diverses scènes de l'Ancien Testament ont été disposées sous cette voûte.

Nous avons dit qu'elles formaient deux rangs superposés, à compter du sommet de la voûte, de chaque côté de ses retombées.

Les scènes qui les composent sont distribuées dans cet ordre particulier que les Grecs appelaient *boustrophedon*, parce qu'il rappelle le va-et-vient des bœufs de labour ouvrant un premier sillon et traçant ensuite un sillon parallèle et contigu en revenant sur leurs pas : en un mot, c'est à peu près ce que nous désignons aujourd'hui sous le nom de lignes disposées en *lacet*. Cette remarque appartient à M. Mérimée, qui l'a faite le premier.

Les tableaux de la création jusqu'à l'expulsion du

Paradis terrestre occupent les deux lignes de la seconde travée peinte à gauche du spectateur, à l'entrée de la nef (1er lacet), puis la série reprend dans le rang d'en haut par Adam bêchant la terre, scène effacée, suivie de l'offrande d'Abel et de Caïn, jusqu'au sacrifice de Noé à la sortie de l'arche et à ses premiers travaux, quand les eaux du déluge se furent retirées, scène qui termine ce premier rang supérieur de gauche du côté de l'abside, et dont la suite reprend dans le rang supérieur placé en face de l'autre côté de la voûte, pour continuer la série jusqu'à la bénédiction d'Abraham par Melchisédech, du côté de l'entrée de la nef ; — puis la série reprend de nouveau au rang inférieur et se continue par la mort de ce patriarche et l'histoire de Joseph, et le surplus des tableaux, reproduisant celle de Moïse, retourne vers l'abside, dans le rang inférieur du côté gauche. Un certain nombre de scènes font lacune, et d'autres sont en partie effacées dans ces diverses séries, par suite du mauvais état des enduits que des infiltrations et le salpêtre ont causé.

Quelques mots rapides sur ces tableaux bibliques.

1° La création du ciel et de la terre occupe un compartiment entier. Dieu sous la figure de Jésus, reconnaissable à sa tête environnée du nimbe crucifère, suspend le globe du soleil et celui de la lune dans l'espace indiqué par des cercles concentriques. Le soleil est figuré par un cercle rouge au milieu duquel se dessine un buste d'homme, et la lune par un cercle jaune avec un buste de femme ayant une croix sur la tête. Autour du Créateur la terre est déjà couverte d'arbres.

Une remarque avant de passer outre.

Les peintres chrétiens de l'école grecque ne figuraient jamais Dieu le Père sous des traits humains, et le

remplaçaient toujours par la figure de son Fils dans leurs tableaux, comme pour attester sa mission divine et sa coexistence avec lui de toute éternité. Cette règle est fidèlement observée sur les fresques de Saint-Savin ; et la seule main divine, sortant des nuages, atteste, de loin en loin, l'intervention directe du Créateur. Dans l'Occident, la même règle subsiste jusque vers la fin du moyen âge.

2° Un tableau disparu dans lequel on voyait sans doute une autre scène de la création.

3° Le tableau placé au-dessous du précédent montre la création d'Adam, puis d'Ève qui lui est donnée pour compagne, et sa tentation par le serpent : trois épisodes dans le même cadre, sans séparation entre eux (1).

4° A la suite du précédent, Adam et Ève se cachent, honteux de leur nudité, avouent leur péché, puis sont expulsés du paradis, en punition de cette première faute qui pèsera sur toute leur postérité.

5° Ici encore, un tableau effacé, et probablement Adam condamné désormais au travail, et bêchant la terre, scène qui figure toujours dans l'iconographie grecque.

(1) Dans le premier tableau, le Verbe *fait chair* tire Ève d'une côte d'Adam ; dans le second, le Verbe présente Ève à Adam qui lui tend les bras en disant : « Voici l'os de mes os et la chair de ma chair. » C'est le premier mariage de la race humaine béni par Dieu lui-même ; dans le troisième tableau, Ève cause avec le serpent dressé sur sa queue et succombe à la tentation. Chacun de ces tableaux n'est séparé des autres que par un arbre symbolique, et les deux Èves s'y tournent le dos, n'ayant entre elles que cet arbre. Ève innocente a de la barbe comme Adam, Ève coupable n'en a pas. Tout dans la première, la physionomie, l'attitude, respire l'innocence ; tout dans l'autre exprime le contraire. — L'abbé Lebrun.

6° Abel offre au Seigneur le premier-né de ses agneaux, et, comme signe que son offrande est agréée, sa tête est ornée d'un nimbe. Jésus, tourné de son côté, l'accueille d'un geste bienveillant, tandis qu'il tourne le dos à Caïn qui apporte à son tour la première gerbe de sa moisson.

7° Dans le tableau suivant, Caïn, en tuant son frère avec une massue, s'est vengé de la préférence donnée à l'offrande d'Abel; puis le Seigneur reproche son crime au meurtrier et le maudit. Une simple ligne verticale dans le tableau sépare ces deux épisodes contigus.

8° Le compartiment qui suit montre une figure vue par le dos, les deux bras élevés, dans l'attitude de la prière, vers le ciel figuré par un arc nué de diverses couleurs. C'est Enos, fils de Seth et petit-fils d'Adam, qui, le premier, commença à invoquer le nom du Seigneur.

9° Le Seigneur prévient Noé, homme juste au milieu des hommes pervertis de son temps, qu'il a résolu de faire périr le genre humain, et lui donne ses instructions pour la construction de l'arche.

10° Figure de l'arche, vaisseau à trois étages, renfermant, outre la famille de Noé, les souches des divers animaux, et flottant sur les eaux du déluge. La forme de cette nef est celle des anciens vaisseaux des pirates normands, de la tapisserie de Bayeux. Il est à remarquer que le fond de ce tableau est le seul de toutes les séries peintes sur la voûte de la nef qui soit divisé en zones alternativement vertes, bleues et jaunes. Le peintre a-t-il voulu par là faire allusion à la perturbation causée par le grand cataclysme sur la terre? Généralement, dans les autres tableaux, des tons différents suffisent à distinguer le ciel du sol que foulent les per-

sonnages mis en scène ; mais d'un tableau à un tableau voisin, la couleur du fond change, pour mieux les faire distinguer l'un de l'autre.

11° Dieu parlant à Noé lui dit : « Sortez de l'arche avec votre famille » ; gestes expressifs des diverses figures.

12° Noé dresse un autel au Seigneur, et lui offre un holocauste ; le Seigneur le bénit, lui et ses enfants, et leur dit : « Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre. »

13° Noé, appliqué à cultiver la terre, taille sa vigne nouvellement plantée.

14° Ayant bu du vin, il s'enivra et se coucha dans sa tente : ce qu'ayant vu, son fils Cham le tourna en dérision ; mais Sem et Japhet le couvrirent de leurs manteaux. Cette scène est rendue avec une naïve grossièreté sur cette fresque.

15° Noé, instruit à son réveil de ce qui s'était passé, maudit Cham et sa postérité. — A ce côté se trouve une fresque difficile à interpréter.

16° Au moment de se séparer, les hommes élèvent la tour de Babel. Ce tableau, assez développé, montre les ouvriers occupés à construire le monument qu'ils voulaient élever jusqu'au ciel, en témoignage de leur gloire ; seulement ce ne sont pas des briques, comme l'indique le 3e verset du ch. XI de la Genèse, qu'ils emploient, mais de grosses pierres d'appareil, comme celles employées à la construction de l'église de Saint-Savin et des monuments contemporains. L'un des ouvriers, d'une taille gigantesque, soutient à bras tendus une de ces pierres, et la passe à l'un des maçons juchés au sommet de la tour. Cette taille et ce tour de force indiquent l'orgueilleux inspirateur de cette œuvre ; mais, du côté

opposé, le Seigneur, l'ayant examinée, confond le langage de tous ses coopérateurs, ce qui les oblige à se disperser en laissant le monument inachevé.

A la suite de ce tableau viennent ceux qui sont consacrés à l'histoire d'Abraham.

Le 17e rappelle l'alliance du Seigneur avec Abraham ; le 18e, la séparation d'Abraham et de Lot, qui alla habiter les villes des bords du Jourdain. L'une d'elles est figurée par une tour carrée et crénelée, au sommet de laquelle une sentinelle sonne de l'oliphant ; le 19e, la victoire d'Abraham et de ses serviteurs sur les rois qui avaient capturé la famille de Lot. L'un des rois vaincus tient une lance, au sommet de laquelle flotte un pennon de chevalier, comme on les retrouve sur la tapis erie de Bayeux. Le 20e, Melchisédech, roi de Salem et pontife du Très-Haut, bénit Abraham après sa victoire : le 21e Abraham refusant généreusement sa part du butin repris sur les rois ; enfin le 22e, les funérailles de ce patriarche.

A la suite de ce petit nombre de scènes, qui sont loin de reproduire toutes celles indiquées dans la Genèse, viennent les tableaux consacrés à l'histoire de Joseph, sans qu'il soit fait mention de l'histoire d'Isaac. Le 22e compartiment montre Jacob envoyant Joseph vers ses frères, dans le pays de Sichem : dans le 23e, les frères de Joseph le vendent, moyennant vingt pièces d'argent, à des marchands Ismaélites qui l'emmenèrent en Egypte. Dans le 24e, ces marchands le cèdent à Putiphar, général des troupes de Pharaon : dans le 25e, Joseph est accusé par la femme de Putiphar, et mis en prison ; dans le 26e, il est conduit devant Pharaon, lui explique ses songes et devient son ministre tout-puissant : dans le 27e, les frères de Joseph viennent en Egypte dont ils

avaient besoin, en raison de la famine qui régnait partout ; dans le 28e, Joseph se fait reconnaître par Jacob et par toute sa famille qui l'avait accompagné en Egypte ; sur le 29e et dernier tableau de cette rangée, Joseph, couronné comme un roi et le sceptre à la main, est monté sur un char de triomphe.

La dernière série se réfère au texte de l'Exode ; mais elle débute par une grande lacune de la voûte qui représentait sans doute l'enfance de Moïse, les miracles opérés par lui devant Pharaon, et la célébration de la Pâque. Le 30e tableau restant represente le passage de la Mer Rouge, au moment où les chariots et la cavalerie de l'armée égyptienne vont être engloutis sous les eaux, sur un signe de l'ange protecteur des Hébreux. A la suite de ce passage, le décorateur ne reproduit aucun des miracles opérés dans le désert par Moïse, ni la victoire de Josué sur Amalec. Le 31e et le 32e représentent le peuple hébreu assemblé et debout, et devant lui Moïse à genoux recevant du Seigneur les tables de la loi au milieu du tonnerre et des éclairs.

C'est à cet avènement de la loi du Décalogue que s'arrête la série de la mise en scène de l'Ancien Testament, et qui sera remplacée par la loi évangélique, sa descendance directe et son complément.

La personne du Seigneur, toujours sous la figure du Christ, est encadrée dans une auréole elliptique, entre deux groupes d'anges sonnant de l'oliphant, et, à la suite de ces groupes, une nouvelle lacune fait penser qu'il manque encore une dernière scène de ce côté pour terminer l'Exode.

Il résulte clairement de cette analyse fidèle des fresques de cette voûte, que les décorateurs ne s'astreignaient pas à reproduire au complet tous les épisodes des lé-

gendes bibliques, et se contentaient de les rappeler par quelques scènes, choisies à leur gré dans leur manuel d'iconographie.

La pantomime de leurs personnages, sans se départir d'une certaine réserve, est convenablement appropriée à leurs rôles dans les divers tableaux. — Certaines figures, et notamment celles des anges et de Dieu sous la figure de son Fils, sont dessinées avec une remarquable élégance ; et si toutes les autres n'ont pas le même mérite, c'est qu'elles sont dues aux aides du maître décorateur, qui s'était réservé sans doute les principales.

Comme dans toutes les peintures murales antérieures au XVI[e] siècle, la perspective est fort maltraitée sur les fresques de Saint-Savin, et tout particulièrement quand l'artiste a voulu représenter des édifices ou des chariots. Quant aux draperies des vêtements des principales figures, elles sont dessinées avec soin ; et, sans s'éloigner absolument de la symétrie des plis de l'école romane, le décorateur a su leur donner de la grâce et faire même sentir le nu sous leurs voiles. Peut-être faut-il lui reprocher seulement les attitudes trop étudiées de certaines figures qui semblent presque poser avec affectation devant le spectateur pour attirer son attention.

Bestiaires de la nef. — Au-dessous des tableaux de la grande voûte consacrés aux scènes de la création, une série d'animaux de toute espèce est peinte sur deux rangs, développés du haut en bas sur des pilastres de l'entrée de l'église. Ils forment, par suite, dans l'intention des décorateurs, le complément naturel des tableaux supérieurs.

L'habitude d'orner de plantes, de fleurs et de figures d'animaux principalement les bordures et accessoirement le champ des peintures, est venue de l'Orient ;

mais c'est l'Occident qui paraît en avoir composé ces groupes condensés qu'on désigne sous le nom de bestiaires et qui admettent même les animaux fantastiques ou hybrides,copiés sur les anciens monuments de l'extrême Orient.

L'école romane, comme nous l'avons signalé plusieurs fois déjà, disperse volontiers ces figures sur les chapiteaux, les modillons, les métopes des portails, des nefs et des absides, souvent pêle-mêle avec les signes zodiacaux, ou les dispose en séries continues sur quelques archivoltes, en donnant la préférence aux animaux que la symbolique adopte comme des types facilement reconnaissables des vices de l'humanité, et par là elle atteint un double but : rappeler l'œuvre de la création et stigmatiser nos imperfections.

A Saint-Savin, les figures des bestiaires peints sur les deux pilastres indiqués ne remontent qu'en partie à l'ancienne décoration de l'église, et se concentrent sur l'un des deux seulement ; l'autre est une imitation récente datant des dernières réparations de l'église, dans le but de rétablir la symétrie de son ornementation.

Chacune des figures d'animaux, bipèdes ou quadrupèdes, occupe un compartiment séparé, et a pour pendant, dans le compartiment qui lui correspond horizontalement, un animal du même ordre face à face avec lui ou tourné dans le même sens ; des courants de feuillage leur servent d'élégants encadrements.

La voûte en berceau de la grande nef, couverte des peintures bibliques que nous avons énumérées, est limitée vers le bas par une corniche qui la sépare des arcatures jetées d'une colonne à l'autre sur tout son développement. Il y avait donc entre ces arcatures des espaces libres, des tympans, que les décorateurs de

Saint-Savin ont utilisés pour peindre les figures des patriarches et des prophètes, afin de compléter l'histoire de l'Ancien Testament.

Malheureusement presque tous les personnages ont disparu, et il ne reste plus guère qu'un seul spécimen intact de tous ceux qui occupaient ces vides. Sa figure se dresse de toute sa hauteur au-dessus de l'un des chapiteaux et occupe l'entrée de deux arcatures voisines s'écartant en sens inverse, ce qui a permis au peintre de le représenter les bras étendus et les deux pans de son manteau largement déployés. De l'une de ses mains il tient l'extrémité d'une banderole sur laquelle on lit en capitales onciales superposées de haut en bas : JONAS IN VENTRE (*ceti*).

Les médaillons encadrant les bustes des autres personnages appartenant à la même période de l'histoire sainte, s'étageaient évidemment le long des tambours des arcades, comme il en reste des spécimens sous la voûte du sanctuaire de Sainte-Radégonde ; mais ils ont disparu à Saint-Savin.

Vierge du mur occidental de l'église. — Nous avons dit que, dans le tympan en retraite qui surmonte la porte d'entrée de l'église, du côté de l'occident, était peint le triomphe de la Vierge ; il serait peut-être plus exact de dire qu'on retrouve sur cette partie de l'église de Saint-Savin un tableau équivalent à celui qui figure dans les couvents grecs du mont Athos au revers du mur sur la porte d'entrée du monastère, et qui pour cette raison est appelé le tableau de la *Vierge portière.*

Ici nous sommes en présence d'une peinture que M. Mérimée attribue avec juste raison, à notre avis, à la fin du XIIIe siècle, tant elle rappelle, par son attitude surtout, les Vierges du Giotto, qui commençait à

peindre à la fin de ce siècle, et qui continua dans le premier tiers du siècle suivant.

La tête de cette Vierge, entourée d'un nimbe bleu, est couverte d'une coiffure élevée, et surmontée, autant que l'état de la peinture permet de le distinguer, d'une couronne assujettisant un voile blanc dont les plis se drapent sur ses épaules en festons réguliers. Elle est vêtue d'une robe talaire jaunâtre, que recouvre un ample manteau rouge brique retombant des épaules jusqu'au bas de la robe. L'Enfant Jésus, en robe blanche, est placé à la manière byzantine sur les genoux de sa mère dans l'attitude de bénir. Autour de sa tête on distingue un nimbe blanc à croisillons bleus.

Ce groupe est assis sur un trône de forme antique, pareil à ceux des figures royales de nos manuscrits de la première race, et s'encadre dans une grande auréole bilobée, fréquente dans les décorations romanes. Son pourtour est dessiné en festons imitant des nuages, et de chaque côté sont deux anges ou saints patrons de l'église (saint Savin peut-être et saint Cyprien) entouré d'un arc-en-ciel, et qui élèvent leurs bras en signe de vénération vers le groupe divin. Au-dessous d'eux se montrent agenouillés deux saints abbés de (Saint-Savin ?), reconnaissables aux crosses qu'ils tiennent à la main. Une, grecque, élégante, sert de cadre à cette peinture, à peine distincte aujourd'hui (1).

Peintures des transepts et de l'abside. — Sur le pilier de l'une des chapelles s'ouvrant sur le transept du Nord, est sculptée en bas-relief une figure décapitée dont on n'aperçoit plus que le nimbe, à côté duquel on

(1) Cette fresque est ornée de verroteries de diverses couleurs. — L'abbé Lebrun.

lit en lettres onciales disposées sur trois lignes, le nom de Gabriel. Cette figure ailée, vêtue d'une robe et d'un manteau à plis symétriquement étagés, tient de sa main droite une longue croix terminée inférieurement par un fer de lance. La base mutilée de ce bas-relief ne permet pas de reconnaître si l'archange foulait aux pieds le dragon terrassé. C'est un des exemples, devenus rares, de la statuaire revêtue de couleurs variées qui la rapprochent des fresques contemporaines (1).

Du côté opposé, sur le mur d'une chapelle latérale, on distingue sur un fond étoilé une longue figure d'évêque, dont les équivalentes se dessinent encore vaguement sur quelques-uns des piliers du sanctuaire. Celle dont nous parlons se détache, largement nimbée, sur un fond étoilé, coiffée d'une de ces mitres basses des XIIIe et XIVe siècles; elle est vêtue d'une robe talaire recouverte d'une ample chasuble relevée sur les bras et décorée sur la poitrine du saint personnage de la croix en forme d'Y, qu'on remarque également sur les figures d'évêques peints de Saint-Hilaire de Poitiers, d'une époque plus ancienne. De la main gauche elle tient une longue crosse posée transversalement, la volute tournée à l'intérieur, ce qui paraît une anomalie, car le nom de S. Nicolaus est écrit sous ses pieds ; ce n'est donc pas un simple abbé de monastère.

Tout à côté, sur un des montants de la chapelle du transept du sud, autre figure à peine distincte, mais que nous avons reconnue, il y a bien des années déjà, pour être celle de saint Christophe passant le torrent, l'Enfant Jésus sur son épaule gauche, et s'appuyant de

(1) Nous avons redonné à cette statue une tête et des pieds, sous lesquels elle foule le dragon infernal. — L'abbé Lebrun.

la droite sur une longue gaule ; il est enveloppé dans un ample manteau aux larges plis, qui annonce le faire du xv[e] siècle.

Ce doit être aussi à cette époque un peu sans gêne et souvent grivoise, que remonte le récit de la légende tel qu'il a été conservé dans les souvenirs populaires de la contrée. Ce géant païen, sur le conseil d'un bon ermite, s'était fait passeur d'un torrent, et mis ainsi au service de tous les voyageurs, dans l'espoir qu'en récompense de cette œuvre charitable, Jésus-Christ se manifesterait à lui.

Un jour, un jeune enfant se présenta sur l'autre rive, réclamant le secours du géant pour franchir le torrent. Christophe s'empressa de le charger sur l'une de ses épaules, et se mit en devoir de lui faire passer l'eau ; mais plus il avançait dans le torrent, et plus l'enfant se faisait lourd et le gênait dans ses mouvements ; surpris et impatienté de cette charge extraordinaire comparée à l'exiguïté du passager, le grossier géant, tournant la tête de son côté, s'écria : « Sais-tu, petit... » (ici un trop gros mot pour le reproduire) « que tu es bien lourd ! » — « Ne t'étonnes pas, lui fut-il répondu, car tu portes le monde et celui qui l'a créé : c'est moi qui suis le Christ. » Le géant se convertit et convertit des multitudes à la vue du miracle plusieurs fois renouvelé de sa longue gaule plantée en terre et se couvrant immédiatement de feuilles, de fleurs et de fruits, et ce fut depuis lors qu'il porta le nom de Christophe (qui porte le Christ).

Sauf les figures de saints personnages encore saisissables sur les revers des piliers du sanctuaire, on n'aperçoit aucune trace de peintures murales sur la partie centrale du chœur. La voûte notamment en est dépour-

/ue ; mais elles ont sans doute disparu par le fait de
quelques réparations peu soucieuses de ce genre d'or-
nementation. C'était en effet la place du Triomphe de
a Vierge ou du Christ. Il est à remarquer que la
seule baie ogivale de l'édifice est celle qui éclaire le
'ond de la coupole du sanctuaire, qu'elle doit être une
nodification plus récente que la construction primi-
.ive de l'édifice, et que c'est alors peut-être qu'auront
lisparu ces peintures [1]. C'est également à cette époque
xive ou xve siècle) qu'il faut rapporter la fausse cha-
pelle ou décharge de la sacristie, aux voûtes ogivales
à nervures entrecroisées.

Le pourtour du mur de la chapelle absidale dite de
Saint-Marin était entièrement peint à fresque ; à
léfaut de moulures sculptées, ce sont des cordons de
euillages ou de grecques qui courent au bas de la
/oûte et de son arc d'entrée, et qui ceignent le pourtour
le ses trois baies. Au-dessous de ses fenêtres romanes,
se déroule une série d'arcatures aveugles et contiguës
portées sur des colonnettes, dont les intervalles sont
occupés par des figures d'anges, tandis que, sur leurs
ympans en retraite, sont peintes les figures de divers
saints et saintes. Les noms de quelques-unes de ces
igures se lisent encore en onciales à la hauteur de
eurs nimbes, et notamment les suivants : Zacharia,
Helisabeth (*sic*) et Rosalia. Toutes ont une physio-
nomie singulièrement austère et dure. Enfin sur le
nur de retour de la même chapelle, vers l'entrée,
nous avons relevé, il y a longtemps, une scène assez

(1) Cette baie ogivale n'existe plus : elle a été remplacée par
rois baies romanes, qui ont rétabli cette partie de notre église
lans son état primitif. — L'abbé Lebrun.

semblable à l'une de celles que nous a fournies une des chapelles du transept sud de Saint-Hilaire, figurant la mise au tombeau d'une sainte femme par deux autres figures, au milieu d'une nombreuse assistance dont tous les personnages sont nimbés, comme ceux du premier plan. A la partie supérieure de cette scène, dont le champ est partagé par des bandes multicolores, apparaît la main divine bénissant la morte. Est-ce la dormition de la Vierge ?

La face extérieure du tombeau est ornée de cannelures en forme de strigiles et sa perspective est très fautive, comme sur les fresques de la nef avec lesquelles elle a plus d'un rapport.

CRYPTE ET LÉGENDE DE SAINT-SAVIN ET DE SAINT-CYPRIEN

Nous avons vu que, par une exception remarquable parmi les églises romanes du Poitou, la décoration générale de l'église abbatiale de Saint-Savin tendait à reproduire successivement les scènes principales des Écritures, en consacrant aux divers groupes des parties distinctes de cet édifice. A la voûte de la grande nef, des tableaux de l'Ancien Testament; aux murs de la tribune, les épisodes évangéliques ; à la voûte et au tympan du narthex, les visions apocalyptiques du disciple bien-aimé du Sauveur ; aux chapelles absidales, les figures des saints personnages de la famille de la Vierge Marie, ou de quelques évêques particulièrement honorés dans ce lieu. Les peintures de la crypte complètent cette mise en scène développée des Écritures, par les détails de la légende glorieuse de saint

Savin et de saint Cyprien, confesseurs de la foi en Aquitaine.

A la lueur des flambeaux, — car le jour ne pénètre que très imparfaitement dans la crypte de Saint-Savin et de Saint-Cyprien, — on aperçoit dans le premier compartiment, sur le berceau de la voûte, plusieurs rangs de tableaux dont une partie a malheureusement disparu à la suite d'une inondation de la vallée, qui pénétra jusque dans l'église de Saint-Savin (1). Ces tableaux reproduisent, avec naïveté, les phases variées de la longue légende que nous allons rapporter. Pareils, par leur distribution et leur ordonnance, à ces représentations scéniques que le moyen âge nommait des *Mystères* et qui avaient pour théâtre les cloîtres des monastères et les églises elles-mêmes, ils partagent l'*exposition* des épreuves et du martyre de ces deux Saints en scènes qui se succèdent dans l'ordre de la légende, et, comme dernier trait de ressemblance, suppléent à la présence d'acteurs réels par des légendes concises placées au-dessous de chaque scène, de même par les noms des personnages placés à côté des figures qui les rappellent. Avant de les décrire, rappelons d'abord la tradition ou légende relative à ces deux martys.

Sabinus et Cyprianus étaient, dit-on, originaires de la Bresse, qui faisait alors partie du diocèse de Lyon (2).

(1) Ou plutôt par le frottement des nombreux pèlerins, dont on constate le passage dans ce sanctuaire, par la fumée de leurs torches allumées et appuyées contre les murailles. — L'abbé Lebrun.

(2) Cette légende est extraite de l'*Histoire ecclésiastique du Poitou*, livre 2, par dom Chamard.

J'ai reçu, en date du 8 juin 1887, une lettre d'un curé de Saint-Savin, dans l'Isère, dont la fête se célèbre le même jour

Distingués par leur naissance, ils se firent bientôt remarquer par leurs vertus. Les documents se taisent sur les actions de saint Cyprien jusqu'à sa glorieuse mort. Heureusement il n'en est pas de même de son frère saint Savin.

Nous le trouvons, à la fin du IVe siècle, dans le diocèse d'Auxerre, attaché, en qualité de diacre, à la suite de saint Amator, qui le choisit comme compagnon de voyage, lorsqu'il entreprit le pèlerinage des Lieux saints. Outre les sanctuaires et les lieux témoins de la vie et de la mort de l'Homme-Dieu, les deux saints pèlerins visitèrent l'illustre ville d'Antioche. Ils y furent accueillis avec honneur, et, en souvenir de leur passage, le patriarche leur offrit le corps entier de sainte Julitte et de son fils saint Cyr, martyrs. Saint Savin reçut pour sa part le bras de saint Cyr.

Cependant le bienheureux Amator ne tarda pas à aller recevoir au ciel la récompense due à ses mérites. L'admirable saint Germain lui succéda. Or on sait

que celle de notre patron (11 juillet). Il est bon d'en citer ici quelques lignes :

« ... Mon frère, chanoine de la cathédrale de Grenoble, m'a « fait remarquer que notre paroisse de Saint-Savin, dans l'Isère, « pourrait bien être le lieu de naissance de notre saint, si on « n'en connaît pas positivement d'autre, ou au moins un des « théâtres de ses prédications, attendu que cette partie du dio- « cèse de Grenoble appartenait autrefois au diocèse de Belley, « dans lequel se trouve *la Bresse*. Ma paroisse est la seule du « diocèse qui porte le nom de Saint-Savin et qui l'ait pour Pa- « tron. Il est donc problable que cette paroisse n'est pas de « la création du diocèse de Vienne ni de Grenoble, mais du dio- « cèse de Belley... Un ancien curé de Saint-Savin (Isère) avait re- « cueilli des débris d'inscriptions sur les pierres de l'ancienne « église, de style roman, dont il reste encore le chœur qui est « d'un caractère assez antique... »

Signé : GUILLERMARD, curé de Saint-Savin (Isère).

l'amour de ce dernier pour la vie monastique qu'il pratiqua, à l'exemple de saint Martin, depuis sa conversion jusqu'à sa mort, autant que le lui permirent les devoirs de sa charge épiscopale. Il ne faut donc pas s'étonner s'il favorisa les aspirations vers la vie religieuse dans les clercs ses disciples. Parmi eux, le biographe du grand thaumaturge signale notamment notre Sabinus.

Voici à quelle occasion. Entre les prodiges qui signalèrent l'épiscopat de saint Germain, le plus extraordinaire est, sans contredit, la conversion de saint Mamertin. Or notre saint Savin fut l'instrument providentiel de cette miraculeuse transformation.

Mamertinus était, au commencement du ve siècle, un des représentants de cette vieille noblesse gallo-romaine qui persistait, malgré les édits impériaux, à rendre aux dieux de l'Olympe une adoration surannée, s'imaginant qu'à la fidélité au culte de Jupiter était attaché le salut de la république. Dieu prit en pitié la bonne foi de cet obstiné, et, pour l'amener à la lumière de la vraie foi, il lui enleva l'usage d'un de ses yeux. Loin d'être éclairé par ce châtiment, Mamertinus l'attribua à son peu de ferveur envers les dieux. Il multiplia en leur honneur les sacrifices d'expiation. Son bras se dessécha. Désolé, et poursuivi par la même pensée, il résolut d'aller en pèlerinage à l'un des sanctuaires consacrés à Jupiter que la superstition populaire avait maintenus dans les Gaules, malgré les édits des empereurs chrétiens. Il partit à pied pour mieux apaiser la colère de ses divinités. D'où venait-il ? probablement de nos contrées de l'Ouest. Toujours est-il qu'il passa devant le monastère où saint Savin s'était retiré avec son frère Cyprien et quelques autres

clercs de saint Germain d'Auxerre. Le zélé païen aperçut le vénérable solitaire assis à la porte de son monastère ; *sa tête rasée, sa tunique de bure*, son costume pauvre et austère, attirèrent l'attention et piquèrent la curiosité de Mamertinus. Abordant le serviteur de Dieu : « Qui es-tu et de quel pays es-tu ? » lui demanda-t-il Sabinus prit occasion de cette curiosité pour l'initier à l'origine, au but et aux avantages de la vie monastique, puis interrogeant à son tour le zélé pèlerin de Jupiter : « Et toi, lui dit-il, quelle est ta religion ? et qui t'a rendu si infirme ? — Je suis adorateur des grands dieux, Jupiter, Mercure et Apollon, et en général de toutes les divinités, répliqua Mamertinus, et parce que j'attribue à leur colère les maux dont je suis affligé, je vais implorer mon pardon dans le temple non encore profané par la superstition chrétienne. — Malheureux, doublement aveugle ! s'écria Sabinus. Que tu es loin de la vérité ! c'est précisément à cause de ton obstination à te nourrir de pareilles chimères que tu as été frappé par la main de Dieu. Si tes idoles avaient la clef de la science, elles sauraient guérir les aveugles, les sourds, les muets, et tant d'autres infirmes qui les invoquent. *Mais*, dit l'Ecriture, *elles ont une bouche et ne parlent point*, *des yeux et ne voient point*, *des oreilles et n'entendent point*. Tu le vois, leurs adorateurs n'ont que des châtiments à attendre en échange de leurs hommages. Veux-tu être guéri ? écoute-moi, et suis mon conseil ; il y a dans l'Église chrétienne, à Auxerre, un homme saint entre tous, nommé Germain, dont je suis l'humble clerc. Le Christ, qui lui parle face à face, opère, par son intercession, d'admirables prodiges. Si donc tu veux être guéri, secoue la chaîne de l'esclavage qui te lie

à tes idoles, et va demander à cet homme de Dieu le secours de sa puissance surnaturelle. — Docile à cet avis salutaire, continue Mamertinus dans sa relation authentique, je remerciai chaleureusement le pieux solitaire, et le priai de m'indiquer lui-même la route qu'il fallait suivre, pour parvenir jusqu'au grand thaumaturge dont il me parlait. Sabinus, plein de joie, s'empressa de me conduire jusqu'au sommet d'une colline, appelée le mont *Matagène*, du haut de laquelle il me montra la voie qui conduisait à Auxerre. »

Ajoutons seulement que Mamertinus rencontra, en effet, saint Germain, qui acheva l'œuvre divine, si bien commencée par saint Savin. Mais quelle était cette solitude habitée par le disciple de saint Amator et de saint Germain ? Si l'on prend à la lettre le texte de Constant, biographe de saint Germain, il semblerait qu'elle n'était guère éloignée que d'une journée de la ville d'Auxerre. Toutefois, la manière dont le bienheureux parle de cette ville paraît indiquer que son ermitage était situé en dehors du territoire de cette cité.

La scène saisissante que nous venons de reproduire se serait-elle passée sur les bords de la Gartempe ? Ce n'est pas improbable. Il est du moins certain que saint Savin s'était déjà réfugié en Poitou, lorsque saint Germain, quelques années après son premier voyage dans la Grande-Bretagne, se rendit à Angoulême, pour consacrer l'église cathédrale en l'honneur de l'apôtre saint Pierre. L'esprit de tolérance que les Visigoths s'appliquèrent à observer à l'égard des catholiques, dans les premières années de leur domination en Aquitaine, et qui attirait, au dire des contemporains, un grand nombre de Gallo-Romains dans cette province ;

les incursions des barbares et les guerres continuelles qui désolaient les autres parties de la Gaule ; la renommée que le Poitou s'était acquise et qu'il continuait à mériter au point de vue monotique : tous ces motifs réunis étaient plus que suffisants pour déterminer saint Savin et ses compagnons à choisir pour asile la vallée de la Gartempe ; mais il ne goûta pas le repos qu'il y était venu chercher.

Aétius était alors le plus habile représentant de la puissance romaine dans les Gaules ; mais, quoique personnellement catholique, il affectait de se servir, pour ses expéditions militaires, des plus cruels ennemis du nom chrétien, de ces terribles Huns, qui ont laissé parmi nous une mémoire si exécrée. Saint Germain d'Auxerre lui-même crut de son devoir de réprimer leurs violences.

Leur défaite momentanée ne fit qu'exciter leurs fureurs. Leurs cruautés et leurs dévastations devinrent tellement intolérables, qu'un immense cri de révolte se fit entendre dans toute l'étendue des Gaules, et, sous le nom de Bagaudes, les insurgés, unis aux Visigoths, mirent la domination romaine à deux doigts de sa perte. La lutte dura près de quatre ans (436-439). Les premiers champs de bataille furent les bords de la Seine, du Loir, de l'Allier et du *Clain en Poitou*. Les Huns, qu'Aétius s'était empressé de faire venir en grand nombre de l'Italie, commirent partout d'affreux ravages et les plus épouvantables atrocités. Litorius, le principal lieutenant d'Aétius, qui les commandait, était, du reste, tout à fait digne de pareils soldats. Païen fanatique, il ne pouvait qu'applaudir à leurs déprédations contre les églises et les personnes consacrées à Dieu ; partout on le considérait comme un ennemi des chrétiens.

Ce véridique portrait convient trop au chef barbare qui procura à Savin et à Cyprien, son frère, la couronne du martyre, pour qu'il soit possible de chercher ailleurs la confirmation de ce que raconte l'auteur de la légende de ces deux saints célèbres en Poitou. Selon lui, le tyran qui les mit à mort était venu de l'Italie dans les Gaules, et ce fut par la route de Tours qu'il déboucha dans la vallée de la Gartempe, à la tête de deux cents cavaliers. Ce récit n'est qu'un épisode ajouté aux données générales fournies par Sidoine Apollinaire, Paulin de Périgueux et les autres contemporains, sur la marche victorieuse de la cavalerie des Huns sous les ordres de Litorius.

Cependant cette horde barbare, altérée de sang et de carnages, était parvenue au confluent de la Creuse et de la Gartempe. Les deux saints frères et leurs compagnons de solitude, Asclepius et Valerius, étaient alors établis à un mille environ du confluent de la Creuse et de la Gartempe, non loin de la Rocheposay, dans un lieu nommé Exuentium, que l'on traduit par *Conflans*. C'est aujourd'hui un simple hameau de la paroisse d'Yzeure (Indre-et-Loire), en face de la Rocheposay, mais où l'on ne conserve plus aucune trace de cet événement mémorable.

Avertis par l'incendie de l'approche des Huns, les quatre disciples de saint Germain s'enfuient vers la Gartempe, se jettent dans un bateau qui se présente miraculeusement à eux et remontent la rivière jusqu'à une villa nommée *Cirescus* ou *Cerisium* (1), à un mille

(1) *Acta translationis S. Savini*, n° 6, apud D. Martenne, *Ampliss. Collectio*, t. VI, col. 808. Quelle est cette villa ? On s'accorde généralement à l'identifier avec la ville de Saint-Savin ; mais alors il faut admettre que le *vicus* ou *villa Antiniacus* n'occu-

du *Vicus Antiniacus*, d'après leur biographe. C'était le 25 mai; les barbares qui les poursuivaient, les atteignirent au gué appelé *Psellis* (Scieaux), faisant partie de la voie romaine de Bourges à Poitiers.

Heureux d'une telle capture, les Huns enfermèrent leurs prisonniers sous la garde d'une escouade de dix hommes, tandis qu'ils allaient eux-mêmes faire bonne chère aux dépens de la ville Antiniacus. Pendant les dix-sept jours de sa captivité, saint Savin ne resta pas inactif; l'exemple de ses vertus et la guérison d'un possédé firent une telle impression sur ses geôliers, qu'ils se convertirent tous à la foi chrétienne et demandèrent humblement le baptême. Le bienheureux les initia aux saints mystères. Mais cette transformation n'avait pu s'opérer en secret. Litorius, furieux à cette nouvelle, ordonna de trancher la tête aux dix catéchumènes et à leur apôtre. Cet ordre sanguinaire fut exécuté dans une

pait pas, à cette époque reculée, la place du bourg actuel d'Antigny, qui est situé à plus de deux milles de Saint-Savin. Quoi qu'il en soit, les immenses ruines amoncelées depuis le gué de Scieaux jusqu'au mont Saint-Cyprien ; le nom de villa d'*Antioche* (Antiniacum ?), donné même de nos jours par les paysans à ces champs couverts d'innombrables poteries romaines ; le mur avec le petit appareil romain qui subsiste au milieu du *prædium Psellis* ; les nombreuses sépultures et les monnaies de Néron, de Galba, etc., découvertes le long de la voie romaine jusqu'au Mont-Saint-Cyprien et dans les champs voisins ; les frises et les chapiteaux sculptés avec art, trouvés parmi ces débris : tout concourt à démontrer que là, à l'époque gallo-romaine, a existé un centre considérable de population qui ne peut être que le *vicus Antiniacus*, si ce n'est pas le *Castrum Cerisium* lui-même. (Cf. Bull. de la Soc. des Antiq. de l'Ouest, 1872, p. 240; surtout 4e Bull. 1867, p. 563-567.) — (On y a découvert, dans des fouilles récentes, les fondements du temple païen où saint Savin et saint Cyprien ont refusé de sacrifier aux idoles. — L'abbé Lebrun.)

île voisine, au moment même où Savinus commençait les prières sacramentelles, le 11 juillet 438.

Quant à saint Cyprien, à Asclepius et à Valerius, ils furent immédiatement confiés à une nouvelle escorte, au milieu même du camp barbare, dans la *Villa Antiniacus*.

Cependant, au bout de deux jours, Asclepius et Valerius parvinrent à s'évader, pendant la nuit, et, munis d'une barque légère, ils descendirent dans l'île, y recueillirent avec respect les restes mortels de Savinus et descendirent rapidement le cours de la rivière jusqu'à une villa appelée les *Trois-Cyprès* (le Mont-Saint-Savin), à deux milles environ au nord de la *Villa Cerisium* ; là ils déposèrent le saint corps dans une église dédiée à saint Vincent, martyr, construite à l'époque constantinienne, mais alors dévastée depuis l'épouvantable cataclysme de l'an 407 (1). Grâce à cette circonstance

(1) Je regrette beaucoup qu'on n'ait pas suivi mes conseils, au sujet de la construction récente d'une chapelle au Mont-Saint-Savin, et qu'on a dédiée au Sacré-Cœur de Jésus. Il fallait bâtir, sinon sur tous, du moins sur une partie (le chevet) des fondements qui existent encore de la vieille église de Saint-Vincent martyr, diacre de Saragosse, et lui redonner son ancien titre. Il y avait là deux anciens souvenirs religieux à rappeler et à conserver : le souvenir d'un des sanctuaires les plus anciens de la Gaule, et le souvenir du lieu de la sépulture de saint Savin pendant près de 400 ans. L'Eglise est éminemment traditionnelle et conservatrice ; elle a, elle doit avoir le culte des anciens souvenirs chrétiens ; et il faut être de l'Eglise même sous ce rapport. Cette église du Mont-Saint-Savin a été démolie vers 1808, après être redevenue église paroissiale, en l'année 1803. Depuis, la paroisse de Mont-Saint-Savin a été réunie à celle de Saint-Savin. L'église de Notre-Dame de Saint-Savin a été démolie vers la même époque, et l'on réservait le même sort à celle de Saint-Germain, église de la paroisse voisine, qu'on a conservée et dont quelques parties sont du IXe siècle. — Ces trois églises paroissiales n'ayant pas été aliénées pendant la ré-

favorable, ils purent dérober à l'attention des bourreaux la sépulture de leur victime. L'évasion de ses deux compagnons de captivité ne pouvait, on le conçoit, que hâter le martyre de saint Cyprien. En effet, dès le lendemain 14 juillet, les Huns, après lui avoir fait endurer les plus cruels tourments, lui tranchèrent la tête. Son corps fut inhumé sur le monticule qui domine la villa Antiniacus et le gué de Scieaux (1). Il y demeura jusqu'au commencement du xe siècle. La chapelle, ou *cella memoriæ*, qui fut élevée sur son sépulcre, devint plus tard un bénéfice appartenant aux abbés de Saint-Savin. Rebâtie vers le xIIe siècle, elle subsiste encore aujourd'hui, mais livrée à des usages vils et profanes.

L'auteur de la légende ajoute que « tous les assassins des deux martyrs périrent de mort violente, et que pas un ne retourna en Italie. » L'histoire vient encore à l'appui de cette assertion. Enorgueilli de ses victoires précédentes et du succès qui couronna peu après ses

volution, ont fait retour à la fabrique de Saint-Savin, avec leurs cimetières et leurs dépendances. Quant à l'église abbatiale de Saint-Savin, elle a été donnée par l'État à l'évêque de Poitiers qui, l'ayant donnée à la fabrique de Saint-Savin, l'en a rendue par là même *propriétaire*. — Arrêtés du Préfet de la Vienne, 10 juillet 1805 et 23 mars 1807. — Archives de la Préfecture, 04, H. 12. — Enfin, pour compléter cette note, nous citerons ce passage d'un discours prononcé dans l'église de Saint-Germain, à l'occasion du *baptême* de ses cloches, 27 janvier 1867 : « Eglise de Saint-Germain ! c'est saint Savin qui t'a baptisée ; et à celui qui s'étonnerait que le nom de saint Germain d'Auxerre se soit en quelque sorte égaré dans ce vallon, on lui dirait que, de leur vivant, les martyrs et le Pontife se sont intimement connus ; que l'un même, saint Savin, a été le disciple de l'autre ; et qu'il n'y a rien d'étonnant que, sur les deux rives opposées de la même rivière, leurs deux noms aient été attachés à deux monuments religieux... » — L'abbé Lebrun.

(1) D'autres prétendent qu'il le fut *aux Trois-Cyprès*, à côté de celui de son frère.

efforts devant Narbonne, assiégée par les Visigoths, Litorius repoussa avec hauteur les propositions de paix que le roi Théodoric lui fit offrir par les plus saints évêques de ses États, et notamment par saint Orence, évêque d'Auch. Il renvoya même avec mépris ces représentants d'une religion qu'il abhorrait. Son sot orgueil et son impiété le perdirent. Au lieu d'entrer dans Toulouse en vainqueur, il fut conduit en captif, et reçut bientôt après le châtiment dû à ses crimes. Les troupes qui avaient été ses complices furent décimées par les vainqueurs. Ainsi se termina ce drame sanglant, qui forme l'un des plus célèbres épisodes de notre histoire locale.

Telle est la légende abrégée des deux saints dont les épreuves sont le sujet des divers tableaux à fresque qui tapissent la voûte en berceau du premier compartiment de la crypte et que nous allons décrire successivement.

La crypte voûtée en berceau qui s'enfonce sous le sanctuaire, est aujourd'hui accessible par deux escaliers étroits qui débouchent de chaque côté du chœur, et se trouve divisée en deux parties inégales par un arc-doubleau en saillie qui sépare la petite nef d'une sorte d'abside dont le plain-pied est en saillie de deux marches sur le sien. L'intérieur de cette confession est médiocrement éclairé, d'abord par quatre ouvertures très étroites qui prennent jour entre les deux escaliers d'accès, et en second lieu par la fenêtre absidale qui remplace aujourd'hui l'ancienne entrée.

Tout naturellement l'autel a été rétabli à l'entrée de la petite abside par le restaurateur de cette partie de l'édifice, M. l'abbé Lebrun, de telle sorte que ce caveau est devenu une chapelle souterraine sur le modèle des Catacombes.

FRESQUES DE LA LÉGENDE DE SAINT SAVIN ET DE SAINT CYPRIEN.

Nous avons dit que cette confession était divisée dans sa longueur en deux parties par un arc-doubleau ou par une arcade saillante à plein cintre, comme la voûte en berceau qui règne dans toute la crypte, et la partage ainsi en une petite nef sur le mur de laquelle se déroulent les scènes de martyre, et une abside ou sanctuaire qui contient l'autel.

Le sommet de la voûte de ce sanctuaire est occupé par une grande fresque représentant le Christ triomphant au sein d'une large auréole flanquée, à ses quatre angles, des symboles évangéliques : l'ange et l'aigle, à la partie antérieure, le lion et le bœuf du côté opposé, le tout contenu et limité dans un cadre rectangulaire.

Le Christ, largement nimbé, vêtu d'une robe talaire, d'une longue tunique à larges manches ornées d'orfrois et sur laquelle se drape un manteau, bénit de la main droite étendue, et soutient de l'autre le livre divin.

Assise sur un trône et les pieds nus appuyés sur un scabellum, cette figure, pareille au Christ du narthex, se détache sur le fond bleuâtre qu'encadre l'auréole ; et sur son pourtour on lit encore quelques mots incomplets de l'inscription qu'il portait et dont le sens paraît être : « le souverain Juge accorde aux saints la récompense due à leurs vertus ».

Au sujet des figures évangéliques qui accompagnent l'auréole, nous renouvelons l'observation déjà faite pour les anges du narthex. C'est que leurs ailes sont plutôt un accessoire, un accompagnement du nimbe qui entoure leur tête et dont elles suivent le contour, que de véritables ailes propres à les soutenir dans les

airs, fait confirmé d'ailleurs par la figure de l'aigle qui se trouve ainsi pourvu de deux paires d'ailes, l'une naturelle et l'autre symbolique.

Au-dessous de ce triomphe du Christ, se dessinent sur chacune des retombées de la voûte trois figures de saints encadrées sous des niches peintes que supportent des colonnettes torses, ou simulant l'agate, et de plus le mur de chaque côté de la baie ouverte au fond de la crypte porte encore deux autres figures de saints nominativement désignés par deux inscriptions tracées à hauteur de leurs têtes. Ce sont FERCINCTA et PRUDENCIUS. L'une et l'autre, largement drapées comme les meilleures figures du berceau de la nef, soutiennent de leur main gauche voilée d'un pan de draperie une sorte de coffret à parfums, carré, orné de pierreries et de cordons de perles. Une partie de ces figures a disparu par suite de l'ancienne inondation.

La voûte de la partie antérieure, ou nef de la crypte, est décorée de quatre rangs de fresques séparés entre eux par de larges bordures perlées, de couleurs variées, et dont l'une, celle de la clef de voûte, est enjolivée d'un ruban gris à revers jaune ourlé de filets blancs, qui détache son double zigzag sur un fond brun.

La partie inférieure du mur au contact du dallage est couverte de draperies grises et jaunes symétriquement relevées en baldaquins par des nœuds qui les rattachent à une large bordure formée de lignes alternativement jaunes et rouges, perlées de points blancs. Ces draperies élégantes, dont les plis sont marqués par des traits foncés et clairs selon les exigences de l'effet, sont en outre ornées d'orfrois richement brodés, dont on peut saisir quelques traces, malgré les dégradations que les peintures ont subies par la cause que nous avons rappor-

tée déjà et la persistance de l'humidité dans ce caveau profond qui depuis si longtemps n'était plus aéré. Ce même effacement a atteint surtout les tableaux de la rangée, inférieure, et tout particulièrement du côté droit en entrant (1).

Les scènes de la partie gauche de la voûte vue de l'entrée reproduisent la première série de la légende douloureuse de saint Savin et de saint Cyprien, dans laquelle figure le juge LADICIUS jusqu'au moment où il périt victime des flammes dans lesquelles il avait vainement fait jeter ces deux saints.

La seconde série développée sur la retombée opposée complète les scènes de supplice ordonnées et présidées par MAXIMUS, second juge et chef de la province:

Au contact de la clef de voûte, le rang supérieur des tableaux de gauche montre successivement :

1° Saint Savin et saint Cyprien haranguant le peuple pour le convertir à la foi chrétienne : cette première scène se passe sous le péristyle d'un édifice à pignon surbaissé et à toit imbriqué de tuiles disposées en écailles remontantes comme celles des clochetons de Notre-Dame et de Montierneuf, et des manuscrits du XII[e] siècle. Les colonnes qui supportent les murs ont des fûts cannelés ou peints comme des marbres veinés.

2° Les deux Saints amenés devant Ladicius, les uns et les autres désignés par leurs noms écrits soit horizontalement, soit dans le sens vertical, en capitales rustiques, refusent de sacrifier aux faux dieux. Les deux Saints sont debout et indiquent leur refus par leurs gestes. Ils ont la tête nue, mais nimbée, portent une

(1) Cette crypte n'est point humide, et je crois qu'elle n'a point été envahie par les eaux de la Gartempe. — L'abbé Lebrun.

courte tunique étroitement plissée autour du torse ; un ample manteau ou chlamyde est fixée par un nœud de rubans sur leur épaule gauche ; et leurs chaussures à la mode carlovingienne sont maintenues par des courroies lacées en croix autour de leurs jambes.

Ladicius assis sur le coussin d'un trône, et ses pieds reposant sur un escabeau, meubles exactement pareils à ceux des vignettes coloriées de la vie de sainte Radegonde (XIIe siècle), est vêtu de la même manière que les deux Saints, à l'exception que sa robe est plus longue que leur tunique et que sa tête est coiffée d'une sorte de bonnet d'Atys, comme ceux figurés sur les manuscrits de la même époque.

Comme cela a lieu pour les tableaux successifs de la nef, la couleur du fond de chaque scène varie du gris au jaune et au vert pâle, sans doute pour les rendre plus distinctes les unes des autres, et le sol ou plancher, également d'un ton différent de celui de chaque fond, est en outre rayé d'une couleur plus accentuée.

3° Par l'ordre de Ladicius, saint Savin et saint Cyprien, saisis par les tortionnaires et dépouillés de leurs vêtements, sont soumis au supplice des crocs de fer avec lesquels on leur laboure cruellement les chairs.

4° A l'issue de cette épreuve qui n'a pas lassé leur constance dans la foi, ramenés devant Ladicius, ils persistent dans leur refus de sacrifier aux idoles.

5° A la suite de ce nouveau refus, ils sont reconduits en prison. Dans le rang de scènes inférieures du même côté, fort éprouvées par l'humidité des murs, on distingue principalement celle où les Saints, en présence de Ladicius stupéfait, et de tout le peuple, rendent hautement hommage à Jésus-Christ. Le milieu du tableau est occupé par une grande auréole, au milieu

de laquelle le Sauveur, debout et les bras étendus et couverts des deux pans de son large manteau, recouvre et abrite sous leurs plis saint Savin et saint Cyprien agenouillés à ses pieds.

Les autres scènes, devenues indistinctes, reproduisaient sans doute l'épisode du supplice du feu qui fut infligé aux Saints et dont Ladicius fut victime avec un grand nombre de ses satellites (1).

Du côté droit, le rang supérieur de tableaux représente successivement :

1° Les deux Saints amenés par cinq geôliers ou accusateurs devant Maximus, vêtu comme était Ladicius; et les noms des trois personnages sont tracés auprès de chacune de leurs figures.

2° et 3° A la suite de cette comparution, saint Savin et saint Cyprien, condamnés au supplice de la roue, subissent isolément ce nouveau martyre, qui semble, d'après la mise en scène adoptée par le peintre, consister seulement dans l'assujettissement de leur corps à travers les raies d'une roue fixée au sommet d'un poteau, et à laquelle les bourreaux impriment un mouvement rapide de rotation autour de son essieu.

Sous ces deux scènes on distingue encore ces mots de la légende tracée au bas : TORMENTA LABORANT.

Cette disposition particulière des suppliciés dans la roue, au lieu d'être attachés sur le pourtour et lacérés par des crochets aigus ou des lames tranchantes, nous a rappelé la même attitude donnée à Ixion sur un sarcophage antique du musée Pio-Clémentin de Rome, et confirmé dans l'opinion que les fresques de cette crypte

(1) L'une d'elles reproduit très distinctement un miracle de guérison opéré par nos deux Saints. — L'abbé Lebrun.

avaient été composées d'après d'anciennes illustrations de manuscrits des premiers siècles du moyen âge.

Le dernier tableau de ce même rang montre les deux Saints exposés à la voracité des lions du cirque, et la stupéfaction des juges et de ses acolytes en voyant ces bêtes féroces, au lieu de déchirer leurs victimes, ramper à leurs pieds commedes animaux familiers et caressants, et de très petite taille.

Le rang inférieur, que nous avons dit avoir été le plus maltraité par l'humidité, ne laisse apercevoir que la dernière scène de la décollation des deux martyrs au bout de leurs épreuves. Le bourreau, armé d'une épée formidable, à large lame, semble devoir trancher leurs têtes d'un seul coup.

L'un des deux martyrs tient à la main un vase à long col en forme de fiole, et le renverse, comme pour indiquer que sacarrière mortelle est arrivée à son terme. Vers le haut du tableau, la main divine sort d'un nuage et bénit le saint martyr (1). Il est à remarquer que cette main n'est pas nimbée, comme cellequi figure sur l'un des chapiteaux du chœur de Saint-Pierre de Chauvigny. Dans la crypte, comme dans les autres parties de l'église de Saint-Savin décorées de fresques, le nombre des couleurs employées par les peintres est toujours borné au jaune, au rouge-brun ou lie de vin, au vert pâle, au gris et au blanc, et la majeure partie des esquisses est accentuée à la sanguine ou au brun rouge.

M. Mérimée, dans le texte qui accompagne l'atlas polychrome des fresques de Saint-Savin, œuvres de

(1) Les tableaux représentant le martyre de saint Savin et de saint Cyprien sont distincts et séparés l'un de l'autre. – L'abbé Lebrun.

peintres grecs, pense que les peintures de la tribune, du narthex, de la nef et de la crypte sont contemporaines et peuvent être rapportées à la première moitié du XIe siècle, au moment même où l'église venait d'être achevée; que celles dont on n'aperçoit plus que des traces dans le chœur, dataient de sa reconstruction par Odon II au milieu du même siècle; que celles de la chapelle de Saint-Marin les suivirent d'assez près, et qu'enfin la Vierge portière avait les caractères d'une peinture de 1250 à 1300.

Nous pensons qu'en raison de la similitude des attitudes, des attributs et des vêtements des diverses figures de la majorité des fresques dans la tribune, le narthex et la nef, il y a lieu, comme l'a fait M. Mérimée, de les attribuer effectivement à des peintres d'une école plus habile que ne l'étaient celles de l'Occident au XIe siècle; mais, en ce qui concerne les tableaux de la crypte, nous trouvons plus d'analogie entre leurs figures et celles des vignettes de nos manuscrits du XIIe siècle, et nous croyons qu'elles en sont une imitation directe. Il y a en effet une assez grande différence entre la désinvolture des personnages principaux des scènes de la Genèse et de l'Exode de la nef et la roideur ou les gestes compassés, mécaniques, des figures du martyre de saint Savin et saint Cyprien, qu'on retrouve exactement les mêmes sur les vignettes des manuscrits de la Vie de sainte Radegonde, que nous avons plusieurs fois mises en parallèle avec ces fresques.

Quoi qu'il en soit, c'est l'ensemble des décorations murales de cette remarquable église qui reste dans l'Ouest comme le type le plus complet à étudier pour les XIe et XIIe siècles, tandis que, dans les autres édifices religieux contemporains, on ne peut guère saisir qu'à

la dérobée quelques épisodes de fresques anciennes se rapportant aux mêmes dates.

Disons en terminant, — et peut-être cette opinion surprendra-t-elle bien des lecteurs, — que les chromolithographies de l'atlas de M. Mérimée ne sauraient être regardées comme une fidèle reproduction des fresques de Saint-Savin, parce que l'artiste, certainement éminent, qui les a dessinées ne s'est pas suffisamment astreint à les copier avec une fidélité assez scrupuleuse, ce qui était absolument indispensable au point de vue de leur étude archéologique.

Enfin, puisque nous sommes en train de tout dire, regrettons que le patron de ce grand ouvrage n'ait pas jugé à propos de multiplier davantage les scènes dont il a fait choix, et surtout n'ait pas fait exécuter par son dessinateur des tableaux d'ensemble de chacune des parties de l'édifice, comme il l'a fait pour la voûte de la nef, ce qui permet au lecteur de suivre d'une manière satisfaisante la liste des sujets décrits dans le texte. Nous regrettons particulièrement cette omission pour le narthex, la tribune et la crypte.

Redisons qu'en arrière d'elle, à un niveau plus inférieur encore, existe un second caveau dans lequel a été placé le coffret ou châsse de pierre qui contenait les ossements de saint Marin et qui est encore enveloppé des chaînes qui attachaient jadis son couvercle. A la voûte de cette seconde crypte on aperçoit des ouvertures ménagées qui correspondent à l'estrade de l'autel de la chapelle absidale supérieure, disposition observée autrefois afin de permettre à l'officiant de se mettre en communication avec le tombeau du martyr, en récitant ses prières. Sur l'un des côtés de la table supérieure de l'autel rappelant plusieurs noms de Saints vénérés

dans cette église. on lit notamment : INCLITUS M. R. (martyr) MARINUS HIC REQUIESCIT. Or dans l'inventaire latin de l'abbaye de Saint-Cyprien que nous a transmis D. Estiennot, on lit expressément : *inventum fuit hujus Sancti sepulcrum anno* MDCLXX *lapideum et catenulis circumseptum cum hâc inscriptione* : HIC REQUIESCIT MARINUS INCLYTUS MARTYR. Il y a donc corrélation entre l'autel et le tombeau ; seulement l'inscription n'a pas été retrouvée sur le coffre de pierre qui était placé derrière l'autel et qui est aujourd'hui dans la crypte inférieure. Elle a dû être enlevée au moment où les reliques du Saint furent placées dans une châsse de bois doré, pour être exposées à la vénération des fidèles (1).

Dispersées au moment de la révolution de 1793, elles ont été récemment réintégrées, du moins en partie, dans leur ancien asile, grâce au zèle de M. l'abbé Lebrun, en présence de Monseigneur Pie, évêque de Poitiers, et d'un nombreux concours de membres du clergé.

Nous ne saurions mieux terminer cette notice que par le récit de la consécration de l'autel majeur de Saint-Savin par Mgr Pie, évêque de Poitiers.

« Il y a huit jours, lisait-on dans la *Semaine liturgique* de Poitiers du 14 mai 1876, deux Pères Franciscains venaient ouvrir le jubilé dans la petite ville de Saint-Savin ; et déjà l'empressement des fidèles à venir entendre la parole de Dieu dépasse toutes les espérances : juste récompense d'un zèle et d'une abnégation au-dessus de tout éloge ; indice certain d'une bonne vo-

(1) Le R. Père dom F. Chamard a trouvé dans un manuscrit du xe siècle, de notre Bibliothèque nationale, l'origine vraie de notre saint Marin : c'est un martyr vendéen du IIIe siècle. Nous donnerons en supplément sa légende et l'histoire de sa crypte.

lonté qui, au temps de Pâques, portera ses fruits (1).

« Dimanche matin, les cloches de l'antique basilique annonçaient, par un joyeux carillon, la première grande fête du jubilé. Mgr l'Evêque venait consacrer le nouvel autel, ou, pour mieux dire, l'autel primitif, très heureusement restauré, de cette église, vieille de dix siècles, tant de fois dévastée et tant de fois relevée, belle aujourd'hui, et majestueuse comme aux beaux temps de sa jeunesse.

« Que de souvenirs se pressent à l'envi autour de ces murailles élevées à la gloire de nos martyrs par la main victorieuse de Charlemagne ! Cette superbe colonnade, pareille à une longue avenue d'arbres gigantesques, cette voûte en berceau qui déploie sur nos têtes ses admirables peintures. et conduit l'œil émerveillé jusqu'aux profondeurs de l'abside, ont retenti pendant mille ans des chants de la prière. Là vécurent des générations de savants et de saints ; c'est de là qu'ils partaient pour réformer ou fonder nos plus célèbres abbayes, entre autres Saint-Martin d'Autun et l'immortel Cluny.

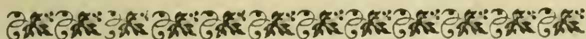
« Et tandis qu'à l'intérieur du cloître régnait la paix si chère aux fils de saint Benoît, quel trouble au dehors ! quels bruits de guerre ! Ce colosse de pierre aux contreforts puissants, cette tour gigantesque dont la flèche hardie se perd dans les nues, ont vu s'agiter à leurs pieds les Normands, les Anglais, les Huguenots, tous les ennemis de notre belle France. Tour à tour ravagés et livrés aux flammes, la foi de nos pères a

(1) Grâce à Dieu et au zèle de nos saints Religieux, ces fruits de salut ont été produits, et au delà de toutes nos espérances. — P.-A. L.

toujours su les relever. Ainsi en est-il aujourd'hui. Aux splendeurs d'autrefois, la rage révolutionnaire avait fait succéder la tristesse des ruines ; et voici que les statues des Saints, les cryptes profondes, les autels antiques, tout a été restauré avec autant d'intelligence que de zèle ; et le digne pasteur de la paroisse peut assister aujourd'hui avec une légitime fierté au couronnement de ses travaux.

« Une foule immense, accourue non seulement de la ville, mais aussi des paroisses voisines pour assister à cette auguste solennité, remplit littéralement la vaste basilique. La vue d'une foule chrétienne, unie dans le même temple, dans la même foi, dans la même prière, inclinée sous la même bénédiction du Pontife, c'est toujours un spectacle qui dilate le cœur ; et quand nous considérions les rangs pressés de cette foule, son recueillement pendant les longues heures de l'action liturgique, notre âme émue se demandait si le spectacle de la première consécration avait été plus beau et plus touchant, en ces âges de foi où saint Benoît d'Aniane venait gouverner la noble abbaye.

« Ainsi nous marchons sur les traces de nos pères ; et si les clameurs des ennemis de Dieu reprochent à notre foi de n'avoir plus la vie, à défaut d'autres preuves nous pouvons montrer nos églises sortant de terre comme les fleurs au printemps avec une rapidité que n'ont pas connue les époques les plus chrétiennes. *Lapides clamabunt* : leurs pierres parleront pour nous dans les siècles à venir. La pierre de cet autel, où la main du Pontife a scellé ce matin les reliques des martyrs, elle est là brillante, consacrée par l'onction de l'huile sainte ; et, comme aux âges passés, il y sera le centre vénérable et sacré de toutes les parties de cette splendide église. »



SUPPLÉMENT

A

L'HISTOIRE DE L'ABBAYE

ET DE L'ÉGLISE

DE SAINT-SAVIN-SUR-GARTEMPE

I. — LES ORIGINES DE L'ABBAYE, DE L'ÉGLISE, ET DE LA VILLE DE SAINT-SAVIN-SUR-GARTEMPE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui (1) que les souverains bâtissent des citadelles et des forteresses, pour contenir les peuples dans le devoir. Aymar, moine de Saint-Cybard, dit dans sa Chronique que Pépin le Bref fit réparer le château d'Argenton, démoli par Taille-Fer ou Bras-de-Fer ; et que Charlemagne, son fils, ayant appris, à son retour d'Espagne, par la défaite de son armée aux Pyrénées, qu'on ne pouvait guère se fier à un peuple nouvellement conquis, en fit bâtir plusieurs dans l'étendue de l'Aquitaine : entre autres celui de Cartetz sur la Garonne, celui de Fronsac sur la Dordogne, celui de Merpin sur la Charente, et bon nombre d'autres, comme remarquent les historiens ; et particulièrement celui de *Cerisier* en Poitou, aujourd'hui Saint-Savin, non loin d'Antigny et du *Gué de Scieaux*, où fut mar-

(1) D'après une des notices de cette Abbaye, en dom Fonteneau.

tyrisé ce saint qui a donné à cette ville son nom.

Ce sage monarque, considérant que ce lieu était limitrophe de quatre grandes provinces : le Limousin, le Berry, la Touraine et le Poitou, et entre deux grosses rivières, la Vienne et la Creuse, trouva la situation convenable pour y bâtir un fort (1) capable d'arrêter les incursions des peuples voisins. Mais parce que la vigilance des hommes ne sert de rien si elle n'est secourue de la main de Dieu, comme dit le prophète royal, *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam*, ce grand personnage, qui n'était pas moins pieux que magnanime, y déposa les riches trésors des reliques de saint Prudence, poète et martyr, qu'il avait apportées d'Espagne, de saint Marin et autres dont il sera parlé.

L'empereur, ayant ainsi construit ce fort comme point de défense, aurait bâti ensuite un petit monastère à l'intérieur, qu'il aurait confié à des religieux, avec la garde des reliques, selon qu'il est rapporté dans la Vie de saint Hugues d'Autun, et comme le donne à entendre la Notice de Maillezais, en disant que Charlemagne bâtit le château avec le monastère désigné alors sous le nom de *Castrum Cerasum* (Camp des Cerisiers), et situé dans un lieu agréable sur les bords de la Gartempe. D'autres historiens, il est vrai, ne partagent pas cette opinion : selon eux, la fondation n'aurait eu lieu qu'en 810, et Charlemagne, après avoir construit les édifices, se serait ensuite désisté de son entreprise, entraîné qu'il fut, jusqu'à sa mort, par les guerres qu'il eut à soutenir. Ils ajoutent que les choses en auraient été là quand Louis le Débonnaire monta sur le trône impérial, et qu'il l'aurait même recons-

(1) Chronique de Maillezais.

truit entièrement, après l'avoir trouvé ruiné de fond en comble ; mais cette version paraît peu croyable : l'Empereur Charles ayant doté ce fort ou monastère de reliques précieuses, il est bien plus raisonnable d'admettre qu'il y appela de suite quelques religieux (1).

Invention des reliques de saint Savin.

Deux frères venus de la Bresse ayant été martyrisés non loin de *Cerisier*, comme nous l'avons déjà dit, les deux prêtres qui les avaient suivis, Asclipe et Valère, avaient inhumé leurs corps, aussitôt après leur mort, aux *Trois-Cyprès*, aujourd'hui Mont-Saint-Savin, dans une église dédiée au martyr saint Vincent, diacre de Saragosse, et ruinée par Attila. C'est là que reposaient, depuis le v[e] siècle, les restes de ces deux martyrs, Savin et Cyprien ; et ce lieu, ajoute notre auteur, était devenu comme une affreuse solitude, lorsque tout à coup s'y firent remarquer plusieurs miracles signalés (2).

Alors un bon prêtre nommé Bonnet résolut de réparer l'église où gisaient ces corps saints. Il travaillait avec un grand zèle pour ramasser les matériaux et tout ce qui était nécessaire à la reconstruction de cet édifice, lorsqu'il arriva qu'on lui vola son cheval. Ce dévot personnage fut d'autant plus touché de cette perte, qu'il en avait grand besoin pour supporter la fatigue des courses qu'il lui fallait faire pour réussir

(1) Fondation l'an 800, d'après dom Estiennot, ou vers 810, d'après dom Nozereau et ceux qui veulent qu'il n'y ait pas eu de religieux avant saint Benoît d'Aniane.

(2) Dom Martenne, Collect. de pièces inédites ; celle-ci est du IX[e] siècle. — Quelques-uns de ces miracles sont encore, par tradition, dans la mémoire des habitants du lieu, 1687.

dans son entreprise. Ne sachant donc quoi faire dans cette conjoncture, il prit la selle et la bride du cheval, les porta au sépulcre des saints martyrs ; et avec une simplicité qui a été souvent suivie de miracles dans la vie des Pères, protesta qu'il les laisserait là jusqu'à ce qu'ils eussent réparé cette perte en lui rendant son cheval. Cette prière remplie de confiance ne fut pas inutile, car, la nuit suivante, étant venu au sépulcre pour y dire matines, comme il se retirait, il trouva son cheval devant la porte, qui reprit de lui-même le chemin de l'écurie. Il est facile de juger combien cet événement inopiné consola ce bon ecclésiastique et augmenta son zèle (1).

Cependant ces merveilles, ainsi que bon nombre d'autres que l'auteur ne rapporte pas, faisaient grand bruit partout, et cela au point que l'Empereur ne tarda pas à en être informé. Or, comme il était rempli de piété, il jeta les yeux sur un jeune seigneur nommé Badilon, issu d'une des plus puissantes familles de l'Aquitaine, qu'il avait nommé comte de son palais, et abbé commandataire de Marmoutiers de Tours, bien qu'il ne fût encore qu'un jeune clerc ; il voulut par là l'entretenir à son service et prévenir les factions que lui et ses parents auraient pu former dans ce royaume nouvellement conquis. Il lui donna la charge de s'informer exactement de tout ce qui se disait de ces martyrs, des miracles qui se faisaient à leur tombeau, pour lui en faire ensuite un fidèle rapport. Il s'acquitta d'autant plus fidèlement de cette commission qu'il

(1) Ces faits sont également rapportés dans un vieux bréviaire gothique qui les a pris dans cette pièce du IXe siècle, dont l'auteur dit les tenir du neveu même du prêtre Bonnet. La Patrologie de Migne, au IXe siècle, rapporte également cette pièce.

était seigneur propriétaire du lieu de *Cerisier*, à peu de distance des *Trois-Cyprès*, et qu'il se trouvait alors sur les lieux. Il fit donc ses diligences et en peu de temps, l'information faite, il se trouva que les miracles rapportés n'étaient que la moindre partie de ceux que le ciel y avait opérés, pour faire connaître le mérite de ces deux grands saints. On lui raconta que des sourds avaient recouvré l'ouïe à leur tombeau, les aveugles la vue, les estropiés, les paralytiques la guérison, et tous les affligés un remède à leurs maux. Badilon, pleinement convaincu de toutes ces merveilles, instruisit l'Empereur de ce qui se passait et publia partout les trésors sans pareils qu'il avait découverts ; de son côté, l'Empereur Louis, également convaincu que tout cela n'était arrivé que par une permission toute spéciale de Dieu, fit visiter les lieux et se mit dès lors en mesure de leur chercher une demeure plus conforme à leur sainteté (1).

Translation des reliques des saints martyrs en l'Abbaye de Cerisier, et son agrandissement par Louis le Débonnaire.

La visite des lieux faite, l'Empereur, d'après le rapport de Badilon, ne balança plus à donner des ordres précis pour bâtir au fort de *Cerisier* un monastère plus grand que celui que son père y avait déjà construit ; une église fut également érigée en ces lieux,

(1) Tout ceci du vieux bréviaire déjà cité, et de la Vie de ces saints rédigée par les deux prêtres compagnons de leur exil, et adressée à saint Germain d'Auxerre.

mais bien moins grande que celle d'aujourd'hui. On en remarque encore des vestiges, continue notre auteur, aux murailles de l'église actuelle, à partir du clocher du côté du midi, et tout le long du monastère où se trouvait le cloître (1). Puis, tout étant préparé avec soin, les corps des saints sont levés de leur première sépulture des *Trois-Cyprès*, et portés avec pompe et solennité dans ce nouveau monastère, situé dans le même lieu où la providence divine avait permis qu'ils tombassent entre les mains de leurs persécuteurs. Telle est l'époque et la circonstance qui font disparaître le nom de *Cerisier*, pour le voir remplacé dans la suite par celui de Saint-Savin : ainsi s'exprime l'abbé Gaubert dans un de ses sermons ; ce qui du reste est confirmé par un ancien légendaire gardé autrefois dans l'abbaye de Saint-Cyprien de Poitiers, et qu'on lisait chaque année au jour de la translation de ces saints.

Saint Benoît d'Aniane appelé à Saint-Savin.

Tout étant ainsi préparé, l'Empereur Louis songea alors à y établir des religieux bien disciplinés, et pour cela il porta ses vues sur saint Benoît, qui depuis quelque temps déjà avait établi la réforme dans l'abbaye d'Aniane, non loin de Toulouse, et dont il était Abbé. Pendant son séjour dans le midi, Louis avait entendu

(1) J'ai dans *mon musée* des fragments de pierres sculptées du IXe siècle, qui certainement sont des pierres de cette église primitive. Je crois même que la crypte de Saint-Marin, dont il sera parlé, a fait partie de cette église ; d'autant plus qu'un angle de pierre d'autel carlovingien trouvé dans cette crypte, avec le nom de Marinus parmi ses graphites, en a été probablement l'autel.

parler du mérite et des rares vertus de Benoît ; c'est pourquoi il désirait vivement se l'attacher. Il lui sembla un homme envoyé de Dieu, pour réformer les mœurs corrompues de son royaume, et commença à se lier avec lui d'une si étroite amitié, que les courtisans, par dérision, donnaient à leur prince le nom de *moine*. Plein de confiance en lui, le monarque donna à ce saint religieux plusieurs monastères pour y établir la réforme, et entre autres celui de Saint-Savin, qui fut le second où eut lieu cette réforme (1).

Saint Benoît, plein de bonne volonté pour seconder les intentions du prince, alla prendre possession du monastère, et mena avec lui vingt religieux d'une vie exemplaire, choisis parmi les trois cents religieux qu'il gouvernait déjà dans l'Abbaye d'Aniane ; et après les avoir bien instruits dans les obligations de leur profession, il leur donna un abbé pour les gouverner sous son autorité.

Dieu, qui avait inspiré cette œuvre, versa ses grâces si abondamment sur cette colonie, qu'en peu de temps l'odeur de leurs vertus se répandit partout. Le monastère fit de notables progrès, tant au spirituel qu'au temporel. Tout concourait, ajoute dom Bouquet, au développement de ce monastère : d'abord la position des lieux ; il était en effet délicieusement situé ; entouré de bosquets agréables, au bas desquels s'étendaient des prés verdoyants, arrosés par les eaux limpides de la Gartempe (2). Ajouter à cela l'admirable

(1) Vers 814, d'après Ardon, disciple de saint Benoît et auteur de sa Vie.

(2) « Qui n'a pas vu la Gartempe, dit un autuer contemporain, ne sait pas ce que c'est que le cristal des eaux. » Elle coule assez rapidement et serpente dans une vallée délicieuse ; à

régularité des moines ; aussi vit-on bientôt accourir de toutes parts grand nombre de jeunes gens aussi distingués par leurs talents que par leur naissance, qui s'empressèrent, à la vue de ces merveilles, de demander l'habit pour s'édifier à l'ombre du cloître, et vivre dans les saintes pratiques des vertus religieuses. Et Dieu, qui aime à récompenser ses saints même dès cette vie, ne tarda pas à manifester sa puissance et sa protection envers ses fidèles serviteurs, par le moyen de ses saints martyrs. Ici l'auteur déjà cité, dom Bouquet, rapporte une foule de miracles, qui ont lieu dans la nouvelle église, par l'intercession des deux saints.

II. — LÉGENDE DE S. MARIN. — HISTOIRE DE SES RELIQUES ET DE SA CRYPTE.

Légende de saint Marin (1).

Une phalange de quarante jeunes gens nous est signalée comme ayant conquis par le glaive la palme du martyre, encore que quatre ou cinq noms seulement aient survécu à l'oubli et à l'ingratitude des siècles. Ces noms, qui désormais, nous l'espérons, seront immortels parmi nous, sont ceux de Domninus, d'Aventius ou Aventinus, de Marinus et de Justinus. A côté d'eux

Saint-Savin spécialement, elle semble, par un détour, quitter son lit pour donner à la ville un gracieux baiser, et le reprendre aussitôt après.

(1) Extrait des *Origines de l'Église de Poitiers*, par dom Chamard.

plaçons encore le jeune Simplicien de Poitiers, avec Lucain et Clair de Loudun.

Nés probablement dans le pays d'Herbauges, nos quarante jeunes chrétiens vivaient paisiblement sur les bords de la mer, non loin de l'île d'Olonne, lorsque éclata soudain la terrible persécution de Dioclétien.

Dacianus dans notre Aquitaine se fit un devoir d'exécuter avec rigueur les ordres de l'empereur. Ses agents parcoururent la province, et bientôt les prisons furent remplies des disciples du Christ, fidèles à leur foi, en même temps que les solitudes profondes du Bocage et les îles les plus rapprochées des côtes de la mer se peuplaient de fugitifs. Nos quarante martyrs étaient de ce nombre. Ils s'étaient retirés dans l'île d'Olonne, mais, si l'on en croit la légende de saint Viventius, ayant quitté leur retraite pour aller à la recherche de ce bienheureux ascète, alors réfugié dans une caverne voisine du château de Gravion, dont nous parlerons plus tard, ils furent saisis par les satellites de Dacianus, et conduits immédiatement devant ce magistrat. Celui-ci les fit incarcérer avec plusieurs autres chrétiens déjà réunis dans la même prison de la ville d'Herbauges ou de quelque autre localité importante de la partie méridionale du même pagus.

La seconde légende de saint Domnin désigne la ville même d'Herbauges comme le lieu de leur supplice. Mais, d'une part, d'après la légende de saint Viventius, ils sortaient de l'île d'Olonne quand ils furent pris ; d'autre part, saint Benoît, qui joue un grand rôle dans cette légende, est certainement mort et a été enterré à Aizenay ; enfin saint Domnin avait aussi son tombeau à Avrillé, non loin de Talmond et d'Olonne. Il nous paraît donc plus probable que le lieu de leur martyre,

s'il fut le même pour tous, fut une des localités importantes du Bas-Poitou, à moins qu'on ne prétende que la capitale du pays d'Herbauges était dans le Bas-Poitou, ce qui n'est pas sans quelque probabilité. « Pour prononcer dans les affaires civiles ou criminelles, dit un savant moderne, le gouverneur (de la province) quittait périodiquement sa résidence, et allait tenir, de ville en ville, des assises solennelles, qu'on nommait *forum* ou *conventus forensis*. Jusqu'au jour de son arrivée, les accusés, *saisis par les agents locaux*, *étaient tenus en prison* pour lui être présentés dans le cours de la session. » (Edmond Leblant, *Recherches sur les bourreaux du Christ*, dans *la Revue de l'Art Chrétien,* sept. 1873, 431-432. Cela ressort en effet de Cicéron, II, Varr., lib. V, n° 11 ; lib. V, n° 62.)

Les chrétiens s'empressèrent de transporter les saintes dépouilles de l'un des quarante martyrs, nommé Domnin, dans le cimetière d'Avrillé, non loin d'Olonne, et probablement lieu de son triomphe. C'est là que sa *cella memoriæ* ou chapelle funéraire, transformée plus tard en oratoire, puis en église, devint, pendant plus de cinq cents ans, le but d'un pèlerinage pour tous les fidèles de la contrée.

Mais survinrent les mauvais jours des invasions normandes, au IXe siècle. Dès l'an 820, le bourg de Bouin était brûlé, et, en 853, Luçon était réduit en cendres. Avrillé, qui jusqu'alors avait été une des localités les plus considérables du pays, fut livré aux flammes et complètement détruit. Au milieux de ces désastres, Godolen, abbé de Noaillé, près Poitiers, crut de son devoir de préserver de la profanation le corps du bienheureux martyr et de le transférer dans son monastère.

Les reliques de saint Marin eurent le même sort que

celles de ses frères dans la mort et le triomphe (1). Au IXe siècle, on le transféra dans l'abbaye de Saint-Savin-sur-Gartempe, alors considérée comme un refuge assuré contre les barbares. Mais bientôt cet asile fut dévasté comme les autres, et les moines n'eurent que le temps d'enfouir leurs trésors sacrés dans le lieu le plus secret de leur basilique. Or il advint que les dépositaires du secret périrent sous le glaive des barbares, en sorte que le corps du saint martyr ne fut retrouvé qu'au Xe siècle, dans la crypte qui porte son nom.

Histoire des reliques et de la Crypte de saint Marin.

Cette histoire peut se diviser en trois époques bien distinctes : IXe siècle, XIe siècle et l'époque actuelle, 1861. Saint Marin prime saint Savin dans la dévotion locale ; est-ce parce que ses reliques ont été envoyées dans le pays par Charlemagne, avant la découverte miraculeuse des corps de saint Savin et de saint Cyprien sur le monticule des *Trois-Cyprès*, appelé depuis Mont-Saint-Savin : *ad tres cupressos* ?

Est-ce à cause de la protection toute spéciale de saint

(1) La légende publiée par Mabillon (Act. SS. O. S. B., sæc III, part. II, p. 485) n'est qu'une imitation des Actes de saint Project, comme l'avait soupçonné ce savant bénédictin. Elle a été composée après l'histoire de sa translation au XIe siècle, dans laquelle on voit assez que les moines de Saint-Savin ignoraient complètement les circonstances de son martyre. Ce n'est pas le seul exemple d'actes de saints plus exactement connus au loin que dans les lieux où reposaient leurs reliques. (Cependant la tradition fait des reliques de saint Marin un envoi de Charlemagne lui-même à Saint-Savin.)

Marin sur les enfants de la localité, qui tous ont fait et font encore leurs premiers pas sur la crypte du saint, comme le constate un *tableau ex voto* du XVIIe sciècle, avec cette inscription : S. MARINVS ? (Le saint y est représenté vêtu en Bénédictin (*sic*), décapité par un bourreau dont le bras gauche est entouré des chaînes légendaires, en souvenir des chaînes qui scellaient son tombeau ; et devant lui une mère agenouillée lui présente son enfant.) Toujours est-il que sa crypte ayant été fermée à la dévotion des fidèles, ils en ont transféré le nom à la crypte de saint Savin ; et encore aujourd'hui, les anciens surtout s'obstinent à l'appeler la crypte de saint Marin, malgré ses fresques du XIe siècle, représentant le martyre de saint Savin et de saint Cyprien.

Saint-Savin n'est pas le seul endroit où l'on ait témoigné de la dévotion pour saint Marin. A Saint-Marcel près Argenton, dans l'Indre (diocèse de Bourges), se trouve aussi une chapelle en l'honneur de saint Marin, qui dépendait autrefois de Saint-Savin, et dans laquelle, deux fois par an, sans compter les autres jours de l'année, se rend une grande affluence de peuple, pour implorer le secours du saint martyr. On le prie là, et même encore de nos jours, pour toutes sortes de maladies et d'infirmités. Cette chapelle, du XIIe siècle, se trouve à trois kilomètres de l'église de Saint-Marcel, dédiée, comme l'ancienne église de Mont-Saint-Savin, à saint Vincent de Saragosse, diacre et martyr. Monsieur l'abbé Torset, curé actuel de Saint-Marcel, dans une lettre à mon adresse du 26 avril 1875, atteste tous ces faits. J'ajoute que son prédécesseur, pendant 27 ans, a tenu caché dans son église un véritable trésor : « reliques insignes et reliquaires anciens, des plus riches, des

plus précieux, et tous de formes diverses ; chefs, bras, châsses, croix, enrichis d'émaux, de pierres de couleurs, de médaillons à personnages en relief des XIIe, XIIIe et XIVe siècle ; ces précieux objets et les insignes reliques qu'ils renferment ont été jusque-là entourés de trop de mystère, et sont pour ainsi dire inconnus... » Peut-être y a-t-il dans le nombre des reliques de notre saint Marin ! Sa fête, du rite double, se célébrait à Saint-Savin le VIII des calendes de décembre (24 novembre).

Quand j'arrivai à Saint-Savin, comme curé, en 1861, l'entrée de la crypte de saint Marin était dallée, au niveau du pavé de l'église ; on y descendait par un escalier tournant, étroit, de 23 marches (1), alors couvertes de décombres, et dont presque toutes étaient usées, probablement par les pieds des pèlerins. « On entrait dans la crypte par une porte qui a dû être fermée ; les traces des gonds et de la serrure existent encore ; le sol était parsemé d'ossements, de têtes de morts, de dimensions extraordinaires, tirés de sarcophages en pierres dont le cimetière de l'abbaye et de l'église de Notre-Dame de Saint-Savin était rempli. Dans la partie cintrée de la crypte, du côté de l'*est*, un autel avait été symétriquement construit avec ces têtes de morts entrelacées au milieu de fémurs et de tibias. Deux fenêtres étroites et profondes, l'une du côté du *midi*, l'autre du côté de l'*est*, avaient pris jour sur le jardin voisin, appelé jardin de Saint-Marin, et dans lequel, avec la crypte d'où il tire son nom, repose ce qu'il y a de plus vénérable et de plus sacré dans l'église de Saint-Savin : son sanctuaire,

(1) Lesquelles, ajoutées aux 15 par lesquelles on descend dans l'église de Saint-Savin, mettent la crypte de Saint-Marin à 38 degrés de profondeur.

ses sept chapelles, et dans lequel aussi se développe son chevet si imposant ; ces fenêtres étaient alors enterrées. Deux petites ouvertures perçant la voûte et communiquant avec la chapelle supérieure de l'église, au-dessus de cette crypte, étaient aussi couvertes de terre. Deux trous traversant le sommet de la voûte se trouvaient placés de façon à faire croire à la suspension de deux lampes. Les murailles n'étaient point crépies. Enfin, dans la muraille *ouest*, une ouverture de cinquante centimètres au carré permettait de voir dans un réduit, en ligne droite du côté de l'ouverture et cintré des autres côtés. M. Mérimée y avait mis la tête et il avait pris la chose pour « un puits ». Mon premier travail fut d'examiner ce réduit et de m'en rendre compte. J'y descendis avec un maçon, éclairé par une lumière qui brûlait à peine par manque d'oxygène, et qui nous avertissait nous-mêmes du danger de l'opération. Après quelques sondages, je fus assez heureux pour faire dégager le haut d'une partie cintrée ; j'avais trouvé mon affaire : c'était la chapelle de la crypte et probablement du tombeau. Nous eûmes hâte de sortir de ce cloaque.

A la reprise de notre travail, je fis enlever les ossements et les porter respectueusement dans le cimetière de la paroisse ; la crypte ainsi nettoyée me permit de l'examiner plus facilement. Une seule dalle était encore en place, indiquant que la crypte avait été pavée ; les deux ouvertures dans la voûte communiquaient avec la chapelle supérieure, de façon que le prêtre à l'autel les avait sous les pieds, quand il lisait l'épître ou l'évangile, et qu'en disant la sainte messe il pouvait communiquer par elles avec les reliques qui étaient dans la crypte. Les deux trous étaient évidemment les trous de deux

lampes, dont l'une descendait devant la chapelle du tombeau, et l'autre devant la place où devait être l'autel; enfin un fragment d'autel au moins carlovingien trouvé dans la crypte, avec l'encadrement caractéristique du dessus de sa table, et ses graphites parmi lesquels se lit le nom *Marinus* (1), donne une preuve incontestable que c'était bien là l'autel de la crypte de saint Marin, en même temps qu'il nous en donne à peu près la date. Rien de mystérieux dans ses profondeurs, comme ce sépulcre éclairé faiblement par ses deux étroites fenêtres qui vont chercher la lumière dans la voûte du ciel ; et en même temps, malgré sa simplicité, rien de plus harmonieux que cette crypte, dans la proportion de toutes ses parties, dans ses murailles, sa voûte, sa chapelle ; ce n'est donc pas « le petit caveau carré » du sénateur Mérimée.

Je me remis à l'œuvre avec plus d'ardeur ; je pavai la crypte ; j'y dressai un autel qui paraît être du xie siècle ; j'en fis crépir les murailles ; je plaçai dans sa chapelle, où il s'ajuste parfaitement bien, le tombeau de saint Marin, tel que je le connaissais par l'histoire et tel que la Providence me l'a fait découvrir dans la chapelle qui couvre sa crypte, et où il avait été transféré au xie siècle : sarcophage en pierre bardé de chaînes de fer : *lapideum et catenulis circumseptum.* Enfin, au milieu d'un grand concours de clergé et de fidèles, Mgr Pie, notre évêque, inaugura solennellement cette crypte, le 8 mars 1869, plaça dans le sarcophage des reliques du saint, qu'une noble famille du voisinage

(1) Voir, sur ce fragment d'autel, un intéressant travail de Mgr Barbier de Montault. — Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 1880.

avait sauvées de la profanation révolutionnaire, et le fit sceller devant lui avec ses antiques chaînes de fer (1).

Une seule chose manquait à cette imposante cérémonie, qui datera dans l'histoire du monument et de la paroisse dont il sert de splendide église : c'est la lumière du jour qu'on venait, contre tous droits, d'enlever à cette crypte, en enterrant et en murant ses fenêtres, qui ne l'avaient jamais été depuis plus de mille ans. La mort aidant, elles ont été déterrées et démurées depuis ; mais je garde encore au fond de mon âme la profonde et pénible impression que me fit alors notre évêque, lorsqu'encore revêtu de ses vêtements épiscopaux et dans cette crypte de saint Marin plongée dans les ténèbres, il me dit avec un geste énergique : Non, non, Monsieur le curé, cette crypte ne peut pas être privée de ses jours. — Non, Monseigneur, lui répondis-je ; *juxtà* quod impossibile est teneri illum ab eo (*id est ab inferno*) (paroles de saint Pierre aux Juifs, au sujet de la résurrection de Notre-Seigneur J.-C., Actes, c. 2, v. 24) ; et ici, sans faire aucune personnalité, sans discuter la légitimité, au point de vue du droit naturel comme du droit civil, et même du droit chrétien, de la propriété du jardin voisin, dit jardin de Saint-Marin, nous aurions trop à dire pour rétablir des faits qui ont été complètement dénaturés.

(1) Voir la description de cette cérémonie par le R. Père Rigaud, témoin oculaire (*Semaine liturgique*, 30 mai et 6 juin 1869). Ce jour-là, Monseigneur accorda le privilège perpétuel de 40 jours d'indulgences, qui peuvent être gagnées par la récitation d'une prière quelconque, soit dans la crypte de saint Marin, soit devant les ouvertures qui communiquent par la voûte de la crypte avec la chapelle supérieure.

Nous avons beaucoup à pardonner dans cette triste affaire, et nous pardonnons beaucoup... Que les morts reposent en paix (1) !...

Pourquoi et comment, au XIe siècle, le sarcophage de saint Marin a-t-il été enlevé de sa crypte et transféré derrière l'autel de la chapelle supérieure dédiée alors à la très Sainte Vierge ? C'est ce qu'il me reste maintenant à expliquer. Quand j'inspectai les murailles de la crypte de saint Marin, j'aperçus à différents niveaux, de 3 ou 4 pieds de hauteur, les traces certaines de l'entrée des eaux de la Gartempe dans la crypte, où elles devaient séjourner de temps en temps

(1) Voir à ce sujet l'histoire de l'affaire écrite par le *trésorier* de la fabrique de l'église de Saint-Savin. — Une lettre de notre adversaire au *trésorier* de la fabrique, en date du 24 novembre 1868. — La sommation faite à notre adversaire, au nom du *trésorier* de la fabrique, et par le ministère de Me Robin, huissier, en date du 22 décembre 1868. — Le procès-verbal des délibérations du *conseil* de fabrique daté du 23 janvier et du 22 mai 1870. — Un jugement rendu, il y a quelques années, par le tribunal de Montmorillon, au sujet de la vente du 7e lot des terrains du monastère vendus par l'État, et touchant le 8e lot acheté par les auteurs de notre adversaire, jugement qui réserve tous les droits que peut avoir l'église dans ce 7e lot. — Enfin, laissant de côté tout ce qui a été fait dans le passé et songeant à l'avenir, je dis que l'église abbatiale de Saint-Savin, avec tous ses droits, et spécialement avec ses droits de jours de la crypte de saint Marin, donnant, non pas *sur*, mais *sous* le jardin voisin, a été *donnée* par l'État à l'évêque de Poitiers ; l'évêque l'a *donnée* ensuite à la fabrique de l'église de Saint-Savin, pour en faire l'église paroissiale. Tout ceci s'est fait en 1807, avant la vente des terrains touchant l'église, qui n'a eu lieu qu'en 1809. (Voir l'acte de vente.) On m'a même dit qu'alors, en 1807, les jours de la crypte de saint Marin n'étaient point enterrés, et qu'ils ne l'ont été que depuis la vente des terrains, après 1809, par des nivellements. Tous les droits de l'église de Saint-Savin, qui sont inaliénables et imprescriptibles, priment donc les droits des acquéreurs des jardins voisins.

elles y entrent bien encore aujourd'hui, mais moins fréquemment, et n'y séjournent pas, à cause de l'endiguement du lit de la rivière par des terrassements qu'on a faits depuis. Les religieux de l'Abbaye, voulant préserver le sarcophage de saint Marin de l'envahissement des eaux, prirent le parti de murer la chapelle du tombeau, tout en ménageant dans la muraille la petite ouverture carrée dont il a été question ; mais, les eaux arrivant par infiltration du sol, la muraille ne pouvait pas en préserver le tombeau ; c'est alors, je crois, que les religieux se décidèrent à enlever le tombeau de saint Marin de sa crypte et à le placer derrière l'autel de la chapelle supérieure.

Transportons-nous maintenant en 1669 ; les religieux bénédictins de la réforme de saint Maur étaient incontestablement des saints et savants religieux ; mais partageant les préjugés de leur époque, ils dédaignaient ces monuments d'un autre âge et n'estimaient que l'architecture grecque. Ils ne voulaient que du grec, et ce qu'ils ont mis en grec dans notre monument était parfait comme grec ; mais..... *non erat hic locus.* C'est sous l'inspiration de cette idée fausse qu'ils ont dénaturé les parties intérieures de l'église de Saint-Savin ; et tout mon travail a consisté à détruire leurs travaux et à rétablir les choses dans leur état primitif : j'ai été assez heureux pour réussir. Or, voulant mettre à la grecque la chapelle qui couvre la crypte de saint Marin, jusque-là chapelle de la Vierge, comme l'indiquent les fresques qui la décorent, ils ont commencé par l'enterrer à la hauteur de cinquante centimètres ; mais, lorsqu'ils ont voulu placer l'autel au fond de la chapelle, afin de le surmonter d'un rétable, ils se sont trouvés en face d'un obstacle dont ils ne se rendaient

pas compte : c'était un sarcophage en maçonnerie dont nous avons trouvé les traces, couvrant toute l'arcature du fond et s'élevant en glacis à 6 ou 7 pieds. Construit avant le crépissage ou l'enduit destiné à recevoir les fresques, puisque sa trace était en creux dans le crépissage, il datait du XIe siècle : d'autant plus que l'inscription placée alors sur le côté droit de la table de l'autel est en caractères de cette époque : *Inclitus m. r.* (*(martyr) Marinus hic requiescit*. C'est en démolissant ce sarcophage en maçonnerie, pour mettre l'autel au fond de la chapelle, qu'ils ont découvert le tombeau de saint Marin : *lapideum et catenulis circumseptum*. En voici le procès-verbal dressé par le sénéchal de Saint-Savin ; j'en ai en main l'original :

« Aujourd'hui vingt-deuxième de février mil six cent soixante et dix, nous Jacques Bonnestat, licencié ès droits, sénéchal et juge ordinaire civil et criminel de la ville et chastellenie de Saint-Savin, à la requête des Révérends Pères Prieur et religieux du couvent de l'abbaye royalle de Saint-Savin, nous sommes transporté avec MM. Baptiste Auger, procureur fiscal de la dite cour, et Hiérosme Poirier, greffier ordinaire d'icelle, dans l'église de la dite abbaye, où estant les dits sieurs religieux nous ont conduits dans la chapelle de Saint-Marin, qui est derrière et vis-à-vis le grand autel de la dite abbaye, et qui paraît avoir été soigneusement gardé, estant encore à présent renfermé de quatre grandes pierres encochées les unes dans les autres, et il y a apparence qu'il y en a encore eu davantage, et nous ont les dits sieurs religieux dict et faict voir que voulant faire advancer l'autel de la dite chapelle proche et contre la muraille, afin qu'elle fût plus

spacieuse, il avait été nécessaire de défaire un tombeau qui était derrière le dit autel, lequel nous avons vu auparavant estre élevé de terre de six grands pieds, et qui estoit tout massif, soubs lequel après avoir esté défaict il s'est trouvé une grande pierre carrée de deux pieds et demi ou environ, laquelle ayant été levée, nous l'aurions vu par le dessoubs inscrite ; il y a apparence que ce soit des noms de plusieurs personnes, à la fin de chasque nom y ayant presque partout des croix (1), estant la dite pierre un peu fendue, soubs laquelle nous aurions trouvé un petit cercueil de pierre de la longueur de deux pieds, et large d'un pied ou environ, avec la couverture aussi de pierre, lequel cercueil est renfermé et lié par les deux bouts, de deux grosses chaînes de fer, dont les chaisnons sont plombés, lequel ayant esté ouvert, la couverture s'estant trouvée fendue, nous aurions vu des ossements dans le dit cercueil, lesquels pour la révérence du lieu, et le respect que nous devons aux choses saintes, nous l'aurions fait ouvrir sans y toucher, après les avoir fait voir à André Rancan, maître chirurgien de cette ville, qui s'est trouvé à la dite ouverture, auquel nous avons enjoint d'en dresser son rapport. En suite de quoi ayant visité la grande pierre qui couvrait l'autel de la dite chapelle, nous y avons trouvé au côté droit ces mots escrits en lettres antiques : *Inclitus m.'r. Marinus hic requiescit* Dont du tout et à la sus-dite requête avons dressé notre présent procès-verbal, lequel affirmons en notre âme

(1) Il est naïf notre sénéchal. Comment lui et les personnages qui l'accompagnaient n'ont-ils pas vu que ces noms séparés par des croix pouvaient être des noms de saints ? et qu'ont-ils fait de ces inscriptions ?...

contenir vérité pour servir et valoir en temps et lieux ce que de raison.

« Fait à Saint-Savin les jour et an que dessus, et tous les dits sieurs religieux avec nous soubsignés. »

Signé : Fr. Bretonneau. F. Louis Hallé, prieur. F. François Burin, sous-prieur. F. Vincent Dumas. F. Pierre Forrichon. F. Jean Léotardy. F. Michel Filère. F. Georges Dasqueme. Auger, procureur de Saint-Savin. Bonestat, sénéchal de Saint-Savin. Poirier, greffier (1).

A la nouvelle de cette découverte, grande joie dans tout le peuple. Les bourgeois du lieu, impatients de voir ces reliques exposées de nouveau à la vénération publique, s'empressèrent de faire écrire au Père général de la Congrégation de Saint-Maur, pour obtenir cette faveur. Voici textuellement cette lettre, écrite aussi par leur sénéchal :

(1) Cette enquête avait été précédée d'une autre, et pour le même objet, le 26 février 1641, faite par Charles de Neuchèse, écuyer, licencié ès lois, sénéchal et juge ordinaire de la ville et châtellenie de saint Savin, au mandement des Révérends Pères dom Bernard de Requin et dom Martin Boischaus, religieux profès; avec MM. Nicolas Belleoux, greffier d'office, et maître René Michel, substitut du procureur de la Cour ; et encore de Me François Dubois, René Belleoux, Jehan Boussille, Savin de Massé, et autres habitants de la ville et faubourgs de Saint-Savin ; et Me André Armand, commissaire général etabli par l'autorité du roi pour l'administration du revenu temporel de l'Abbaye ; Frère Jacques Bretonneau, Gauthier, Jevelle et autres...

Le procès-verbal de cette enquête est très embrouillé, et il n'offre aucun intérêt. (Arch. de la Préf...)

« Monsieur et très Révérend Père,

« Je me persuade que vous n'êtes pas à savoir l'invention des reliques de saint Marin, puisque votre révérend Père Prieur, à qui on en a une très grande obligation, m'a fait la grâce de m'y appeler, et de m'en demander le procès-verbal que je lui mis entre main, et lequel je crois qu'il vous aura envoyé, afin de recevoir vos ordres pour la lévation des dites reliques, que tout le pays attend avec une impatience que je ne saurais exprimer. Je vous en dirai, avec votre permission, le sujet, qui est que de longtemps la dévotion était si grande à la chapelle où l'on a retrouvé les reliques, que de *trente* à *quarente* lieues on venait en procession pour y faire ses dévotions, lesquelles ont été signalées par des miracles; et même de notre temps on en a vu plusieurs. Mais comme la dévotion était fort ralentie avant l'heureuse venue de la réforme, Dieu aussi en avait retiré ses grâces, et nous avait caché un trésor dont nous étions indignés ; mais depuis que les *prédications*, les *catéchismes* et les bons *exemples* de ces Messieurs ont dessillé les yeux de la plupart des personnes de ce pays, et même converti plusieurs hérétiques, il nous a voulu combler de faveurs en nous découvrant les reliques de saint Marin : desquelles, M. et très Révérend Père, je vous supplie de la part de tous nos habitants et circonvoisins, ordonner l'élévation au plus tôt. C'est ce que j espère de votre piété y allant de la gloire de Dieu, et de votre bonté, pour la satisfaction de tout un peuple qui a *beaucoup de zèle* pour le *saint*, et dont plusieurs en portent le nom, ce qui les portera, tant par devoir que par inclination, à prier Dieu pour votre prospérité; et moi particulière-

ment qui n'aurai jamais plus de joie, que quand j'aurai l'occasion de vous faire voir que je suis, et de toute la Congrégation, avec respect, Monsieur et Très Révérend Père, V. (votre) honoré Bonestat, sénéchal de Saint-Savin, le 19 juin 1670. »

A cette lettre le curé d'alors ajouta la suivante :

« Mon très Révérend Père,

« Depuis trois ans que j'ai la charge des sacrements et des fonctions curiales dans la paroisse de cette ville, j'ai remarqué tant de dévotion et de zèle dans nos habitants et circonvoisins envers saint Marin, dans votre église d'ici, plusieurs même m'ayant rapporté qu'ils n'avaient trouvé de plus puissant secours que son intercession auprès de Dieu pour toutes sortes de maladies, que je me sens obligé de vous dire que, sauf meilleur avis, il serait important de faire au plus tôt l'élévation des reliques de ce saint, qui ont été découvertes dès l'hiver dernier. Je crois assurément que Dieu en sera glorifié, les peuples souhaitant cela avec tant de passion que les paroisses de sept à huit lieues à l'entour sont déjà disposées de venir ici processionnellement à cette *célébrité* ; et leur empressement est si fort que partout où je me trouve on me demande quand cette action se fera, tellement que, suivant leurs bonnes intentions, j'ai pris la hardiesse de vous écrire, pour vous prier de ne pas nous laisser plus longtemps ce trésor caché, et d'émettre les ordres nécessaires pour en faire l'ouverture. Notre ville sera plus fréquentée par le concours des peuples qui viendront en affluence de toutes parts, et ce qui est plus considérable, c'est que

la dévotion des fidèles augmentera de plus en plus. On attend des grâces particulières du ciel à l'élévation de ces belles reliques d'un si grand Saint, pour lesquelles toute la province a particulière vénération. Vous y ferez, s'il vous plaît, réflexion; et dans mon particulier je serai toujours avec respect, mon très Révérend Père, votre très humble et très dévoué serviteur. — C. Blanchon, prêtre, bachelier en théologie, à Saint-Savin, 20 juin 1670. »

Sur ces remontrances, le Révérend Père général accorde aux religieux de Saint-Savin d'ouvrir le sarcophage de saint Marin, après avoir obtenu l'agrément de Monseigneur l'évêque de Poitiers, et une permission particulière de lui faire une châsse.

Cette châsse en bois doré, que j'ai encore dans ma sacristie, était plus dans le goût de ces bons religieux que le sarcophage en pierre bardé de chaînes de fer. Après avoir placé l'ancienne pierre d'autel sur les chapiteaux de l'arcature du fond de la chapelle et l'avoir soutenue en avant par deux tronçons de colonne, ce qui lui donnait l'apparence d'une table, et ce qui l'a fait prendre par un archéologue assez instruit pour un autel du IXe siècle, ils placèrent leur châsse sur cet autel, appelé depuis autel de Saint-Marin. C'est là que la Révolution l'a prise pour la vider sur la place publique(1). Quant au vieux sarcophage en pierre, ils l'enterrèrent dédaigneusement avec ses chaînes dans ladite chapelle; c'est là que nous l'avons trouvé; et c'est de là que nous

(1) Voir, dans la première édition de la Notice de M. de Longuemar, le dessin de cette chapelle, telle qu'elle était à notre arrivée à Saint-Savin.

l'avons descendu et replacé dans la chapelle de sa crypte, construite pour lui, il y a plus de mille ans (1).

III. — SANCTUAIRE, CHAPELLES, AUTELS ET LEURS INSCRIPTIONS DE L'ÉGLISE DE SAINT-SAVIN.

L'église de Saint-Savin a dix autels : le maître-autel, un autel dans chacune des deux cryptes, un autel dans chacune des sept chapelles symboliques (les sept sacrements), dont cinq entourent le sanctuaire, comme d'une splendide couronne. Le sanctuaire est orné de dix colonnes aussi symboliques (les dix commandements de Dieu) ; il porte sur les arcatures de ces colonnes un bandeau de petites fenêtres romanes, rapprochées les unes des autres, et dont les verrières sont comme les rubis, les saphirs et les émeraudes. Eh bien ! les religieux du XVIIe siècle avaient en quelque sorte déchiré ce gracieux bandeau, en confectionnant, avec trois de ces petites fenêtres romanes, une grande fenêtre ogivale dont la pointe allait percer le fond de la voûte supérieure ; elle n'existe plus ; mais on peut en voir le dessin dans la première édition de M. de Longuemar sur l'église de Saint-Savin.

Les cinq chapelles de l'abside, par le biais de leurs autels, de leurs murailles, de leurs fenêtres et de leurs voûtes, semblent faire effort pour se cintrer autour d'un point fixé au milieu du sanctuaire. Ses colonnes elles-mêmes ne sont pas éloignées également les unes

(1) Voir, aussi au sujet de l'authenticité de notre relique de saint Marin, le rapport fait et adressé à Monseigneur Pie par l'abbé Fortin, ancien curé d'Angles (1869).

des autres, mais de façon à ne pas masquer ni les chapelles, ni leurs entre-deux. L'architecte a donc voulu qu'il y eût harmonie entre le sanctuaire et les chapelles, et par là il a fait de cette tête d'église, où il n'y a pas un seul plein et où tout est à jour, un ensemble admirable. Eh bien, les restaurateurs de 1845, par une muraille construite entre les colonnes à la hauteur de sept pieds, avaient isolé complètement le sanctuaire des chapelles ; c'est en modifiant cet état de choses que nous avons rétabli l'harmonie voulue incontestablement par l'architecte.

Tous les autels de Saint-Savin sont du XIe siècle : je veux dire leurs tables, puisque c'est moi qui les ai reconstruits sur leurs anciennes bases. Après avoir enterré les chapelles, les religieux du XVIIe siècle les avaient déplacés et collés contre la muraille du fond ; excepté l'autel du bras de croix sud, parce qu'il leur était utile comme appui d'un rétable grec ; il est donc resté seul à sa place du XIe siècle. Ces tables d'autels, conservées jusqu'à aujourd'hui, ont des inscriptions du XIe siècle fort intéressantes, indiquant les reliques qu'elles contiennent, et par conséquent la vénération qu'on doit avoir pour elles ; mieux lues qu'autrefois, je vais les donner toutes, en commençant par celle de l'autel du croisillon sud. Je regrette de ne pouvoir le faire avec les caractères de l'époque (1).

(1) Voir sur ces inscriptions un travail de M. Ledain. — Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 3e trimestre de 1879.

1° AUTEL DU CROISILLON SUD.

Altaris pollet. (in honore) Sanctorum Petri. et Pauli: miserere tuis: Gofredo Giraldo: Josberto : me fecit :

« Cet autel a du pouvoir en honneur des saints Pierre et Paul. Ayez pitié des vôtres, Gofredus Giraldus: Isembert m'a fait. »

Derrière cet autel, on voit un sarcophage en pierre qui paraîtrait remonter au moins au XIe siècle; l'une de ses extrémités est enfoncée dans la muraille ; l'autre est soutenue par deux colonnettes du XIIIe siècle; il a la longueur d'un sarcophage ordinaire, mais il n'est pas creusé de façon à recevoir un corps humain. Une petite ouverture pratiquée sur le côté le ferait prendre pour un grand reliquaire.

2° AUTEL DE LA PREMIÈRE CHAPELLE EN ENTRANT DANS LE DÉAMBULATOIRE, CÔTÉ SUD.

Iste locus fulget in honore XLIIII vr : *m. r.* ✝ *ac santi Romardi. Deus miserere emenoni : posuit hoc Sismundus* ✝ *Odo :*

« Ce lieu brille en l'honneur de quarante-quatre vierges martyres et de saint Romard. »

Mgr Barbier de Montault a fait remarquer avec raison qu'on ne découvre pas ces quarante-quatre vierges martyres dans le martyrologe romain ; il faudra donc en conclure que ce sont là très probablement des martyres du Poitou, inconnues des premiers siècles du christianisme, encore vénérées dans leur pays au

XIe siècle. Le mot *locus* employé dans cette seule inscription, au lieu d'*ara* ou *altaris*, indique nécessairement l'existence d'une autre crypte dont le souvenir a été conservé par la tradition locale.

« C'était là sans doute que l'on avait déposé les reliques de quarante-quatre vierges. » (M. Ledain.)

3° Autel de la deuxième chapelle.

Confessores ⁝ *ac presules* ☧ ⁝ *hic sacra veneratur ara* ⁝ *Hylarii Martini Marcialis* ✝ *hic confessores lucidi adjutor Maxentius* ⁝ *adquæ* (*sic*) *Florentius. Hermenonius Ysit.* — Confesseurs et pontifes du Christ, ici est vénéré l'autel sacré d'Hilaire, de *Martin*, de *Martial* ✝ ici d'illustres confesseurs, *Adjutor Maixent et Florent Hermenonius. Isembertus* (*me fecit*).

Le corps de saint Maixent a été déposé dans cette chapelle un certain nombre d'années, à l'époque de l'invasion des Normands.

4° Autel de l'absidiole centrale.

Hic Hermen(*onius*) *Miles* ⁝ *in orbe potens* ⁝ *proprio qui sanguine fuso* : *Baptista Jhoannes* ⁝ *Inclitus Mr* (*Martyr*) *Marinus hic requiescit.*

« (*Herménonius*), soldat puissant dans l'univers par l'effusion de son propre sang, Baptiste Jean, l'illustre martyr Marin repose ici. »

Ces éloges placés entre le nom d'Herménonius et celui de Jean-Baptiste conviennent mieux, ce me semble, à ce dernier, qu'on peut bien appeler soldat

du Christ, qui a dit de lui : *Non surrexit internatos mulierum major Joanne Baptista.*

5° AUTEL DE L'ABSIDIOLE SUIVANTE.

✠ *Prepollet in hoc altare Prudencius Mr.* (*Martyr*) ⁝ *cum Clemente papa* ✠ ✠ *et Laurencio archidiacono* ⁝ *nec non Georgio ab Herm* ⁝ *Bernard* ✠ *atque Mauricio et omnium Martirum* ✠ — « A du pouvoir dans cet autel Prudencius martyr, avec Clément pape, et Laurent archidiacre, et aussi Georges d'Herm, Bernard et Maurice, et tous les saints Martyrs. » — Ce sont des reliques de saint Clément, troisième Souverain Pontife, que contient cet autel. — Quant au poète Prudence, martyr, il a son portrait en pied dans les fresques de la crypte de saint Savin, à une place d'honneur, avec son nom dans le fond du tableau, *Prudencius.* — Venerabilis egregiusque versificator Prudencius, cujus ab Hispaniâ, ossa ferunt ab imperatore Carolo magno in has regionis partes fuisse delata, qui qualis quantæque peritiæ vir fuerit, satis ab eo lirbris editis dignosci potest. (Ex breviario ms. Sancti Savini.)

6° AUTEL DE LA PREMIÈRE ABSIDIOLE NORD DU DÉAMBULATOIRE.

✠ *Iste altaris pollet* ⁝ *in honore* ⁝ *Sanctarum* ⁝ *Agata* ⁝ *Cecilia* ⁝ *Agnes* ⁝ *Lucia* ⁝ *Savina* (1), *Fer-*

(1) Le tombeau de sainte Savine, avec son inscription également du XIe ou XIIe siècle, existe dans la crypte de saint Savin. Ce reliquaire — sarcophage, dit dom Chamard dans ses *Origines de*

cincta. — « Cet autel a du pouvoir en honneur des saintes Agathe, Cécile, Agnès, Lucie, Savine, Fercincte. »

Le nom de cette derniere sainte, que nous avons découvert, avait été mal lu par Mérimée : il lisait *et Regina* au lieu de *Fercincta* ; cette dernière lecture est incontestable. Cette sainte a aussi son portrait en pied dans les fresques de la crypte de saint Savin, avec son nom dans le fond du tableau ; il y fait le pendant de celui du poète Prudence.

Curieux rapprochement : parmi les nombreux sarcophages mérovingiens trouvés par le R. P. de la Croix à Antigny, distant de Saint-Savin d'à peine quatre kilomètres, il y en a un marqué d'une croix et qui porte cette épitaphe : « ✝ *Ferrocinctus filius Lanoé.* » Notre sainte ne serait-elle pas de cette famille ? Sainte Fercincte, vierge et martyre, était honorée à Luray, village de l'Indre (près la Rocheposay), et qui était du Poitou en 1789.

Un pèlerinage se faisait à l'église de ce lieu en son honneur. Il fut aboli par Mgr Beaupoil de Saint-Aulaire, évêque de Poitiers, à cause de certains désordres dont il était le prétexte. Le nom de Fercincte, que

l'Eglise de Poitiers, — assez semblable à celui de saint Marin, a été remis en honneur par le zé... et int... curé-doyen de Saint-Savin, M. Lebrun. Or, en présence de la triple mention de cette sainte dans l'antique bréviaire de l'abbaye, sur la tranche de la tablette de l'un des autels et sur son sarcophage, en présence aussi de la fresque qui la représente dans la crypte de saint Savin, il est impossible de refuser de croire que le corps d'une *Savina virgo et martyr* ait reposé là à une époque très reculée ; mais d'où venait-il ? Selon nous, il y a été probablement apporté au IXe siècle avec les nombreuses reliques du Bas-Poitou, cette terre si féconde en saints dès l'origine de l'Église de Poitiers. (Page 87 des *Origines...*)

Labbe appelle également Fercincta ou Ferro-cincta, vient probablement ou du supplice enduré par la sainte, ou d'un genre de pénitence auquel elle s'était volontairement soumise. Mgr de la Rocheposay ne dit rien d'elle dans ses litanies du Poitou.

Quoi qu'il en soit, l'église de Luray célébrait sa fête le 13 novembre, aussi bien que l'abbaye de Saint-Cyprien de Poitiers, à laquelle appartenait cette église (Luziacum) depuis une charte de 1098 environ, confirmée par saint Pierre II, évêque de Poitiers. « On ne sait rien de sainte Fercincte, sinon qu'elle garda sa virginité dans une vie de solitude et de pénitence, et qu'elle fut martyrisée au VI[e] siècle ; mais il est plus probable que ce ne fut qu'au VII[e], car il serait étonnant qu'au siècle précédent Grégoire de Tours n'en eût rien dit. Frottier, évêque de Poitiers, restaurant en 936 le monastère de Saint-Cyprien, lui donna la terre de Lyray (aujourd'hui Luray), que sa mère Bertrade lui avait vendue en 914. A cette dernière date, il n'y avait encore en ce lieu qu'une chapelle de Notre-Dame. Dans la donation de 936, il s'agit déjà d'une église, *ecclesia in honorem sanctæ Fercinctæ dicata*. L'église revint plus tard au vocable de Notre-Dame. D'après le Père Labbe, on ne possédait plus dans l'église reconstruite (1657) qu'un autel de sainte Fercincte et sa châsse privée de reliques. » (Note de M. l'abbé Auber.)

7° — AUTEL DE LA CHAPELLE DU CROISILLON NORD.

Hoc altare consecratum est in honorem S. Michaelis et IX Angelorum ordines et mon. Goffred. — « Cet autel a été consacré en l'honneur de S. Michel

et des neuf chœurs des anges et de mon. Goffred. »

J'ai donné cette inscription d'après dom Estiennot : cet autel ayant été détruit il y a un certain nombre d'années, parce qu'il gênait (!) l'installation provisoire d'une sacristie, dans ce croisillon nord.

J'ai trouvé parmi les décombres jetés dans l'escalier de la crypte de saint Marin, un fragment de cet autel, sur lequel on lit cette inscription : *Consecratum*. Je l'ai placé à l'entrée de cette crypte, croyant alors qu'il était un fragment de son autel. A l'angle rentrant du même croisillon, le long de la muraille orientale du transsept, entre le mur nord et l'abside, il y a un tombeau de pierre de forme trapézoïde. Sur le côté plat, à l'*intérieur*, on lit l'inscription suivante tracée en creux :

Hic requiescit Odo Abbas.

Je regrette de ne pouvoir ajouter à ces inscriptions des autels de notre église une inscription placée autrefois dans la chapelle des Rozets (du Rosaire) (1) de l'église paroissiale de Saint-Savin. Elle constatait deux faits : d'abord l'établissement de la confrérie du Saint-Rosaire dans notre paroisse depuis plus de deux cents ans ; puis la fondation d'une école *gratuite* de

(1) Cette chapelle dite des Rozets avait une grande importance. Son chapelain était le maître d'école de cette classe *gratuite* de garçons dont nous venons de parler : il avait, appartenant à son titre et en vertu de cette fondation, une maison rue de la Motte, aujourd'hui rue de Prades, une métairie aux Genèbres, paroisse d'Antigny ; et entre autres revenus, une rente annuelle de 68 livres quinze sols, payée par le clergé de France. C'est un abbé Moreau qui en a été le dernier chapelain. La maison et la métairie ont été vendues à deux berg. . d'Antigny, le 18 avril 1791. — (G. 2, L. 37, n. 179. — Archives de la Préf.)

garçons à Saint-Savin, non pas comme aujourd'hui aux frais des contribuables, mais par la générosité de la charité chrétienne, alors dans l'exercice de toute sa liberté. Je me bornerai à donner ici le commencement des lettres patentes confirmatives de cette fondation, à cause des personnages qui s'y trouvent désignés :

Lettres patentes confirmatives de la fondation d'une messe et d'un maître d'école dans la ville de Saint-Savin.

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de « Navarre.

« Notre amé et féal conseiller en nos conseils, maître « Antoine Gui nous a fait remontrer que pour la gloire « de Dieu et à la mémoire de feu René Vincent, sieur de « Coulebré, originaire du pays de Poitou, de la ville de « Saint-Savin, et de Marguerite Osméri, sa femme, père « et mère de Catherine Vincent, femme du dit sieur « Gui, aurait conjointement avec elle fondé au profit « de la cure..... par contrat du 23 mars 1652... et « donné, légué à toujours au prêtre qui sera par le dit « Gui et ses successeurs nommé, etc.... lequel sera « tenu d'enseigner à lire et à écrire *gratuitement* aux « enfants des pauvres habitants de ladite ville et fau- « bourgs de Saint-Savin (1).

« Donné à Versailles, au mois de mars 1672... » — Signé : « Louis ».

(1) Ce prêtre était aussi tenu à dire une messe basse, par chacun des dimanches et jours de fête de l'année, en la chapelle dite

Enfin, j'oserai terminer toutes ces inscriptions par celle que Mgr Barbier de Montault a eu l'obligeance de composer pour moi et d'écrire en caractères du XI[e] siècle, mais à cette condition que je la placerais dans mon église.

Il a même, à ce sujet, inséré ce passage dans un article sur l'église de Saint-Savin, publié dans le *Courrier de la Vienne* du 7 août 1879 :

« Une seule chose manque à cet ensemble (de restaurations). Je la mentionne volontiers, car il s'agit, une fois de plus, de faire appliquer l'idée romaine : c'est une inscription rédigée en bonne forme, non seulement indiquant les travaux exécutés et les dates de restauration, mais encore désignant par son nom et ses titres le vénérable doyen qui a su concevoir un tel plan et le réaliser.... » J'ai refusé jusqu'à aujourd'hui, et j'ai eu tort comme *archéologue* ; car, si nos anciens en avaient fait autant, leur modestie nous eût privé de documents précieux. Je le répète donc pour la seconde fois (*1*). Voici cette inscription ; on la trouvera dans cette notice, si plus tard on veut la mettre ailleurs.

des Rozets de ladite église de Saint-Savin, pour le salut de leurs âmes et de celles desdits sieur et dame Vincent, de leurs aïeuls et parents. — Archives de la Préf. layette b. b., case 3, n. 1. Voir aussi la déclaration que donne Jean-Louis Moreau, prêtre, chapelain de la chapelle des Rozets, desservie dans l'église paroissiale de Notre-Dame de Saint-Savin, de tous les biens dépendants du bénéfice dont il est titulaire, pour se conformer au décret de nos seigneurs les députés composant l'assemblée nationale, porté le 13 novembre 1789, et aux lettres patentes du roi, données le 18 du même mois, qui en ordonnent l'exécution dans le royaume. C'était pour les voler.

(1) Voir mon ouvrage, *Un Curé de Poitiers*.

R. D. AMATUS. PETRUS. LEBRUN.
HUJUSCE. S.-SAVINI. ECCLESIÆ. PAROCHUS.
NECNON. EJUSDEM. NOMINIS. CHRISTIANITATIS. DECANUS.
CANONICUS. HONORARIUS.
UT. OMNIA. JUXTA. MODUM. ANTIQUUM.
RESTITUERET.
SPONTE. SUA. AERE. A. FIDELIBUS. CONLATO.
AB. ANNO. DNI. M. DCCC. LXI.
FERE. VI. LUSTRIS. ELAPSIS.
ARAM. PRINCIPEM. EREXIT.
CRYPTAM. MEDIANAM. DUPLICI. APTIORIQ.
SCALA. AUXIT.
ALTERAM. S. MARINI. DIU. NEGLECTAM. APERUIT.
ARAS. MINORES. STABILIVIT. ORNAVIT.
DENIQUE. PIETATI. PROVIDENS.
ET. SIMUL. AEDEM. SACRAM. COMPLENS.
STATIONES. VIÆ. CRUCIS.
AD. MOMUMENTI. FORMAM. MAGNIFICE. EXTRUXIT.
QUOD. DEI. HONORI. SIT. IN. AEVUM.
ET. LAUDI. PASTORIS. VIGILANTISS.

IV. — FONDATIONS DE MONASTÈRES PAR LES RELIGIEUX DE SAINT-SAVIN.

Cette nouvelle plante, dit un auteur, se développa avec tant de rapidité, qu'elle ne tarda pas à répandre ses branches de tous côtés, pour se provigner en d'autres monastères. Nous lisons que l'an quinzième de Louis le Débonnaire comme empereur, et le quatorzième du règne de son fils, roi d'Aquitaine, il y avait un illustre personnage nommé Vuifridus, comte de Berry, aussi recommandable par sa piété que par sa

noblesse, qui, après avoir pesé à la balance d'un jugement rassis la vanité des choses de ce monde, et compris que les richesses ne méritent le nom de biens qu'autant qu'elles sont le moyen d'acquérir celui qui ne finit jamais, résolut d'employer une partie de sa fortune, qui était considérable, à promouvoir le culte de celui qui les lui avait données, dans la fondation d'une église. Ayant donc communiqué son dessein à Oda, son épouse, femme d'une vertu éclatante, il la trouva toute disposée à le seconder. Alors ils résolurent tous les deux de consacrer une de leurs maisons, qui s'appelait Strad, à la fondation d'une église, et à la doter de revenus suffisants pour y entretenir un certain nombre de prêtres. La chose ainsi décidée ne tarda pas à se voir suivie de son effet : l'église bâtie en toute diligence fut dédiée à la Sainte Vierge et à tous les Saints ; et enfin, par un acte authentique, ils lui léguèrent tous les domaines et la seigneurie qu'ils possédaient aux environs de ce lieu. Pépin en 830 confirma cette donation. Le grand bonheur de Vuifridus et de son épouse était dans la suite de visiter cette fondation, et d'embellir ces lieux consacrés par leur générosité, de sorte qu'en peu de temps la dévotion s'y accrut tellement que cette abbaye devint bientôt la plus considérable de la province (1).

Mais les choses n'en demeurèrent pas là ; une autre vision fit comprendre aux généreux bienfaiteurs que Dieu demandait quelque chose de plus de leur part. Un jour,

(1) (Ex anonymo scriptore, extrait du manuscrit de dom Estiennot, n. 20.) Vita Ludovici pii imperatoris. — Multa ab eo sunt in Aquitania ejus ditione reparata, imo constructa cœnobia ; sed præcipua hæc sunt : monasterium Sancti Filiberti... monasterium *Sancti Savini*, monasterium nobiliacense, monasterium *puellare sanctæ Radegundis*... quibus decoratur Aquitaniæ regnum.

un homme qu'ils avaient commis à la garde d'un haras, à une lieue de là, sur les bords de la rivière d'Indre, remarqua un matin que le brouillard qui s'élevait sur la rivière s'était condensé et formait non loin une sorte d'église. La chose lui ayant paru extraordinaire, il en fit part à Oda, qui remarqua aussi le même phénomène dans les jours suivants ; alors plus de doute pour elle, elle crut remarquer à ce signe la volonté de Dieu ; et la chose ayant été communiquée à son mari, de concert encore ils construisirent une vaste église, la dédièrent au Sauveur, à la Sainte Vierge et aux Apôtres, et l'enrichirent de précieuses reliques, dont ils résolurent de confier la garde et le soin à des religieux. Or, parmi les monastères déjà existants, le choix n'était pas difficile à faire. Saint-Savin, depuis quelque temps, était devenu comme un séminaire où l'on venait de toutes parts chercher des personnes capables de peupler dignement les nouveaux monastères ; ce fut donc là que s'adressèrent les illustres bienfaiteurs. Saint Benoît d'Aniane alla lui-même faire cette fondation ; et le choix des religieux destinés à la colonie avait été si bien fait, que les donateurs, ne cessant d'admirer le bon ordre et la sainteté qui régnaient dans ce monastère, ne tardèrent pas à y faire encore de nouvelles largesses, en leur cédant plusieurs domaines qu'ils possédaient dans les environs de Bourges, ce que confirma le roi Pépin en 838. Ils continuèrent ainsi, le reste de leur vie, à les combler de bienfaits, ne leur demandant pour toute récompense qu'une toute petite place, après leur mort, à l'entrée de l'église de N.-D ; mais les bons religieux de Saint-Savin, qui avaient d'abord respecté leurs dernières volontés, eurent trop de reconnaissance pour les y laisser toujours ; c'est pourquoi ils les

en retirèrent quelque temps après, pour les placer aux deux côtés du maître-autel, comme en un lieu plus convenable à leurs mérites.

En 844, Charles le Chauve, sur la prière de l'abbé Dodon, confirma tout ce qu'avaient fait ses prédécesseurs. et ce dernier, ayant tout mis en bon ordre, retourna à son monastère de Saint-Savin, après avoir institué le moine Ménard pour lui succéder comme abbé, lequel sut faire revivre dans le fils les vertus du père ; de telle sorte que l'empereur, informé de tout le bien qui se faisait, lui donna encore le monastère de Saint-Pierre le-Vif.

Le même abbé demanda permission à Sa Majesté de lever les reliques de saint Genouil qui étaient gardées indécemment dans un lieu non éloigné de là, et les transporta dans son monastère, avec toute la solennité que méritait une telle cérémonie. Plusieurs miracles eurent lieu à cette occasion. Toutefois les religieux ne furent pas longtemps en paix dans leur nouveau monastère, car la persécution des Normands ayant éclaté en Berry, ils furent obligés de se retirer avec ce qu'ils avaient de plus précieux dans le monastère de Saint-Pierre-le-Moutier ; mais sitôt que les barbares eurent quitté le pays et que la paix fut revenue après leur départ, l'abbé revint en son monastère avec ses religieux. Pendant le trajet, dit l'auteur de la Vie de saint Genouil (1), beaucoup de miracles éclatèrent ; ce qui augmenta encore la vénération des peuples pour ces précieuses dépouilles, et donna à croire aux religieux qu'ils accomplissaient l'œuvre de Dieu.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'époque de la

(1) Biblioth. de Fleury en François Duchêne, tom III, etc...

fondation de cette abbaye ou sur la translation des reliques de saint Cyprien ; toutefois le sentiment vraisemblable, d'après le plus grand nombre des auteurs, nous dit que ce fut Pépin, roi d'Aquitaine, qui fit cette fondation en 836, et dota ce monastère des reliques de saint Cyprien, qui reposaient à Saint-Savin avec celles de son frère. Ce sont les termes d'un sermon composé en l'honneur de ce saint. qu'on avait extrait d'un vieux légendaire, et qu'on lisait en ce monastère le jour de sa tête. Mais en même temps que l'abbaye de Saint-Savin se dessaisit de ces précieuses reliques, elle envoya des religieux pour en avoir soin et pour y célébrer l'office divin. Toutefois la petite colonie de Saint-Cyprien ne demeura pas longtemps en paix à Poitiers : les Normands, fondant encore sur ces contrées, comme une troupe de barbares, s'en emparèrent et y mirent tout à feu et à sang ; de sorte qu'il n'est plus question de cette abbaye jusqu'à Frotaire II, qui en 919 la répara et l'agrandit, en l'enrichissant de nouveau des reliques de saint Cyprien, que les premiers religieux, lors de la guerre des Normands, avaient données à garder au Chapitre de Saint-Pierre de Poitiers.

V. — TRANSLATION DES RELIQUES DE DIFFÉRENTS MONASTÈRE A SAINT-SAVIN.

A mesure que les Normands avançaient, tout fuyait à leur approche, pour chercher un lieu plus sûr, parce qu'on connaissait leur cruauté, ayant l'habitude de mettre tout à feu et à sang, de détruire les églises et de profaner les choses sacrées, renversant les autels, brûlant les reliques des saints. Aussi quiconque possédait

de ces dépôts sacrés s'empressait-il, à leur approche, d'aviser un lieu de sûreté, où il n'y aurait rien à craindre de leur férocité et de leur impiété sacrilège. De là la raison pour laquelle nous voyons apparaître à Saint-Savin le corps de saint Maixent, de saint Romard, de saint Florent, de saint Maur, de Glanfeuille... lés religieux qui les avaient sous leur garde, pensant que Saint-Savin était défendu par une bonne forteresse, ils n'auraient rien à craindre des attaques de l'ennemi. Tous ces précieux trésors n'y demeurèrent pas longtemps ; car le danger devenait plus pressant, et l'ennemi avançant toujours, tous les religieux étrangers prirent le parti de fuir de Saint-Savin : ceux de Saint-Maur, avec le corps de leur Patron, se retirèrent à Bourges ; ceux de Saint-Savin en firent autant, et y demeurèrent à peu près l'espace de trente ans, c'est-à-dire jusqu'en 882, époque à laquelle on jugea opportun de revenir à Saint-Savin. Mais ce ne fut pas pour y demeurer longtemps en repos ; car l'an 903 les Normands recommencèrent encore leurs courses avec autant de violence que la première fois ; ce qui obligea les religieux de Saint-Savin d'enterrer cette fois les reliques de leur saint Patron avec les autres corps saints qui se trouvaient dans le monastère, dans quelque lieu secret, où ils demeurèrent ainsi jusqu'au temps de l'abbé Gombaud, environ vers l'an mil vingt-trois.

VI. — FONDATION DE MONASTÈRES PAR LES RELIGIEUX DE SAINT-SAVIN, APRÈS L'INVASION DES NORMANDS.

La première fondation que fit Saint-Savin, après le ravage des Normands, fut celle de Saint-Martial de

Limoges en 848, sous l'abbé Abbon, alors que l'empereur Charles le Chauve se trouvait à Limoges en compagnie de tous les seigneurs du royaume réunis en cette ville pour apaiser les troubles fomentés par les Gascons et autres peuples qui tenaient pour ses neveux, Charles et Pépin. Aymard, abbé de Saint-Martial, vint se jeter aux pieds du monarque avec tout son Chapitre, pour lui demander la permission de prendre l'habit monastique et de suivre la règle de saint Benoît, ce que lui accorda volontiers Charles ; et aussitôt Dodon, abbé de Saint-Savin, reçut l'ordre de prendre possession du Chapitre. Il y vint donc avec joie, emmenant avec lui les plus fervents de ses religieux, donna l'habit aux chanoines, établit la régularité dans ce monastère ; et après avoir tout mis sur un bon pied, il revint, après trois ans d'absence, à Saint-Savin, qu'il avait laissé en partant entre les mains de son Prieur Abbon. Il l'envoya à sa place comme abbé pour gouverner Saint-Martial, suivant que nous le trouvons dans l'historien Aymard, moine dudit Saint-Martial.

Ce fut vers le même temps que, de concert avec Abbon, alors abbé de Saint-Martial, Dodon fonda ou du moins répara le monastère de Beauvais en Périgord, et y transporta les reliques de saint Justinien, dont il est fait mention dans un calendrier manuscrit de Chésal-Benoît, au 16e jour de juillet.

Avec le secours du même Abbon, Dodon bâtit également le monastère de Retense, où il mit des reliques de saint Celse, et engagea Raymond, comte de Limoges, à réparer celui de Ruffec, sur le bord de la Creuse, où il envoya des religieux qu'il tira à cet effet de Saint-Savin, et auxquels il donna le corps de saint Alpinien, disciple et compagnon de saint Martial.

L'abbé Dodon vivait encore lorsque Badilon, comte du Palais, et dont il a déjà été parlé dans cette histoire, demanda aussi à Charles le Chauve des moines pour réformer l'abbaye de Saint-Martin d'Autun. L'Empereur et la reine entrèrent facilement dans ses vues, et demandèrent encore à cet effet une colonie de moines à Dodon, qui envoya dix-huit religieux, avec Hugues de Poitiers à leur tête. Trois autres seulement d'entre eux sont venus à notre connaissance : ce sont Jean, Odon et Bernon. Ce dernier passa dans la suite de Saint-Martin d'Autun à la Baume, dans la Franche-Comté, pour la réformer, et de là à Gigny, et enfin vers l'an 910 il jeta les fondements du célèbre monastère de Cluny, par le conseil de saint Hugues, qui, après avoir gouverné selon l'esprit de Dieu le monastère de Saint-Martin d'Autun, était revenu à Saint-Savin. Son tombeau s'y voyait encore il y a quelques années, avec cette inscription : *Hic jacet Hugo reparator Cluny*; pour dire que c'était par ses soins que s'était développé ce monastère. Toutefois, quoiqu'il soit regardé comme un saint, il faut cependant bien prendre garde de le confondre avec le grand saint Hugues de Cluny, qui en fut le vrai restaurateur.

La fondation de Cluny se fit, comme nous l'avons dit plus haut, vers 910 par Bernon et saint Odon, sur les terres de Guillaume, comte d'Auvergne. Cluny doit donc être regardé comme fille de Saint-Savin, puisque ce monastère, qui a joué dans la suite un si grand rôle, a été fondé par des moines de Saint-Savin : d'où la gloire de la fille doit nécessairement rejaillir sur la mère ; et conséquemment on peut, sans crainte de se tromper, avancer que tout le grand bien qui s'est opéré au moyen âge par Cluny, part nécessairement de Saint-Savin.

L'abbaye de Tulle ayant été ravagée et les revenus dissipés, Raoul, roi de France, chargea le comte Aymard de la faire rebâtir et d'y faire revivre la règle de saint Benoît ; pour cela il demanda des religieux à l'abbé de Saint-Savin, qui lui en envoya un nombre suffisant, sous la conduite d'Odon, le même qui fut abbé de Saint-Savin et le second de Cluny. Ce saint religieux, qui s'était déjà fait remarquer par une grande piété, gouvernait si saintement cette nouvelle maison de Tulle que ses bons religieux firent en peu de temps l'admiration de tout le pays ; de sorte qu'on venait de tous côtés leur présenter des monastères à réformer.

Ainsi saint Gérard, comte d'Aurillac, ayant fondé une riche abbaye dans Aurillac même, après avoir essayé d'autres religieux, fut également obligé d'avoir recours à la réforme de Saint-Savin. Saint Odon fut encore chargé de cette nouvelle fondation, et il y jeta de tels fondements de sainteté et de doctrine, que ce monastère d'Aurillac passa dans la suite pour l'un des plus illustres du royaume. C'est là que les princes et les rois vinrent plus tard prendre des sujets pour établir un pareil ordre en d'autres endroits.

Le monastère de Sarlat, fondé depuis un certain temps, était tombé dans une telle décadence que Bernard, comte de Périgord, s'était emparé de tous ses revenus et en jouissait comme de son patrimoine ; mais ayant appris les réformes d'Aurillac et de Tulle, il voulut rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, et la réforme fut encore établie sur les antiques ruines de l'ancienne observance.

En ce temps, Turpin d'Aubusson, évêque de Limoges (vers 920), qui est regardé comme un saint, répara également l'ancien monastère de Saint-Augustin de

cette ville, le dota richement, et y appela aussi l'observance de Saint-Savin.

Autres fondations à Saint-Cyprien de Poitiers pour la seconde fois ; à Jumièges, à la prière de Guillaume Longue-Epée.

Il ne faut pas oublier non plus Fleury-sur-Loire, où saint Odon alla établir lui-même la réforme ; le Bourg-Dieu, près de Châteauroux, et Massay, rétablis par Saint-Savin, et que saint Bernon, alors abbé de Cluny, recommande dans son testament à son cher successeur saint Odon.

La fameuse abbaye de Saint-Cybard d'Angoulême demanda aussi des religieux de Saint-Savin, qu'on lui accorda pour sa réforme.

Environ l'an 1023, Gombaud, qui gouvernait le monastère de Saint-Savin, ayant été appelé par Guillaume IV, pour rétablir la réforme à Charroux, se déchargea du soin de son abbaye sur son Prieur Odon, qui s'acquitta parfaitement de sa charge et sut maintenir dans cette maison l'esprit de saint Benoît. Ce fut sous son gouvernement qu'Adelmodie, épouse de ce Guillaume IV, ayant donné à Saint-Savin une grosse somme d'argent, on songea alors à rebâtir l'église telle que nous la voyons et l'admirons aujourd'hui. Ce fut pendant ces nouvelles reconstructions que l'on retrouva les précieuses reliques que l'on avait cachées lors de l'invasion des Normands, et dont on fit ensuite la translation.

Odon resta à la tête du monastère de Saint-Savin jusqu'en 1050 environ ; mais le relâchement s'introduisit sous l'abbé qui le remplaça ; et c'est pour y remédier que la communauté, après sa mort, fit venir, comme abbé, Gervais, moine de Saint-Cyprien, qui s'associa, pour le gouvernement de l'abbaye, saint

Bernard de Tyron, moine aussi de Saint-Cyprien. Toutefois le bon accord ne dura pas longtemps. Gervais ayant voulu avoir recours à des voies simoniaques, Bernard s'opposa à ses entreprises, ce qui l'engagea à rentrer à Saint-Cyprien. Plus tard il fut chargé de recueillir les aumônes pour la Terre-Sainte, mais ayant voulu les porter lui-même, il mourut dans le trajet. Bernard en ayant averti la communauté par suite d'une révélation, tous, d'une commune voix, voulurent le choisir pour Abbé ; mais Dieu, qui avait sur lui d'autres vues, lui inspira de fuir. Après plusieurs années passées dans la solitude et dans les exercices de la pénitence, il fut élu abbé de Saint-Cyprien, pour peu de temps ; car il se retira, vers l'an 1101, dans le Perche, où il fonda l'Abbaye de Tyron, et rendit de très grands services à l'Eglise, surtout pour la réforme du clergé, comme nous le voyons dans sa Vie écrite par l'un de ses disciples.

VII. — Donations faites a saint-savin.

Parmi les bienfaiteurs de cette abbaye, nous devons signaler tout d'abord Charlemagne, Louis le Débonnaire, le comte Badilon lui-même qui, à la vue des prodiges opérés par les reliques des saints martyrs Savin et Cyprien, abandonna généreusement aux religieux bénédictins tout le patrimoine qu'il possédait dans le pays de *Cerisier*.

Plus tard nous voyons également la comtesse, épouse de Guillaume IV, donner de quoi bâtir cette belle basilique, qui fait encore aujourd'hui l'admiration de tous ceux qui la visitent. En 1250, le comte Ildefonse, ou

Alphonse IV, fils de Louis VIII et frère de saint Louis, donne à cette abbaye de Saint-Savin sa seigneurie de Millet, avec toutes ses dépendances, qui s'étendaient dans neuf paroisses circonvoisines, à savoir : Jouhé, Haims, Journet, Concise, Saint-Martial de Montmorillon, Lathus, Saugé, Plaisance, Rossac. Toutefois ces donations ont été bien démembrées depuis par la mauvaise volonté des abbés, les malheurs des guerres et les usurpations des voisins.

Ce fut encore vers le même temps que la dame de Toyray donna à Saint-Savin la terre et seigneurie de Toyray, qui est un membre très considérable de l'abbaye, et qui s'étendait dans les paroisses du Mont-Saint-Savin, de la Bussière, de la Puye et de Paisay. Voici à quelle occasion : une bête féroce ayant tué dans la forêt de Toyray ses deux enfants, alors se voyant sans héritiers, elle résolut de donner tous ses biens aux religieux ses voisins. En mémoire de cette donation, on bâtit sur cette terre une chapelle qui a été abandonnée depuis par la négligence des abbés, mais dont les débris existent encore sur la commune de Paisay (1).

Après sa mort, la dame de Toyray fut enterrée à la porte de l'église de Saint-Savin, sous le vestibule, sans doute par un sentiment d'humilité, afin d'être foulée aux pieds de ceux qui entraient et qui sortaient. Ajoutons aussi qu'à cette époque on n'enterrait personne dans l'église, parce qu'on la regardait comme remplie de corps saints. Les moines et même les abbés

(1) Les anciens que j'ai connus en arrivant à Saint-Savin croyaient encore que le dragon de l'Apocalypse peint dans les fresques du vestibule de l'église était la représentation de la bête qui avait dévoré les enfants de la dame Toyray.

n'étaient pas plus privilégiés que les laïques : on les enterrait dans le cloître.

Chaque année, par reconnaissance, les religieux étaient tenus à quatre services pendant le Carême, l'un pour les rois fondateurs, l'autre pour le comte Ildefonse, le troisième pour Adelmodie, comtesse du Poitou, et le quatrième pour la dame de Toyray.

Jacques Loubes, dernier abbé régulier, qui avait encore les titres et les chartes de la maison, déclare en 1537, dans l'hommage qu'il rendit au roi, que l'abbaye de Saint-Savin est de fondation royale, et qu'il la tient en franche aumône des rois de France, à la charge d'une messe chaque jour de l'année, qui est la *conventuelle*, et deux à chaque changement de roi, savoir : une de défunts pour le roi mort, et l'autre *de Spiritu sancto* pour celui qui le remplace. Il ajoute de plus que chaque année ce monastère est obligé de faire un service anniversaire pour le comte Ildefonse, son insigne bienfaiteur, et de nourrir ce jour-là vingt-cinq pauvres, qui seront tenus de prier Dieu pour le salut de l'âme du susdit comte. En l'année 1250, les religieux de Saint-Savin, par l'entremise sans doute du comte, obtinrent du Pape une bulle par laquelle il leur donna les *novates* (ou *novales*) dans l'étendue des paroisses dans lesquelles les anciennes dîmes leur appartenaient.

Enfin, en 1322, échange, entre l'évêque de Poitiers et l'abbé de Saint-Savin, de la terre de Villemort qui était fief mouvant de l'abbaye, contre Bourcavier, fief mouvant de l'évêché de Poitiers.

VIII. — L'HISTOIRE DE L'ABBAYE A L'ÉPOQUE DE LA GUERRE DES ANGLAIS, DE LA LIGUE, ET DES ABBÉS COMMENDATAIRES.

Il n'y a plus rien désormais de bien remarquable dans les fastes de son histoire. A cette époque (1), les Anglais, qui exerçaient de grands ravages en France, furent reçus dans cette abbaye par Jancelinus, alors abbé; mais un simple religieux, usant d'une trahison bien légitime, y introduisit les Français, qui massacrèrent tous les Anglais. L'année suivante, le prince de Galles la reprit et mit à son tour tout à feu et à sang.

Dans les siècles suivants, ce ne sont que des aliénations et usurpations favorisées par les abbés et les religieux; et c'est particulièrement la noblesse des environs qui s'enrichit à leurs dépens; surtout la maison de Nalliers, qui fut imitée par les seigneurs d'Ingrande, de la Grand'Maison, de la Roche-Belusson, de Beauregard, de Villemort, des Pruniers, de la Contour, de Pindray, de Boismorand, de Champagne. Les sieurs de Coignac (près Mont-Saint-Savin), du Poirier, de Foussac, d'Haims, de Monthoiron, des Clerbaudières, Orillard de Châtellerault, ne le cédèrent en rien non plus aux premiers; ils prirent tout ce qu'ils purent de cette maison et s'établirent sur ses ruines. Pour comble de malheur, les Huguenots passèrent aussi par là et laissèrent d'affreuses traces de leur passage.

En 1568, le comte de Choisy et Beauvoisin, s'étant saisis de l'abbaye sans beaucoup de résistance, firent de ce sanctuaire un lieu de désolation. Ils pillèrent tout ce qu'ils purent; ils mirent le feu à l'église, à la charpente du clocher et aux stalles du chœur qui étaient

(1) XIVe siècle, — 1370.

magnifiques ; les grandes, les petites orgues eurent le même sort. L'image de Notre-Dame, qui était vénérée d'une manière toute particulière, avec le chef de saint Savin, et qu'on appelait *Notre-Dame des enfants*, fut jetée dans un grand trou de la rivière, sous la chute du moulin. Plus tard on essaya de la retirer, mais on ne put y réussir (1).

Dans ce même pillage, le comte de Choisy se saisit de tous les titres et papiers de l'abbaye, en fit brûler une partie et emporta le reste à Nalliers.

En 1574, sous Henri III, les Huguenots revinrent encore à Saint-Savin ; mais le duc de Montpensier, avec une armée de dix mille hommes, les poursuivit, pilla à son tour l'abbaye et passa tout par le fil de l'épée. La Ligue y passa également et y exerça aussi ses ravages.

Un capitaine, nommé Taillefer, tint garnison en cette abbaye jusqu'en 1585 ; mais les gens de la Ligue, appliquant un pétard au côté de l'église qui regarde sur le jardin de Saint-Marin, dans le coin joignant la chapelle de la croisée (du croisillon nord), y pratiquèrent une large ouverture qui n'a été bouchée depuis qu'avec de la terre, se rendirent maîtres de l'abbaye, et y firent un grand butin (2).

(1) Le souvenir de cette profanation se trouve encore aujourd'hui, 1887, dans la mémoire des anciens.

(2) (Recueil de dom Fonteneau, nº 8 Le 23 mai 1562), les Huguenots ont mis bas les images de l'église de Notre-Dame de Saint-Savin, pillé et saccagé ladite église, et au même temps ont aussi saccagé les églises de Saint-Germain, Nalliers, du Mont-Saint-Savin et de la Bussière, et le 14 juin de la même année, ils ont brûlé une chapelle dédiée à saint Eutrope, au Rochengeuil, faubourg de Saint-Savin.

Lesdits Huguenots ont commencé à prêcher dans l'église de Notre-Dame de Saint-Savin, le dernier jour de mai 1562, par le

A quelque temps de là, après plusieurs autres vicissitudes, le sieur de Champagne, capitaine sous les ordres du vicomte de la Guierche, gouverneur de Poitou, ayant reçu l'ordre de détruire seulement la forteresse de Saint-Savin, outrepassa tellement cette commission qu'il fit mettre par terre tout le monastère, sans épargner ni le cloître, ni le chapitre, ni le dortoir, ni le réfectoire, ni la cuisine, ni les logis des officiers particuliers, ni les chambres des hôtes. On prétend même que son impiété le porta jusqu'à vouloir faire sauter le clocher que les Huguenots avaient épargné, car les religieux de la Congrégation de Saint-Maur faisant réparer ledit clocher, en 1664, pour faire disparaître les dommages que le feu et les injures du temps y avaient occasionnés, découvrirent un conduit pratiqué sous ce clocher, dans lequel dix hommes pouvaient se tourner facilement. Les religieux, après ce renversement total du monastère, furent obligés de se bâtir eux-mêmes des chaumières parmi ces masures et ces débris.

En 1611, le sieur Descard, qui avait l'abbaye en commande, s'en démit en faveur de Vautrou, abbé

ministre nommé la Pouge, qui y fit aussi le mariage du nommé Georges Guillemot.

Henri de Valois, frère du roi, a logé à Saint-Savin le 3 février 1569. Il fut depuis couronné roi en 1574, régna jusqu'en 1589, et fut tué d'un coup de couteau par Jacques Clément, Jacobin.

(Dans les archives de la Préfecture de Poitiers.) Procès-verbal au sujet d'un prêche de protestants dans une maison dépendante de l'abbaye, 20 septembre 1643 (liasse 2).

Ordonnance du présidial de Poitiers, faisant défense de tenir le prêche à la Jarrie, dans la mouvance de l'abbaye. 1657, 7 janvier (liasse 3), enfin les quelques prosélytes qu'ils avaient faits ont abjuré promptement, aux pieds de Jean Villatel, prieur de Saint-Savin, avec une formule où toutes les erreurs de la secte se trouvent parfaitement résumées.

confidentiaire; mais en réalité pour le baron Desfrancs, sieur de Neu..., à qui il fit épouser sa fille naturelle. Cet homme qui, avec un beau nom, n'avait pas d'autres biens, vint se fixer dès l'année même dans cette abbaye avec tous ses bâtards et ses entretenues; alors nouvelles concussions, dont durent étrangement souffrir les religieux et les vassaux (1).

On se plaignit fortement, et le roi fit lancer un arrêt de prise de corps contre le sieur Desfrancs, qui, pour se soustraire aux poursuites, se retira sur les voûtes de l'église, et y bâtit une sorte de cheminée qu'on y voyait naguère, et même qu'on y voit encore aujourd'hui. Il y fit aussi rompre la voûte du côté du clocher, à l'entrée du degré, pour faire une espèce de chausse-trape ou pont-levis, afin d'éviter les mains des prévôts qui le cherchaient. Ce fut là qu'accoucha la fille d'un procureur, enlevée et séduite par ledit Desfrancs, sous promesse de mariage, et que naquit alors Charles de Neu... dit de Lé..., qui depuis fut Abbé. Pour être plus en sûreté, il avait fait murer la grande porte de l'église, aussi bien que les deux par lesquelles on entrait dans le monastère, n'ayant laissé rien d'ouvert que la moitié de celle du cloître. Il y avait aussi une petite porte du côté de la rivière, par laquelle ledit Desfrancs se donnait du large sans passer par la ville, de peur d'être arrêté.

Enfin les choses allèrent si loin que le marquis Des-

(1) Madame de Tur... épouse du baron Desfrancs, se mettait aussi de la partie : un jour qu'elle conduisait une bande d'hommes armés, pour vendanger de force la vigne du sieur Chasseloup, notaire à Saint-Savin, elle leur disait, chemin faisant : *qu'elle voulait que le diable mangeât son corps, si ledit Chasseloup buvait le vin de sa vigne.* (Archives de la Préf.)

fiat le fit poursuivre rigoureusement ; que le prévôt de l'Ile-de-France se transporta sur les lieux pour faire exécuter les décrets. Desfrancs se retrancha dans la tour du Chantre avec les siens, où il demeura pendant plus de huit mois. Alors, pressé de près, il se démit en faveur de son fils naturel, Charles de Neu..., qui avait alors douze ans, et s'en alla à Paris pour plaider sa cause. L'heureux succès qui en résulta pour lui ne fit que l'enfler davantage ; aussi, loin de mettre un terme à ses cruautés et à ses exactions, au contraire il les exerça plus nombreuses et plus intolérables.

S'étant assuré du titre d'abbé pour son second fils Bénigne qui n'avait pas encore douze ans, et par la démission de Charles, il déclara ouvertement la guerre aux habitants de Saint-Savin, et leur fit souffrir toutes sortes de mauvais traitements, jusqu'à ce qu'enfin la justice eût son tour. Malgré ses coupe-jarrets qui le gardaient jour et nuit, on s'empara de sa personne, dans la maison de Saint-Cyprien, ancienne maison de campagne des abbés, où s'était autrefois retiré l'abbé Gervais. On le conduisit d'abord à Poitiers, et de là à Paris dans la Bastille, où il mourut (1). Sa femme et ses enfants s'étaient retirés aussi à Saint-Cyprien ; mais force leur fut d'abandonner la place et de se désister de leurs entreprises ; cependant son fils garda encore son titre d'abbé, et il eut pour successeur Monsieur de Clairambault.

Ce fut alors qu'on appela à Saint-Savin la réforme de Saint-Maur. Cinq religieux pris à Noaillé où existait

(1) Voir sur les méfaits du baron Desfrancs (Dom Fonteneau, nº 15) les procès-verbaux de l'enquête faite à Saint-Savin par le grand prévôt de Paris.

déjà cette réforme, furent envoyés à Saint-Savin pour l'opérer. Les réformés eurent à y supporter les tracasseries, les procès et les vexations de l'abbé Laique, qu'on avait dépossédé ; mais enfin la main de Dieu s'appesantit sur lui. Il perdit en 1650 et son bien et son honneur ; dès lors l'œuvre de Dieu put se continuer.

Il ne restait plus dans l'abbaye que cinq des anciens religieux : Philippe Rigommier, prêtre, sacristain et Prieur ; Jacques Bretonneau, prêtre chantre ; Jérôme Jacquet, simple tonsuré, chambrier ; René Chasseloup (1), sous-diacre, aumônier ; Joachim Lhuillier, simple tonsuré, pitancier, tous profès. Quand la réforme de Saint-Maur fut introduite dans le monastère, ils se retirèrent, et on leur fit une pension (2).

IX. BÉNÉFICES QUI DÉPENDAIENT DE L'ABBAYE DE SAINT-SAVIN.

1° *Prieurés qui étaient de pleine collation de l'Abbé.*

Prieurés de Guéret, diocèse de Limoges. Le curé était Prieur; la cure et le prieuré valaient dix mille francs.

(1) Probablement de la famille du Père Fournet, Chasseloup par sa mère, ancien curé de Saint-Pierre de Maillé, dans le canton de Saint-Savin, fondateur de la Congrégation des Sœurs de la Croix de Saint-André, dites de la Puye, et dont présentement, 1887, on poursuit à Rome le procès de béatification. Il y a encore des Chasseloup dans la contrée.

(2) L'histoire de l'abbaye depuis la réforme de Saint-Maur n'offre rien de saillant; elle subit la loi de toutes les choses de ce monde, qui est une loi de décadence, jusqu'à la grande catastrophe de 1789, qui a dispersé ses religieux, a fait des biens de cette riche abbaye ce que l'on sait, et laissé sa splendide basilique en tel état, qu'un de mes prédécesseurs, l'abbé Robert, en

— Lignac, diocèse de Bourges. — Nau-l'Abbé, diocèse de Tours. — Marcillies ou Marcillac, à quatre lieues de Saint-Savin (1). — Béthines, à deux lieues de Saint-Savin. — Jouhet. — Saint Etienne du Blanc (Bourges). — Montmorillon. — Saint-Jacques de Châtellerault. — Béruzai (ou Saint-Hilaire-les-Trois-Moutiers). — Taillebourg (diocèse de Saintes). — Blânsac. — Lussac-les-Châteaux : l'abbé de Marconnai en était le titulaire en 1756. — Saint-Hilaire de Benaizé. — Bezeoux (diocèse de Limoges) dit de Baleine. — Concise, à une lieue de Montmorillon, réuni à la cure.

2° *Les cures.*

Cures de Guéret (diocèse de Limoges). — Lignac (diocèse de Bourges). — Château-Guillaume. — Prissac (diocèse de Bourges). — Lhillées, à quatre ou cinq lieues de Saint-Savin, sur le chemin de Saint-Benoît-du-Sault. — Saint-Hilaire de Brunaize (diocèse de Bourges). — Saint-Etienne du Blanc (diocèse de Bourges). — Béthines. — Jouhet. — Concise. — Antigny. — Saint-Germain. — Nalliers — Ingrandes (diocèse de Poitiers) ; mais dont,

la voyant, voulait demander à son évêque une autre paroisse. (Voir à ce sujet le procès-verbal de la visite de l'église de Saint-Savin, faite par M. de Moussac, vicaire général, le 21 mai 1817.)

(1) Lieu de naissance de Monseigneur Maingré, évêque dans l'Océanie, et mort récemment à l'âge de plus de 80 ans. Nous avons vu à Saint-Savin ce saint vieillard ; il nous a raconté lui-même que l'une des plus grandes jouissances de sa vie, *quando sapiebat ut parvulus*, ç'a été le jour où, encore enfant et monté sur un âne, son père le conduisit à la foire de Saint-Savin, pour voir de près cette flèche, qu'il voyait de loin quotidiennement dans son village.

sur la fin, la nomination avait été perdue. — Concormier (diocèse de Bourges), à une lieue du Blanc. — N.-D. de Saint-Savin. — Saint-Vincent de Mont-Saint-Savin. — Saint Hilaire de Paisay. — Monthoiron. — Saint-Jacques de Châtellerault. — Leigné-les-Bois. — Bougnon. — Menac. — Saint-Savin de Poitiers. — Les Trois-Moutiers. — Saint-Sulpice de Mérigny. — Bourg-Archambault. — La Chapelle-Viviers, à quatre lieues de Saint-Savin. — Plain-Courault, à deux lieues de Saint-Savin, sur le chemin du Blanc. — Lauthier.

Sont tous ces prieurés et cures en la pleine *provision* de l'abbé de Saint-Savin. Cette pièce, dit l'un de nos historiens, a été copiée sur une feuille écrite par les religieux au XVIe siècle, et possédée par eux. Outre ces bénéfices, ils avaient aussi, d'après dom Estiennot, les fiefs suivants :

Fiefs de la seigneurie de Nalliers, où les religieux avaient tout droit de justice, — de Beauchamp, — du Grand-Boismorand, — du Petit-Boismorand, — du Gué de Scieaux, — de Bois-Bouteau, — des Bois-Lasseron, — de Boussac, aux dixmeries de Rinault, — de Courchon, — de Bourcavier, — de Foussac, — d'Haims — de Liniers, — de Salliron, — de Croignalt, — de Boislin. — de la Nantière, — du Portal, — de Berlin.

X. — CALENDRIER SUIVI AUTREFOIS A SAINT-SAVIN DANS LE XVIIIe SIÈCLE, D'APRÈS DOM ESTIENNOT.

Le 7 des ides de janvier, translation de saint Savin.

Le 17 des calendes de février, fête de saint Romard, confesseur.

Le 6 des calendes de février, saint Julien, évêque.

Le 14 des calendes de mars, commémoration de sainte Julienne, vierge.

Nones de mars, saint Satur et ses compagnons, martyrs.

8 des calendes d'avril, Annonciation et Crucifixion de Jésus-Christ.

5 des ides de mai, Invention des reliques de saint Marin.

7 des ides de juillet (11 juillet), fête de saint Savin, martyr.

4 des ides de juillet, saint Cyprien (double).

Item juillet, sainte Sabine ou Savine (en chape).

17 devant les calendes d'octobre, Dédicace de l'église de Saint-Savin.

Item de novembre, saint Prudence.

8 des calendes de décembre (24 novembre), saint Marin, martyr (double).

3 des calendes de janvier, saint Florent, confesseur (double).

XI. — ABBÉS RÉGULIERS DE CETTE ABBAYE.

I. Saint Benoît d'Aniane, vers 800.

II. Dodon ou Odon, vers 820.

III. Arnoul.

IV. Hugues de Poitou.

V. Aymon.

VI. Saint Odon, qui passe de là à Cluny.

VII. Aribert, à qui s'adresse Guillaume IV pour Charroux (1).

(1) Au seigneur Aribert, saint et vénérable abbé, Guillaume par la grâce de Dieu, duc d'Aquitaine, toutes sortes de prospérités.

VIII. Gombaud, 1023.
IX. Odon II.
X. Un inconnu.
XI. Gervais.
XII. Ramnulphe Escobart, 1176.
XIII. Un inconnu.
XIV. Simon, 1320.
XV. Guillaume de la Marche, 1366.
XVI. Hélie du Moutier, 1383.
XVII. Pierre, 1396.
XVIII. Jean d'Alemagne, 1453.
XIX. Florent d'Alemagne (1), 1489, chanoine de la cathédrale, puis Evêque nommé de Poitiers.
XX. Charles Houbbes, 1509.

J'ai déjà demandé pour la seconde fois à votre charité d'envoyer dans le monastère de Charroux (*Karroficum*) quelques-uns de vos religieux les plus fervents, pour l'observance de la règle de saint Benoît, dont la sainte conduite donnerait un bon exemple aux frères de ce lieu, et soulagerait leur abbé dans la conduite de son monastère; mais comme vous n'avez pas encore acquiescé à ma demande, je frapperai maintenant pour la troisième fois à la porte de votre charité, à l'instar de ce solliciteur de l'Évangile priant instamment son ami de lui accorder ce qui lui était nécessaire, sinon par amitié, du moins à cause de son importunité. Je vous prie donc, au nom de la sainte Trinité qui est un seul Dieu, pour que vous m'envoyiez dix Pères de la Congrégation de votre Ordre angélique, vous souvenant enfin de ces paroles de l'Apôtre : Aidez-vous les uns les autres, et c'est ainsi que vous accomplirez la loi du Christ. Portez-vous bien, ainsi que tous les vôtres.

(1) 1. SEPTIMO DECIMOQUE SEPTEMBRIS ET ANNIS
2. MILLE ET QUINGENTIS HIS QUOQUE JUNGE DECEM
3. QUI JUSTE FUERAS FLORENTI ALEMONNICE PRÆSUL
4. PICTONICÆ ELECTUS NOBILIS ECCLESIÆ
5. PRÆPOSITUS SIMUL ET DIVINI PROVIDUS ABBAS
6. SAVINI DURO CLAUDERIS HOC TUMULO
7. TU CLEMENS HUMILIS SOLERS LITISQUE PEREMPTOR
8. PACIFICUS SPECULUM RELIGIONIS ERAS

XXI. Aymeric de Rochechouart, 1550.

XXII. Charles d'Ecart, 1609.

XXIII. Godefroy de Beslin, évêque de Poitiers, 1611 (année de sa mort).

XXIV. Charles de Neuchèse.

XXV. Bénigne de Neuchèse.

En 1645, il y avait un Jacques de Neuchèse évêque de Châlons (1).

DERNIERS CURÉS DE SAINT-SAVIN.

Joseph Aubin, curé de Saint-Savin avant la Révolution, refusa de prêter le serment constitutionnel, partit pour l'exil, et reprit la direction de sa paroisse après le concordat. Il est mort en l'année 1829. — Maurice Robert, chanoine honoraire, curé de Saint-Savin, nommé curé de Notre-Dame de Poitiers en l'année 1838. — Fabien Dubois, curé de Saint-Savin, mort en l'année

Sepultus est an. 1510, *in ea parte claustri S. Savini quæ vicinior est Ecclesiæ. — Gallia Christiana.*

Cette épitaphe se trouve encore, sous son arceau sepulcral, dans cette partie du cloître où l'on a construit la sacristie actuelle.

(1) Je crois devoir signaler ici un ouvrage ayant pour titre: *Traité du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ, et de son union avec les fidèles dans ce mystère* (in-4° de 642 pages, imprimés à Poitiers, en 1708, par Jean Fleurion et Jacques Faulcon, imprimeurs et libraires). Cet ouvrage, composé par le Révérend Père Léonard de Massiot, prieur de Saint-Savin, puis de Saint-Cyprien de Poitiers, apparemment pour en surveiller de près l'impression, est revêtu de nombreuses et sérieuses approbations. Il faudrait le réimprimer à l'usage du clergé et aussi des élèves des grands séminaires, pour les préparer au sacerdoce. C'est incontestablement, sur cette matière, l'ouvrage le plus complet, le plus solide, et le plus édifiant que je connaisse.

1861. — Pierre-Aimé Lebrun, chanoine honoraire, curé actuel de Saint-Savin, 1887.

Terminons par le discours que nous avons adressé à notre Évêque, Monseigneur Bellot des Minières, les jours de sa première visite épiscopale dans notre église, le 19 mars 1882, en la fête de saint Joseph. Ce discours est aussi, à sa manière, un document de notre histoire, non seulement parce qu'il résume tous les souvenirs sacrés et profanes qui se rattachent à notre monument, mais surtout parce qu'il constate deux faits qui ne sont pas sans importance pour une localité : je veux dire, l'entrée solennelle de notre Cardinal, en grand costume de Cardinal, qu'il avait tenu à revêtir pour la circonstance ; puis le lieu d'origine de notre Évêque actuel, par la célébration, dans notre église, le 29 janvier 1822, du mariage de son père et de sa mère qui était de Saint-Savin. Voici ce discours :

« Monseigneur,

« Ce n'est pas sans une profonde émotion que nous recevons pour la première fois, sous les voûtes de cette auguste basilique, celui qui non seulement est notre Évêque, mais aussi celui qu'à certains égards nous pouvons appeler notre compatriote. Ah ! c'est que le 29 janvier 1822, jour où deux époux chrétiens contractaient des engagements sacrés qui devaient nous donner un Évêque, sera désormais une date mémorable, à la suite des autres dates célèbres qui composent l'histoire de ce splendide monument.

« Cette gloire ne nous manquait pas complètement ; car, sans parler de nos illustres et saints personnages,

tels que les Benoît d'Aniane, ami de Charles le Débonnaire et le premier Abbé du monastère de Saint-Savin, tels que les Hugues de Poitiers, les Odon et Bernon, fondateurs de Cluny ; les Bernard de Tyron et tant d'autres, nous avons eu deux évêques, l'un Florent d'Alemagne, Abbé de Saint-Savin, prévôt et chanoine de votre cathédrale, l'autre Godefroy de Bellin, aussi abbé de Saint-Savin, et évêque de Poitiers en 1611.

« Deux mois avant sa mort, recevant ici notre illustre et bien-aimé Cardinal Pie, je lui disais : « Un jour, Eminence, écrasant encore une fois les ennemis de la sainte Eglise, et vos opiniâtres adversaires, encore plus par la magnanimité de votre âme que par la force de votre esprit et la vigueur de votre argumentation, vous évoquiez la grande figure de Charlemagne. Eh bien ! Charlemagne, vous le retrouvez ici dans la mémoire du peuple, où sa légende a sa place entre les Évangiles et l'histoire de nos Saints ; vous le retrouvez dans cette antique fondation religieuse, l'une des plus célèbres et des plus importantes de notre France ; vous le retrouvez ici, comme à Charroux (1), s'appuyant sur l'Église pour gouverner les peuples, fixant là et ailleurs des centres religieux, comme de véritables centres de civilisation, et ne s'imaginant pas que plus tard, dans son empire, et depuis plus d'un siècle, on inaugurerait une politique que les païens eux-mêmes eussent réprouvée. Surtout vous le retrouvez ici aux pieds d'une grandeur en face de laquelle il ne rougit pas d'abaisser son diadème impérial, ni d'incliner toute sa gloire et toute sa majesté : aux pieds de saint Savin, l'un des

(1) Voir, dans les Œuvres du Cardinal Pie, à la 252e page du 1er volume.

derniers martyrs des Gaules, et dont alors cette terre gardait encore l'empreinte. »

« Sang précieux ! versé ici par des mains étrangères, et non pas par celles de nos aïeux ; sang fécond, qu'a bu cette heureuse contrée, et dans le sein de laquelle il a fait germer quelque chose de plus inappréciable que les merveilles matérielles qu'elle porte, la foi : la foi que saint Savin y a semée par sa parole, qu'il y a fait croître par son sang, qu'il y a conservée jusqu'à aujourd'hui, par son puissant patronage, et qu'il y conservera, nous l'espérons, jusqu'à la fin des temps dans toute sa pureté et dans toute son intégrité.

« Saint-Savin est donc une terre sainte, et sur laquelle on ne peut faire un pas sans y rencontrer un souvenir sacré. Saint-Savin est un pays éminemment traditionnel, et par conséquent un pays éminemment catholique. Aussi ai-je à remercier le Seigneur, non pas tant de m'avoir constitué le gardien d'un des temples les plus remarquables de votre diocèses : *ampla, ornata, cathedralique haud impar*, a dit un de ses historiens ; non pas de m'avoir rendu le dépositaire, en quelque sorte l'héritier (et aujourd'hui l'historien) des précieux souvenirs sacrés et profanes qui s'y trouvent attachés ; que de m'avoir constitué le pasteur d'un troupeau véritablement à la hauteur de toutes ces grandes choses. Il en conserve encore dans ses mœurs la vieille et respectable empreinte, la douce et bonne simplicité, le respect pour tout ce qui domine légitimement ; la foi surtout, malgré certaines apparences dues au triste temps que nous traversons, et qui disparaîtront avec lui, la foi aussi profonde dans les cœurs que le sont, dans ce terrain qui nous porte, les racines

de cette flèche admirable qui sert à notre basilique d'imposante façade.

« Entrez donc, Monseigneur, dans ce temple magnifique et qui consacre tous ces grands souvenirs ; entrez, et que tous nos saints Patrons se joignent à nous pour accueillir votre bienvenue. Nous avons hâte de recueillir toutes les faveurs et toutes les grâces que vous nous apportez dans votre cœur d'Évêque, et qui débordent déjà partout de votre âme d'apôtre, sur tous les points de votre vaste et beau diocèse. Tous enfin, Pasteur et troupeau, nous avons hâte de nous incliner respectueusement et affectueusement sous vos saintes et paternelles bénédictions. »

L'Abbé Lebrun,

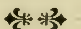
curé-doyen de Saint-Savin.

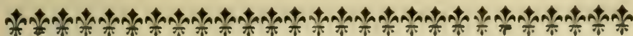




TABLE DES MATIÈRES

DU SUPPLÉMENT.

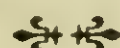




UN

CURÉ DE POITIERS (1)

(1749-1840)



Cette biographie, qui est en même temps une monographie de la Révolution française, se divise en sept chapitres, dont voici l'analyse :

Chapitre 1. *Le héros.* — C'est le titre que l'on donne au principal personnage de cette histoire. On le lui donne, parce qu'il l'a mérité à cause de ses vertus, et aussi parce que sa biographie, tout en étant une histoire *vraie*, a cependant, dans ses péripéties, l'apparence et l'intérêt d'un roman, dont il serait véritablement *le héros.*

Chapitre 2. *La Révolution.* — Après le développement de cette vérité qu'un fait n'est parfaitement bien connu que par ses témoins et par les documents de son époque, on aborde l'historique de la convocation des Etats généraux de la sénéchaussée de Poitou, en 1789 ; on y fait parler, comme ils ont *véritablement* parlé, c'est-à-dire en les citant, le sénéchal de Poitou, l'évêque de Poi-

(1) En vente à la librairie Touchard et Jamin, à Poitiers, rue Notre-Dame-la-Petite, et à Niort, à la librairie Clouzot, 2 fr. 50

tiers, les curés, le peuple, le *tiers état*, par l'organe officiel de l'échevin de Poitiers, Pallu, et par les cahiers de doléances; après quoi le curé de Montierneuf (le héros) procède officiellement à la nomination des députés et à la rédaction des cahiers pour les États généraux de la sénéchaussée de Poitou. On donne en terminant ce chapitre, et dans l'ordre du clergé seulement, l'élection du secrétaire de l'ordre, des rédacteurs des cahiers, et des sept députés pour les États généraux du royaume.

Chapitre 3. *Le Girondin.* — Ce chapitre, dans ses préliminaires, dans son dénouement, et les suites de ce dénouement, est le récit d'un drame sanglant, écrit par un témoin oculaire et imprimé en 1795 : je veux dire l'assassinat, sur les échafauds de Paris, du neveu du curé de Montierneuf, avec quatre Poitevins de ses amis, dont le plus âgé n'avait pas 25 ans. Le tout amené par les *illusionnés* du temps, et terminé par leurs tardives et impuissantes lamentations.

Supplément aux Girondins. — Il renferme : 1° des notes du plus haut intérêt et d'une grande *actualité* pour le temps présent, extraites du poème le *Robespierrisme* de Félix Faucon, notre député à l'Assemblée nationale de 1789 ; 2° des passages du *Maratisme*, composé par le même auteur ; 3° une des quatorze biographies (imprimées en 1795) des principaux scélérats de notre pays à cette époque. Nous en avons masqué le personnage de notre mieux.

Chapitre 4. *Le Schismatique.* — C'est l'histoire de notre diocèse de 1749 à 1840, écrite avec des documents pour la plupart inédits ; et spécialement l'histoire, dans notre diocèse (Poitiers) du schisme constitutionnel et de ses trois principaux personnages.

Chapitre 5. *L'Exil.* — Il peint la situation de nos

prêtres déportés en Espagne, et spécialement celle du curé de Montierneuf. Il renferme un questionnaire sur l'état de la religion en France pendant les années 1795 et 1796 : les questions partent de l'exil et les réponses viennent de la patrie. Il renferme surtout une correspondance de douze années entre l'exilé et son frère, prêtre schismatique resté à Poitiers, sur les événements du temps. On en devine tout l'intérêt.

Chapitre 6. *Le Retour*. Notre *héros*, en prenant possession de sa paroisse de Montierneuf, dont il était le curé avant 1789, s'y trouve aux prises avec le schisme de *la Petite Église*. On cite dans ce chapitre des documents inconnus et des manuscrits qui font parfaitement connaître l'esprit de la secte et son histoire dans notre diocèse.

Chapitre 7. *Le Curé*. C'est le curé de Montierneuf reprenant ses fonctions pastorales dans son ancienne paroisse de Saint-Jean-l'Évangéliste, la restaurant moralement et matériellement, tirant de ses ruines sa magnifique église ; enfin mourant à l'âge de 91 ans, en nous laissant des paroles qu'on pourrait qualifier de *prophétiques*.

Dans son numéro du 14 février 1886, la *Semaine liturgique* du diocèse de Poitiers appréciait ainsi cet ouvrage, *Un curé de Poitiers* :

« C'est une *bonne* et *belle* page de notre histoire locale. L'auteur, par les personnages qu'il a mis en scène, avec la plus grande réserve pour sauver l'honneur de certaines familles poitevines, et aussi avec les nombreux et précieux documents qu'il a cités, a fait un tableau complet et saisissant de la Révolution française. Cette histoire dans son livre a tout l'intérêt d'un roman, à cause des péripéties, à cette époque

(1749-1840) de la vie de son principal personnage. »

Dom Chamard, l'historien religieux de notre temps et de notre pays, l'a ainsi apprécié dans une lettre adressée à l'auteur : « Maintenant que je l'ai lu (votre ouvrage), je puis dire qu'il renferme de très curieux documents sur la Révolution ; il est seulement à regretter que vous n'ayez pas cru pouvoir publier, *même en taisant les noms*, une foule de pièces intéressantes que vous signalez... »

A cette appréciation du docte bénédictin nous joindrons celle d'un religieux français, alors exilé en Angleterre, dans une autre lettre où la sûreté du jugement s'ajoute à l'expression des sentiments les plus délicats et les plus exquis. Voici cette lettre, que nous citons tout entière :

« Sioug, 5 janvier 1886.

« Monsieur le Curé,

« Je devrais dire peut-être : Monsieur le Doyen, ou, Monsieur le Chanoine. — Mais, puisque vous m'envoyez votre livre comme un souvenir de la patrie, vous ne m'en voudrez certainement pas de vous avoir conservé ce simple et beau titre qu'on vous donnait autrefois, et qu'on vous donne sans doute encore aujourd'hui dans ma famille.

« Je viens d'achever la lecture de votre volume ; il m'a bien intéressé. Le temps est aux monographies, comme on dit ; et vraiment, à mon sens, ce système de réaction historique est excellent. Depuis cent ans on fait des histoires fantaisistes de la Révolution, pleines de

passions, de préjugés, de mensonges : point ou presque point de manuscrits cités ; indications vagues ou renvoi à des sources dont on sait bien que le lecteur ne fera jamais usage ; affirmations audacieuses, quoique dénuées de fondement. Avec les *Monographies* tirées des monuments authentiques, on est sûr d'avoir, comme vous le dites si bien, *la vérité toute nue et sans les oripeaux dont on la couvrait autrefois.* Alors cette vérité peut agir dans toute sa force sur l'esprit des lecteurs ; vos documents sont authentiques, nombreux, écrits par des témoins oculaires, bien placés pour constater les faits dont ils parlent : que peut-on désirer de plus, quand on cherche loyalement à connaître toute la vérité ?

« De plus, au milieu des tribulations qui environnent les pauvres curés, de nos jours, sous un état de choses que la logique des événements devrait mener aussi, semble-t-il, à un nouveau 93, votre *héros* sert à la fois d'encouragement et d'exemple : voilà un livre qui paraît bien à son heure.

« Au reste, on peut même dire que le héros n'est pas mort tout entier : *defunctus adhuc loquitur* ; car il revit encore dans son petit-neveu, zélé comme lui, formé à son école, curé comme lui, chanoine comme lui, comme lui restaurateur d'une belle église ; comme lui, j'espère, destiné à vivre 90 ans et plus.

« Veuillez agréer, Monsieur le curé, avec mes remerciements, l'hommage de mes sympathies et de mon plus profond respect. Puisse Notre-Seigneur vous accorder, durant cette nouvelle année, pour vous et le *cher Saint-Savin*, des grâces toutes de choix et ses plus abondantes bénédictions ! L. F. »

Le *Journal de la Vienne* et le *Journal de l'Ouest*, dans

leur numéro du 1er et du 2 avril 1886, ont signalé ce livre comme « un chapitre des plus émouvants de notre histoire locale, et aussi comme une page précieuse de l'histoire de France, pendant la première révolution. »

Enfin, dans un long article publié par la *Revue Poitevine et Saintongeoise* (33e numéro, 1887), par plusieurs journaux, et notamment par *le Courrier de la Vienne*, dans son numéro du 11 février 1887, Monsieur l'abbé Largeault commençait ainsi : « On a dit de ce livre qu'il a tout l'attrait d'un roman (1) ; il est certain que les péripéties qui se succèdent, les événements dramatiques qui se déroulent au milieu du sang et des larmes, les personnages divers qui passent tour à tour sur la scène, avec des physionomies tout à fait différentes ; — le style de l'auteur, concis, vigoureux, imagé, qui peint plutôt qu'il ne raconte, et son accent vrai et convaincu qui émotionne et persuade; — tout enfin est fait pour rendre attachante la lecture de ces pages, qu'on regrette d'être trop courtes... » Il termine en disant : « M. l'abbé Lebrun n'a pas seulement décrit la vie d'un individu ; il a fait en même temps, dans ces pages vivantes, l'histoire d'une famille poitevine pendant la Révolution ; il fait connaître beaucoup de faits locaux intéressants ; il cite surtout des écrits du temps, très difficiles à trouver aujourd'hui. A ces titres, le livre que nous analysons rentre dans la catégorie des publications faites en province sur la Révolution, et il mérite d'y avoir une place marquée. »

(1) *Semaine liturgique* de Poitiers, 1886, page 108.



Poitiers. — Typ. Oudin.

ERRATA

Page 14, ligne 19, au lieu de *Baidillo,* lisez : *Badillon.*

Page 31, ligne 8 de l'inscription, au lieu de *eminen rector* lisez : *eminenti rectore.*

Page 45. ligne 4, au lieu de : *des cuirasses*, lisez : *elles avaient des cuirasses.*

Page 68, ligne 4, au lieu de *monotique*, lisez : *monastique.*

Page 84, ligne 32, au lieu de : *il y sera le centre,* lisez : ELLE *y sera le centre.*

Page 92, ligne 11, au lieu de : *qui ont lieu*, lisez : *qui ont eu lieu.*

Page 109, ligne 2, au lieu de : *il y a* PLUS *de mille ans*, lisez : *il y a* PRÈS *de mille ans.*

Page 123, ligne 1, au lieu de *cette abbaye*, lisez : *l'abbaye.*

Page 124, ligne 6, au lieu de : *Maur, de Glanfeuille,* lisez : *Maur de Glanfeuille.*

Page 142, ligne 2, au lieu de : *d'Ecart*, lisez : *d'Ecars.*

Page 143, ligne 4, au lieu de : *les jours*, lisez : *le jour.*

Page 144, ligne 7, au lieu de : *Bellin*, lisez : *de Beslin.*



MANUEL EUCHARISTIQUE

OU LES PRIÈRES LITURGIQUES DE L'ÉGLISE

CONCERNANT LA SAINTE EUCHARISTIE

MISES A L'USAGE DES SIMPLES FIDÈLES

Manuel approuvé par Mgr Pie, évêque de Poitiers.

UN CURÉ DE POITIERS

(1749-1840)

OU L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

DANS UNE FAMILLE POITEVINE

D'APRÈS DES DOCUMENTS PEU CONNUS OU INÉDITS

En voir l'appréciation à la fin de ce livre.

POUR PARAITRE :

L'ENFANT

OU CE QUE DOIT ÊTRE LA FAMILLE CHRÉTIENNE
A NOTRE ÉPOQUE

ETUDES SUR L'APOTRE SAINT PIERRE

OU LES ORIGINES ÉVANGÉLIQUES DE LA PAPAUTÉ

(DEUXIÈME ÉDITION)